ARDOUIN-DUMAZET



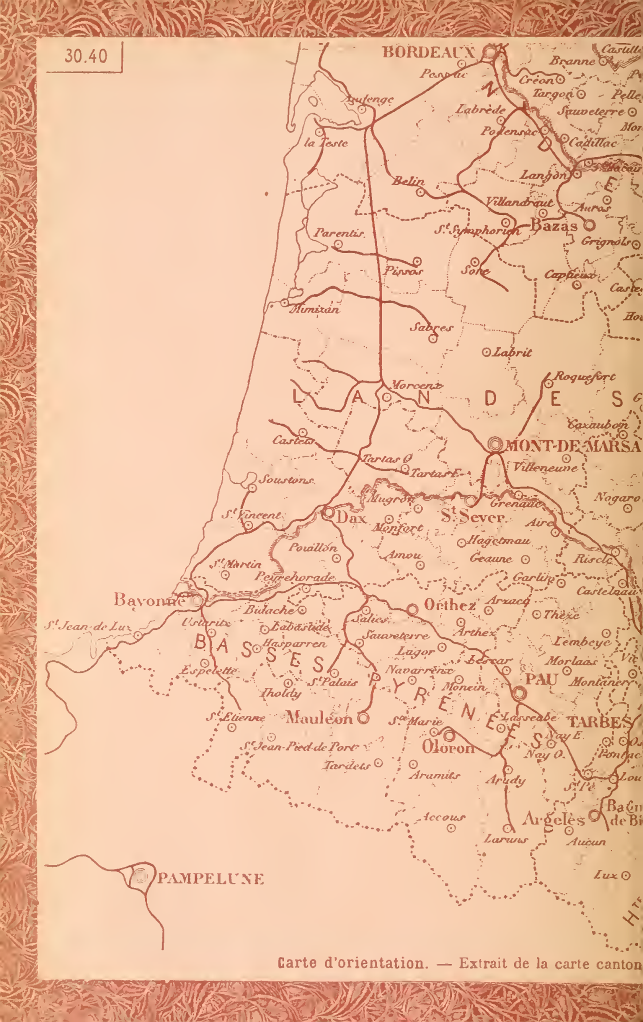
MIDI

PYRÉNÉES
PARTIE OCCIDENTALE

Pays Basques
Labourd
Bidache
BASSE NAVARRE
Baïgorry
Cize
BÉARN
Barétous
Aspe
Ossau

PARIS
BERGER-LEVRAULT & Cie

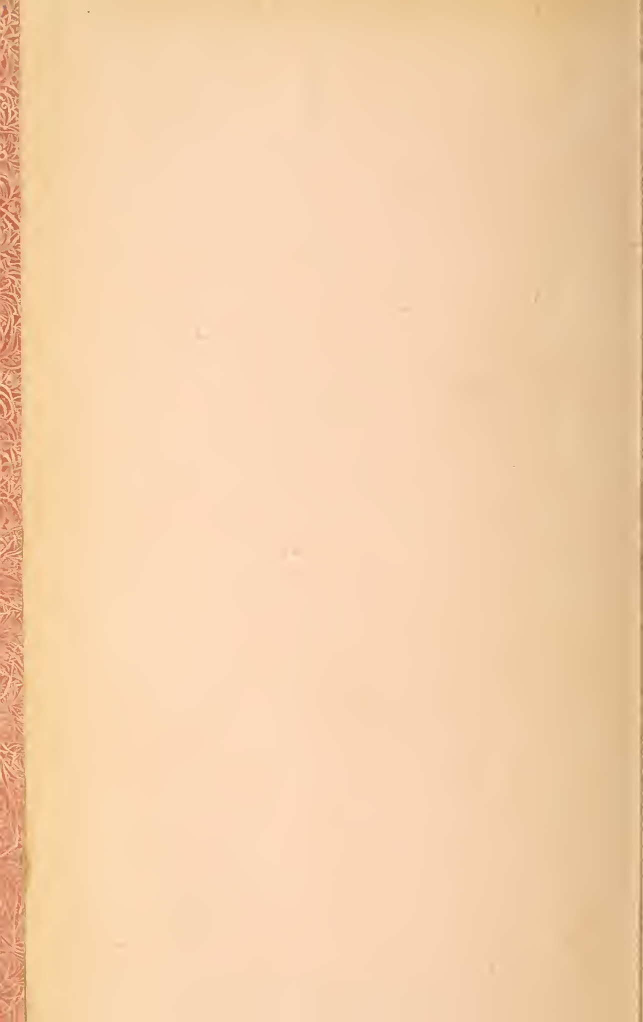
30.40



Carte d'orientation. — Extrait de la carte canton



1 : 1.600.000e du Service geographique de l'armee



ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

41ème Série

PYRÉNÉES

PARTIE OCCIDENTALE

PARIS
BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État. — Un volume in-12. 3 fr. 50 c. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les Opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. (Berger-Levrault et Cie.) [*Épuisé.*]

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.
2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné. Savoie rhodanienne, La Camargue.
9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e Série : Forez. Haut-Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13e Série : La Provence maritime.
14e Série : La Corse.
15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e Série : De Vendée en Beauce.
17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23e Série : Plaine comtoise et Jura.
24e Série : Haute-Bourgogne.
25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e Série : Berry et Poitou oriental.
27e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
28e Série : Limousin.
29e Série : Bordelais et Périgord.
30e Série : Gascogne.
31e Série : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e Série : Basse-Auvergne.
34e Série : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35e Série : Rouergue et Albigeois.
36e Série : Cévennes méridionales.
37e Série : Le golfe du Lion.
38e Série : Haut-Languedoc.
39e Série : Pyrénées, partie orientale.
40e Série : Pyrénées centrales.
41e Série : Pyrénées, partie occidentale.

Sous presse : Région parisienne. — 42e Série : Valois et Parisis. — 43e Série : La Brie. — 44e Série : Gatinais et Hurepoix. — 45e Série : De Beauce en Vexin.

En préparation : Paris. 3 volumes : Séries 46 à 48.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

41e SÉRIE

Pyrénées, partie occidentale

PAYS BASQUES — BASSE-NAVARRE : MIXE — SOULE

BÉARN : BARÉTOUS — ASPE — OSSAU

(Département des *Basses-Pyrénées*.)

Avec 27 cartes ou croquis



BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY — 18, RUE DES GLACIS

1904

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 41e SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'État-major au 1/80 000e.

VOYAGE EN FRANCE

I

LA BARRE DE L'ADOUR

La ville de Saint-Esprit. — La gare de Bayonne. — Traversée de l'Adour. — Le Petit-Bayonne. — Le Grand-Bayonne. — L'Adour et la Nive. — Un fleuve qui change de lit. — La barre de l'Adour. — Approfondissement de l'estuaire. — Le port de Bayonne. — Le Boucau et ses usines. — A la barre. — La pêche.

Bayonne. Mai.

Peu d'entrées de villes populeuses sont aussi tristes que celle de Bayonne par le chemin de fer. La gare, indigne d'une cité élégante et prospère, est dans un sombre faubourg, animé cependant, par lequel une rue tortueuse conduit à l'Adour. Ce quartier avait été jusqu'en 1857 une ville à part, appartenant au département des Landes ; elle fut alors annexée à

Bayonne, dont elle était la tête de pont et dont elle possédait la gare. La pauvre bourgade landaise s'est accrue ; la ville maîtresse, jusqu'alors enfermée entre ses remparts, a tracé des quartiers neufs à l'américaine, au delà de Saint-Esprit, mais ils ne se développent guère, la rive gauche de l'Adour, surtout en aval de l'embouchure de la Nive, reste le cœur de la cité.

Un pont de pierre franchit le fleuve gonflé par les eaux de la marée et offrant une suite d'heureux tableaux par les collines verdoyantes, la ville aux constructions monumentales, les tours de la cathédrale. Le panorama serait plus remarquable si l'on obtenait la démolition des parties sans intérêt du Réduit, vieille défense qui garde la jonction de l'Adour et de la Nive ; ces constructions masquent en partie la noble ordonnance des quais de la Nive.

Le fleuve est peu animé par les navires et, cependant, le port de Bayonne connaît une période de prospérité et d'activité sans exemple dans son histoire déjà longue. Mais les grands navires qui montent maintenant contiennent plus de marchandises qu'une flotte d'autrefois ; ils déchargent rapidement leur contenu et s'en vont aussitôt chercher une autre cargaison. Jadis les petits navires à voiles étaient nombreux ; ils restaient


Barre de l'Adour
Boucau
Lac de Boucau
Hippodrome
Lazaret
Lac de Chiberta
St Bernard
Chartreuse
le Refuge
Pointe St Martin
Phare
Villa Eugénie
Pointe de Biarritz
Biarritz
Anglet
Chau Latchague
Sans Chau
Lamotte
BAYONNE
Faubg St Esprit
St Etienne
Castillon Chau
Mousserolles
St Pierre d'Irube
Marracq
Grammont Chau
Gare
Douane
Source

longtemps en rivière et, par leurs agrès, leurs mâts et leur voilure, donnaient à la rade une gaîté et une animation que l'on ne connaît plus. D'ailleurs, le port n'est plus seulement devant les quais de la ville, il s'étend presque jusqu'à la barre de l'Adour, la rive droite étant en voie de développement industriel et bordée de manufactures énormes devant lesquelles les navires s'amarrent à des estacades.

Une courte voie traverse le Réduit pour aller franchir la Nive. Entre les deux cours d'eau, l'un très large et profond, l'autre étroit, mieux encadré de maisons, s'étend le quartier du Petit-Bayonne, d'un intérêt assez médiocre, mais qui vient d'être doté d'un musée donné à sa ville natale par le peintre Bonnat et renfermant de belles œuvres de ce grand artiste. Le Petit-Bayonne a quelque élégance sur les quais de l'Adour, où les allées Boufflers et le jardin public sont bordés de monumentales constructions modernes.

Le pont Mayou donne accès dans le Grand-Bayonne, la partie la plus vivante et la plus belle de la capitale du pays basque. Les remparts, qui empêchent l'extension de la cité, ont obligé les habitants à surélever les maisons en leur donnant trois ou quatre étages. La ville y a gagné en majesté. Bien que le quartier soit

d'une étendue assez restreinte, ces hautes habitations construites en beaux matériaux ou peintes et les édifices à arcades de la place de la Liberté impriment l'illusion d'une métropole. Les rues, de médiocre largeur mais propres, de riches magasins, une population élégante et vive donnent beaucoup de charme à ce coin de cité, comme les quais de la Nive, reliés par plusieurs ponts, lui valent du pittoresque. Les grands auvents et les contrevents de couleur tendre ajoutent à ce caractère.

Peu de monuments. En dehors de la cathédrale, on n'en trouverait pas à signaler de vraiment intéressants. Cette église est une belle œuvre longtemps inachevée. Taine, qui la visita en 1858, lors de son voyage aux Pyrénées, la traitait de *laide cathédrale :* « Le pauvre monument avorté lève piteusement, comme un moignon, son clocher arrêté depuis trois siècles. » Mais Bœswillwald est passé ici ; le grand architecte, qui a restauré ou complété tant d'édifices, a repris la construction des tours inachevées depuis la conquête française en 1451 ; il les a surmontées de deux hautes flèches dont la pointe se dresse à 85 mètres au-dessus du parvis. « Les piliers vermoulus, les pans de murs verdâtres » ont repris leur robustesse et leur netteté. Bayonne

possède ainsi, dans une nouvelle jeunesse, une des rares églises ogivales de la région pyrénéenne. On a pieusement respecté les constructions d'autrefois, un cloître du XIIIe siècle conserve sa beauté primitive.

Bayonne doit toute sa vie à son fleuve ; sans lui, ce serait une ville bien moins populeuse [1]. Mais grâce à la marée qui transforme l'Adour, les Gaves, la Nive, la Midouze et de nombreuses petites rivières en voies navigables, Bayonne est le centre d'un réseau fluvial qui lui apporte de la vitalité ; puis la création des usines du Boucau a donné au port un fret qui lui a permis de garder son rang parmi les places maritimes et de voir accroître sa population [1].

J'ai dit, à propos de Vieux-Boucau et de Cap-Breton, comment l'Adour qui s'était détourné vers le nord, avait été ramené à l'ouest par le grand ingénieur Louis de Foix [2]. Cette entreprise hardie n'a pas toujours donné les fruits espérés ; si l'Adour n'allait plus se perdre dans les sables des Landes, il avait à lutter contre

1. Population de Bayonne 27 601 habitants, du Boucau 4 944. Il faudrait ajouter sans doute à ces chiffres la population d'une partie des usines du Boucau appartenant à la commune de Tardos (Landes).

2. 30e série du *Voyage en France*, chapitre XIII.

une barre dont il semblait que l'on ne dût jamais triompher. Cependant Bayonne eut ses heures de splendeur, grâce à l'habileté de ses marins qui allaient porter au loin la réputation du petit peuple basque.

La barre devenait de plus en plus dangereuse, toute l'histoire de la ville pendant le XIXe siècle est une lutte contre elle. Les bancs de sable et la mobilité de la passe s'accroissaient à mesure que la marine, en utilisant des bâtiments de fort tonnage, exigeait de plus grands tirants d'eau. Les ingénieurs modernes ont de nouveau abordé le problème : par des systèmes de digues, de viaducs latéraux, de jetées à jour, ils sont parvenus à triompher d'obstacles devant lesquels Vauban et d'autres hommes éminents avaient échoué.

L'œuvre accomplie est parmi celles dont le génie maritime peut le mieux s'enorgueillir. En 1837, la profondeur minimum était de 1m,53 sur la barre ; on était parvenu à 2m,80 en 1895 après bien des efforts; en 1902, cette profondeur a été de 4m,90. En 1895, aucun bateau calant plus de 6 mètres n'avait franchi la passe ; il y en eut 9 en 1902 ; 4 navires seulement ayant de 5m,50 à 6 mètres pouvaient passer en 1895 et, en 1902, le nombre monte à 101. Aussi les

grands steamers sont-ils bientôt nombreux et l'on voit décroître les faibles tonnages ; 722 navires ayant moins de 5 mètres de tirant d'eau avaient franchi la barre en 1895, il n'y en avait plus que 499 en 1902. La diminution du nombre était compensée par l'accroissement de capacité. Si Bayonne reste le dix-septième port de France par le mouvement, il est le dixième pour le tonnage effectif des marchandises[1]. En 1902, celui-ci dépassait 716 000 tonnes, il avait atteint 839 047 en 1899.

En 1861, le chargement moyen des navires qui franchirent la barre n'était que de 61 tonnes ; il s'est élevé progressivement à 644 tonnes en 1902, c'est-à-dire à dix fois plus. Bayonne reçoit régulièrement des vapeurs de 75 mètres de longueur, ayant un tirant d'eau de 4m,50 à 5 mètres. On a vu que, par les hautes marées, des vaisseaux de plus de 6 mètres viennent dans le port. Aussi les vapeurs ont-ils presque chassé les voiliers. En 1902, on recensa 1 140 des premiers et 275 seulement des seconds.

1. Mouvements en 1902 : entrée, 585 navires jaugeant 254 955 tonnes, important 476 738 tonnes ; sortie, 504 navires jaugeant 145 245 tonnes, exportant 234 492 tonnes. Soit des chargements de 711 230 tonnes. En outre, les navires sur lest représentent 326 unités jaugeant 169 941 tonnes

En même temps qu'augmentaient les dimensions des navires, le mouvement se déplaçait, ou plutôt l'accroissement se faisait surtout sentir sur les quais du Boucau, notamment aux Forges. A Bayonne même, tant sur la rive gauche qu'à Saint-Esprit ou quai Lesseps, le tonnage n'a guère varié : il était de 226 936 tonnes en 1890, il est aujourd'hui de 233 000, mais au Boucau le tonnage est passé de 298 317 tonnes à 477 540 ; il avait été de près de 600 000 en 1899.

Les quais du Boucau sont donc la source principale du développement du port de Bayonne ; on le doit à l'industrie qui a créé sur ces rivages jadis déserts un des plus grands centres de la métallurgie française. Aussi le mouvement du port subit toutes les fluctuations du marché des fers. Selon que l'usine est plus ou moins active, les charbons anglais et les minerais espagnols arrivent en plus ou moins grande quantité. Ces matières premières et celles nécessaires à la fabrication des engrais dans l'usine créée au Boucau par la compagnie de Saint-Gobain sont donc le grand aliment du fret à l'entrée. Quant à la sortie, le fret, insuffisant, est constitué principalement par les poteaux de mines et les bois des landes, puis, pour une part bien moindre, par les résines landaises et les minerais des Pyrénées.

C'est donc sur la rive droite de l'Adour, territoire de la commune du Boucau, que se porte surtout l'activité de l'agglomération bayonnaise.

Il y a encore un grand vide entre le faubourg Saint-Esprit et la ville industrielle naissante du Boucau, mais peu à peu des constructions feront une seule cité de toute la zone maritime et Saint-Esprit en bénéficiera. Ce faubourg est d'ailleurs bien plus important que le Grand-Bayonne pour le mouvement des navires, grâce aux voies ferrées du quai Lesseps. Il est resté aussi un quartier d'affaires, avec la colonie israélite qui l'habite depuis les grandes persécutions en Espagne et en Portugal. Les juifs expulsés s'étaient installés dans la petite ville landaise ; ils y possédaient trois synagogues où les rabbins faisaient des services en espagnol. Ce côté curieux a disparu, la fusion s'étant faite au point de vue linguistique avec le reste de la population.

La vieille citadelle de Bayonne, encore debout bien que d'une valeur douteuse, sépare Saint-Esprit des campagnes enfumées du Boucau. Au pied de la forteresse, sous de riantes collines couvertes de parcs, on retrouve les pins des Landes. La route est ombragée de platanes su-

perbes, mais couverte de poussière. Çà et là on voit encore quelques-uns de ces chênes-lièges et de ces pins qui donnaient jadis tant de caractère à l'estuaire de l'Adour, mais ces arbres s'en vont, les usines ont nécessité une génération presque spontanée d'habitations ouvrières qui s'élèvent au long des chemins, sans plan citadin. La place ne manquait pas, les humbles demeures ont pu être dotées de jardinets ou de platanes disposés en berceaux, mode populaire dans les Landes et le pays basque. Ces arbres, ces jardins, des fleurs éclatantes, détruisent l'ordinaire tristesse des bourgs ouvriers. Les femmes n'ont pas l'aspect négligé que l'on voit ailleurs : elles se tiennent propres, presque coquettes, beaucoup sont jolies. Puisse cette race élégante et fine conserver sa beauté !

L'usine de Saint-Gobain ouvre la série des manufactures ; l'établissement, très vaste, est précédé d'une cité ouvrière dont les habitations sont bien construites et gentiment tenues. Cela étonne d'autant plus que les produits fabriqués semblent inséparables de la poussière et de la misère. On fait ici de l'acide sulfurique, de l'acide nitrique, des superphosphates et engrais chimiques, des sulfates de cuivre et de fer. Toute récente, cette usine est dotée des moyens d'aérage

et de ventilation les plus perfectionnés, c'est un établissement modèle à tous égards.

D'autres fabriques couvrent les bords de l'Adour, l'une d'elles transforme en ciment les scories ou laitiers des forges; sa voisine est consacrée à l'injection des traverses de chemins de fer, mais elles sont peu de chose à côté des forges dont l'installation a fait de Bayonne un port important et un centre industriel considérable.

Ces *forges de l'Adour* sont une émanation des hauts fourneaux, forges et aciéries de la marine et des chemins de fer dont le siège est à Saint-Chamond[1]. Elles ont remplacé les hauts fourneaux que la compagnie exploitait à Givors et qui fournissaient à Saint-Chamond les lingots destinés à être transformés en rails et en *profilés*. Le choix du Boucau a été dicté par le voisinage des minerais de Bilbao et la facilité d'amener les houilles anglaises. Construite de 1882 à 1884, l'usine du Boucau n'a pas cessé de se développer. Quatre hauts fourneaux peuvent produire par jour chacun 70 tonnes de fonte; l'air y est insufflé par des machines dont les chaudières sont chauffées par les gaz provenant des hauts fourneaux. De même les trois convertisseurs Besse-

1. 11e série du *Voyage en France,* chapitre II.

mer ont les chaudières de leurs machines soufflantes chauffées par la chaleur des fours à coke. Ce dernier combustible est produit à l'aide des houilles anglaises.

Les forges de l'Adour produisent des aciers extra-doux à l'aide de deux fours Siemens-Martin ; de vastes ateliers de laminage permettent d'obtenir les rails et tous les fers marchands. La production mensuelle peut atteindre 8 000 tonnes de fonte et 5 000 à 6 000 tonnes de rails et autres aciers ou fers laminés, bandages de roues, coins métalliques cornières, poutrelles, etc. Ce bel établissement, éclairé à la lumière électrique, reçoit toutes ses matières premières à pied d'œuvre, par l'Adour et la voie ferrée ; la castine nécessaire aux hauts fourneaux descend le fleuve à l'aide de gabares qui vont charger la pierre à Urt et à Bidache, sur la Bidouze.

L'outillage perfectionné, la proximité des minerais, le port maritime, ont donné au Boucau les moyens de lutter avec avantage contre tous les établissements similaires, non seulement chez nous, mais à l'étranger. Les pontons d'accès sur le fleuve et les grues puissantes qui les arment permettent de décharger en seize heures des navires de 1 800 tonneaux de jauge. Des bâtiments de 3 000 tonnes peuvent accoster à ces pontons.

Le nombre d'ouvriers employés par les forges est d'environ 1 350.

L'immense manufacture, le large fleuve, les grands navires qui chargent et déchargent minerais, charbons et fers constituent un des plus grandioses spectacles que puisse donner le génie humain. Tout ici est son œuvre, le fleuve lui-même et le sol environnant. Le sol a été boisé en pins qui ont fixé les dunes, l'Adour est contenu par les travaux qui l'empêchent d'aller se creuser un lit entre les terres, et la mer terrible, qui accumulait graviers et sables en barre perfide, a dû renoncer à opposer cet obstacle au passage des navires. Le rivage est tout artificiel, viaducs latéraux et estacades ont brisé les efforts combinés du fleuve et de l'Océan. En vain celui-ci gronde, hurle, écume, se soulève en vagues monstrueuses sur la barre, vagues si hautes qu'elles empêchent de voir la surface de l'Atlantique, les grands vapeurs entrent sans peine, se guidant le jour sur les amers, la nuit sur les feux qui jalonnent le court estuaire. Les voiliers trouvent un remorqueur qui les amène en rade. Si le flot est effrayant, le spectacle de sa défaite finale est superbe.

Autour de l'usine, entre les pinèdes, de jolies habitations servent de résidence aux ingénieurs;

elles enlèvent au site un peu de sa sévérité grandiose.

L'autre rive de l'Adour est moins animée, il n'y a là aucune usine encore, c'est qu'il manquait à ce rivage des quais et des voies ferrées. Les quais ont été construits en amont, au long de la belle promenade des Allées Marines, et l'on achève un embranchement de chemin de fer qui les reliera à la grande ligne d'Hendaye. Alors Bayonne-Ville reprendra la vie maritime qui s'était portée à Saint-Esprit et au Boucau, où l'outillage et la longueur des quais deviennent insuffisants pour le nombre de navires qui y arrivent.

Les nouveaux quais de la rive gauche offriront l'accostage aux navires apportant des produits non destinés aux usines du Boucau, tels que les blés qui vont se transformer en farine dans les grandes minoteries de Peyrehorade, de Pau et d'Orthez, où les transportent la navigation fluviale et les voies ferrées. Ces grains viennent de l'étranger, de la Vendée par les Sables-d'Olonne, de Saintonge et du Poitou par Marans, surtout de Bretagne. Bayonne est, pour les céréales, en relations directes avec Nantes, Pont-l'Abbé, Quimper, Lannion, Tréguier, Morlaix, Perros-Guirec et autres petits ports des Côtes-du-Nord.

Un vapeur bayonnais, l'*Hirondelle*, se rend d'escale en escale chercher le froment.

La grande pêche, qui fit autrefois la gloire et la richesse de Bayonne, avait disparu, on tente en ce moment de la faire revivre. Bayonne est depuis 1900 le port d'attache d'une petite flottille de cinq voiliers qui va pêcher au grand banc de Terre-Neuve; les armateurs ont établi une sécherie aux îles Saint-Pierre et Miquelon. Le résultat a été assez satisfaisant pour que l'on se propose d'affecter d'autres navires à la capture de la morue.

Le poisson n'est pas ramené à Bayonne et n'y reçoit pas les dernières préparations, ce serait pourtant une industrie précieuse pour la ville qui a peu à peu perdu ses branches d'activité. Les fameux jambons de Bayonne se préparent surtout à Orthez; la chocolaterie ne peut lutter contre les grandes usines de la région parisienne et de Bordeaux, elle doit cependant aux relations entre Bayonne et Saint-Pierre et Miquelon de garder ce petit marché: les fabriques de chocolat de Bayonne envoient chaque année dans ces îles 2 300 kilogrammes de leurs produits.

Par contre, la ville est très commerçante; plus que sa rivale Pau, elle est un lieu de rendez-vous d'affaires. Tout le pays basque et une

grande partie du Béarn dépendent d'elle. Même les villes balnéaires, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz, sont ses satellites. Le voisinage de cette cité coquette et vivante est pour une large part dans le succès de ces stations.

Le mouvement commercial se traduit par un rang important dans le classement des succursales de la Banque de France. Bayonne a d'ailleurs fait un bond énorme de 1901 à 1902. La succursale, qui était au vingt-septième rang, est montée au quinzième, bien avant Boulogne, La Rochelle et Dunkerque, qui ont cependant un mouvement maritime autrement considérable[1].

---

1. La succursale de la Banque à Bayonne eut en 1903 un mouvement d'affaires de 125 946 500 fr. et fut classée 16e.

II

LA CÔTE DES BASQUES

De Bayonne à Biarritz. — Tramways et voie ferrée. — Biarritz autrefois. — Biarritz aujourd'hui. — La côte et ses criques. — Le port. — La pêche. — Bidart et Guéthary. — La Nivelle. — Saint-Jean-de-Luz. — Une ville détruite. — La lutte contre la mer. — Triomphe des ingénieurs. — Les digues. — Au Socoa. — Les pêcheurs de Saint-Jean-de-Luz.

Saint-Jean-de-Luz. Mai.

Si Biarritz dépend de Bayonne au point de vue administratif et au point de vue économique, l'active cité de l'Adour est une dépendance de Biarritz pour la vie élégante et mondaine. Chaque jour une partie de la population bayonnaise se porte vers la ville de plaisance qui a pris un développement si prestigieux. Pendant la saison c'est un exode général vers la mer et le casino. Pour transporter tant de visiteurs, un chemin de fer spécial a été construit ; il fut ensuite doublé par un tramway à vapeur, et la Compagnie du Midi, dont la gare est loin de Biarritz-Ville, à la Négresse, achève un embranchement qui con-

duira les wagons des trains de luxe depuis Paris jusqu'au cœur de la cité balnéaire.

Cette prospérité de Biarritz est récente; elle remonte au second Empire, c'est-à-dire à la création des chemins de fer, qui ont permis aux baigneurs d'accéder à une plage célèbre depuis longtemps à Bayonne et dans tout le pays basque, où l'on venait de toutes les parties de cette ravissante contrée. Biarritz était un village d'un millier d'âmes à peine, peuplé de pêcheurs. On s'y rendait de la ville voisine par un moyen de transport pittoresque dont les récits des vieux voyageurs gardent le souvenir. « On place sur le même cheval ou mulet, dit l'un deux, de chaque côté du bât, deux petites chaises ou tabourets, sur lesquels, après avoir étendu des tapis plus ou moins élégants, se mettent deux personnes dont le poids s'équilibre au moyen de pierres ajoutées à la plus légère; l'un des voyageurs est le passager, l'autre le conducteur. On trouve de ces équipages, que l'on désigne sous le nom de *cacolets,* au coins des rues et des places publiques de Bayonne; ils y remplacent les fiacres en usage dans d'autres villes : ce sont presque toujours de jeunes et jolies Basquaises qui conduisent les cacolets. »

Ces équipages ne sont plus; de même, les

petites conques solitaires, entre des pointes de rochers, ces *chambres d'amour* où se groupaient les baigneurs et les baigneuses basques, dans une patriarcale promiscuité, sont bordées de boulevards et transformées en plages élégantes peuplées de cabines. En dehors des voies ferrées et des tramways, les routes sont sans cesse sillonnées de calèches et d'autres voitures de luxe, car Biarritz est, avant tout, une ville de riches oisifs. Toutefois, le ton a plus de véritable élégance qu'à Luchon, rivale montagnarde de la station maritime.

Beaucoup de villas et de jardins dans la campagne riante qui sépare Bayonne de Biarritz et couvre deux lieues à peine. Les wagons des petites lignes les parcourent rapidement et amènent les voyageurs presque au bord de la plage, dans une voie assez banale datant des premiers développements de la cité. Celle-ci, d'ailleurs, est simple, malgré ses ombrages et de beaux magasins; les constructions opulentes se sont installées sur la plage, au-dessus des falaises ou dans les parcs qui touchent aux champs et aux bois. Ce sont parfois presque des palais, comme plusieurs des hôtels.

La grande beauté de Biarritz est la mer, non seulement à cause de l'amplitude de la houle et

de la puissance des vagues, mais surtout par l'extrême déchiquètement des rivages. Des promontoires, d'étroites presqu'îles, des îlots sur lesquels la mer fuse sans cesse, de petites plages, des anses minuscules, font de la pointe de Biarritz un des plus beaux tableaux maritimes de France. Ce décor des Pyrénées océaniques est incomparable, les monts bien découpés, isolés, reliés par des arêtes boisées se détachent, d'un bleu vaporeux, sur le bleu doux du ciel, au bord du bleu éclatant de la mer frangée par l'or fauve des plages.

Vers le nord s'étend mollement la « grande plage » ; au sud, une plage plus vaste encore — la côte des Basques — va former le fond du golfe de Gascogne en s'infléchissant mollement. En France la Rhune, en Espagne le Jaïzquibel et d'autres montagnes encadrent merveilleusement ce panorama grandiose. Les pointes de rochers ont été réunies aux boulevards riverains par des jetées conduisant sur des plates-formes où, par des sentiers bordés de tamaris, jusqu'à des belvédères dominant les flots toujours agités.

La mode fut heureusement inspirée en choisissant Biarritz : non seulement le paysage est superbe, mais le climat est d'une douceur parfaite, aussi la saison ne cesse-t-elle guère; à la

clientèle d'été, composée surtout d'Espagnols et de Français, succède, dès novembre, la clientèle d'hiver, dans laquelle dominent les Anglais.

Biarritz s'est rapidement peuplée, ou du moins elle doit au séjour constant d'une colonie d'oisifs, même à l'époque hivernale du recensement, de posséder une population considérable — plus de 12 000 âmes. Les autochtones sont tous hôteliers, commerçants, loueurs de villas ou d'appartements. Peu de marins, les efforts tentés pour doter Biarritz d'un port n'ayant pas abouti malgré l'intérêt qu'y apportait l'empereur Napoléon III, hôte fidèle de Biarritz qui fit édifier un palais, la villa Eugénie[2]. Ces travaux ont toutefois été utiles à Biarritz, les voies d'accès pour le transport des matériaux ayant nécessité le percement de tunnels et l'établissement de corniches qui sont une des curiosités de la côte. Le port a été achevé, cependant; il est constitué par une jetée reliant à la terre ferme le rocher de Cucurlon et, au delà de cet îlot, se recourbant en face du promontoire de la Roche-Percée. On ne peut entrer et stationner dans ce *Port-Neuf* que

1. 12 812 habitants au recensement de 1901.

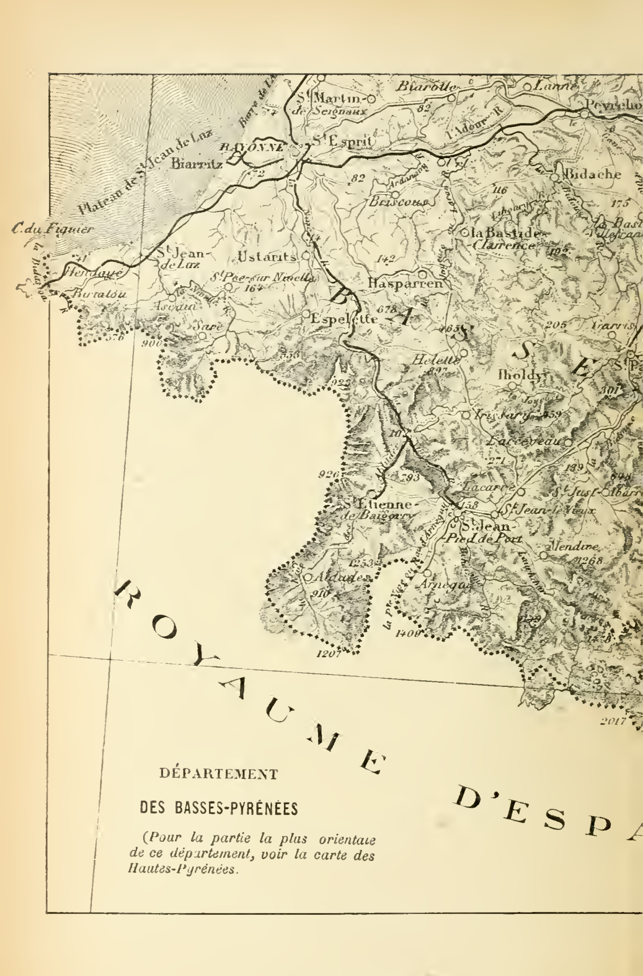
2. Transformée en hôtel, cette villa vient d'être detruite par un incendie.

par les temps maniables ; il sert surtout aux bateaux de pêche à attendre l'heure de la marée pour pénétrer dans le petit port spécial ouvert devant la ville, au pied du beau promontoire de l'Atalaye, nom qui rappelle les *atalayas* des Albères[1] et, comme ces dernières, veut dire « lieu de guet ».

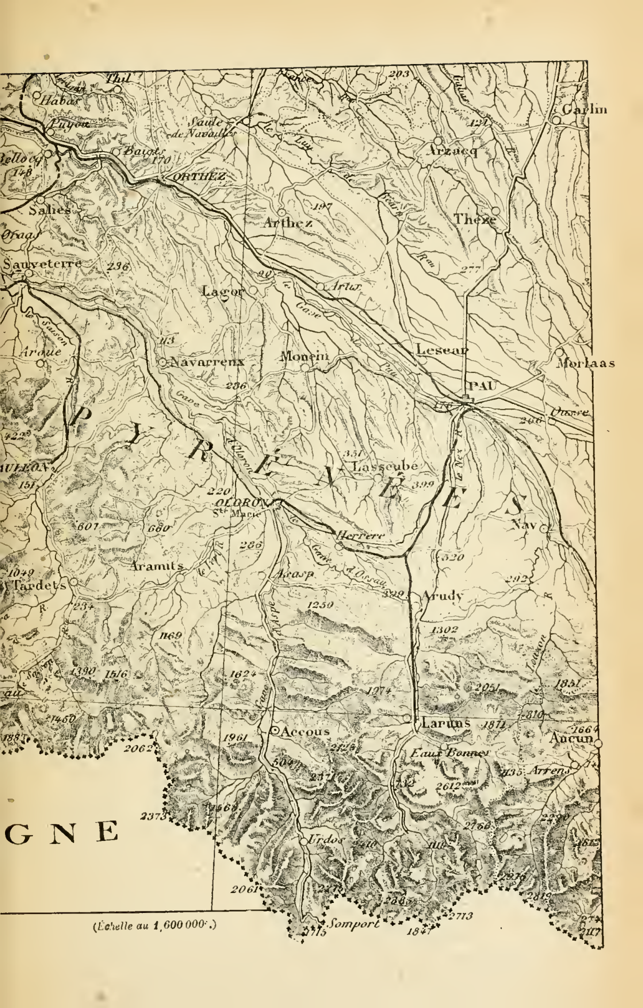
Ce port de pêcheurs a quelques embarcations, pauvres héritières de la flottille de baleiniers et terre-neuviers qui avait fait choix du bourg et village de Biarritz, « assis en un tel lieu sur la coste de la Mer Océane, qu'il se découvre de six et set lieues, tous les navires et barques qui entrent et sortent de la Côte d'Espaiñe », comme disent des lettres patentes de Henri IV. Alors le port était une anse à l'ouest de la ville actuelle, où commence la côte des Basques, et appelée aujourd'hui le Port-Vieux. La mer a détruit les rochers qui faisaient môle devant cet abri et la marine de Biarritz a été ruinée ou plutôt réduite aux quarante embarcations jaugeant ensemble 80 tonneaux et montés par 130 hommes qui constituent aujourd'hui la flottille. Sur ce nombre, il y a un canot à vapeur et douze chaloupes.

---

1. Voyez la 37e série du *Voyage en France,* chapitres XIX et XX.



St. Martin-de-Seignaux
Biarotte
Lanne
Peyrehorade
BAYONNE
St. Esprit
Biarritz
Plateau de St. Jean de Luz
C. du Figuier
Bidache
Briscous
la Bastide-Clairence
Ustarits
St. Jean-de-Luz
Hendaye
Hasparren
Espelette
Sare
Helette
Iholdy
Larceveau
St. Etienne-de-Baigorry
St. Jean-Pied de Port
St. Jean-le-Vieux
Lacarre
St. Just
Mendive
Aldudes
Arneguy
ROYAUME D'ESPA
DÉPARTEMENT
DES BASSES-PYRÉNÉES
(Pour la partie la plus orientale de ce département, voir la carte des Hautes-Pyrénées.



(Échelle au 1,600 000e.)

La pèche est assez fructueuse en un tel lieu de plaisance, car le poisson se vend bien [1]. Sardines, maquereaux et homards sont les principales captures. Aux prises des pècheurs locaux, il faut ajouter celles de trois chalutiers à vapeur de Saint-Jean-de-Luz, qui portent leur poisson à Biarritz chaque fois que l'état de la mer le permet. Toutefois, la sardine étant un poisson « peu distingué » ne trouve pas toujours de débouché sur place ; on la vend alors à Saint-Jean-de-Luz, à Bayonne et dans l'intérieur, à l'état légèrement salé.

Les sels employés proviennent des mines de sel gemme et sources salines fort abondantes aux environs de Bayonne. Une conduite de 20 kilomètres va chercher les eaux de Briscous à l'est de Bayonne et les amène à Biarritz, où elles sont utilisées par un vaste établissement qui a fait de la ville une cité thermale.

Autour de Biarritz, malgré de grands parcs créés pour les villas somptueuses, la campagne a gardé un brin de sauvagerie aimable. Tout le

1. En 1901, on a pèché 267 712 kilogr. de sardines vendues 55 fr. les 100 kilogr., 40 502 kilogr. de maquereaux et de sardines à 100 fr. les 100 kilogr. et 4 450 kilogr. de langoustes et de homards valant 400 fr. les 100 kilogr.

pays, jusqu'à la Nive nonchalante, est mamelonné, avec de petits bois et même des lacs qui semblent disposés pour le plaisir des yeux. Le plus grand de ces réservoirs, le lac de Mauriscot ou de la Négresse, avoisine la gare de Biarritz, sur la grande ligne ; encadré de bois, bordé de roseaux, il a toute la mélancolie d'un lac de montagne, malgré les barques qui le sillonnent. Dans l'intérieur, le massif de collines, divisé par des vallons tranquilles, est couvert d'une multitude de maisons isolées éparses entre les bois et les cultures ; pas d'agglomération, toutes les communes, même de grosses ayant plus de 1 000 habitants, sont composées de ces habitations solitaires qui donnent tant de charme aux paysages basques.

Les centres où la population se groupe sont au bord de la mer ; les pêcheurs ont édifié des maisons soigneusement blanchies. Ainsi Bidart couvre un coteau au pied duquel vient déferler l'Océan. Peu de marins ici, les habitants louent des appartements aux étrangers et se livrent à la fabrication des espadrilles, industrie de première nécessité dans toutes les Pyrénées, où cette chaussure de toile et de ficelle tressée est en quelque sorte nationale. Au delà du village et partout sur les collines s'éparpillent les mai-

sons blanches, à large façade, aux poutrelles brunies.

La vie maritime est à Guéthary, de l'autre côté d'un étroit estuaire formé par un ruisseau descendu des collines que recouvrent les bois de Saint-Pée et d'Ustaritz. Il y a là une crique naturelle asséchant à marée basse et que les pêcheurs ont complétée par une cale inclinée sur laquelle on hisse les bateaux à l'aide de cabestan. La mer se retire encore à 150 mètres du rivage, au point où s'étendent des platins de roches. L'effectif de la flottille est faible : deux chaloupes traînières et dix-sept canots, le tout monté par 55 marins. Il y a décadence par suite du manque d'abri pour les bateaux. Guéthary remplace les ressources que lui donnait autrefois la pêche par l'industrie plus fructueuse des hôtels et des logements pour baigneurs ; la mer est fort belle sur ce point, les lames puissantes déferlent avec majesté.

Toujours, dans l'intérieur, ces maisons blanches éparses et les petites collines rocheuses revêtues de chênes. J'éprouve ici une impression de *déjà vu* et par la pensée je revois Quimperlé la bretonne, avec ses maisons claires ou peintes, son fleuve tranquille. Mais ici il y a moins de brume et là-bas règne une mélancolie

douce que ne saurait imprimer le paysage heureux et riant des confins du Guipuzcoa.

Au sein de ces campagnes débouche la Nivelle, descendue des montagnes vertes et fraîches de la Navarre espagnole, clair ruisseau dont la marée fait une rivière portant pendant 7 kilomètres des bateaux à quilles[1], d'Ascain à l'embouchure. La jolie rivière, élargie aux proportions d'un fleuve, aboutit dans une baie circulaire fermée au large par de gigantesques digues contre lesquelles se brise une mer furieuse. Au fond de la baie se groupe une petite ville, protégée contre les lames par une muraille : Saint-Jean-de-Luz.

Cité déchue mais qui semble devoir reprendre un peu de son activité d'autrefois. Il y avait 10 000 habitants à Saint-Jean dans la première partie du XVIIIe siècle, on en comptait 4 000 à Ciboure sur l'autre rive de la Nivelle ; une tempête qui se produisit en 1749 enleva près de deux cents maisons et menaça le reste de la ville ; effrayés, les habitants émigrèrent peu à peu, les deux centres n'en comptaient plus que 5 000, six ans après la catastrophe. Depuis lors,

1, Fréquentation de la Nivelle en 1902 : 377 bateaux ayant transporté 5 328 tonnes.

il y a eu un gain modeste [1]. Ce retour est dû aux travaux de protection de la rade effectués depuis quelques années et qui sont une des plus belles œuvres en mer accomplies en ce siècle où l'on a fait tant d'entreprises hardies.

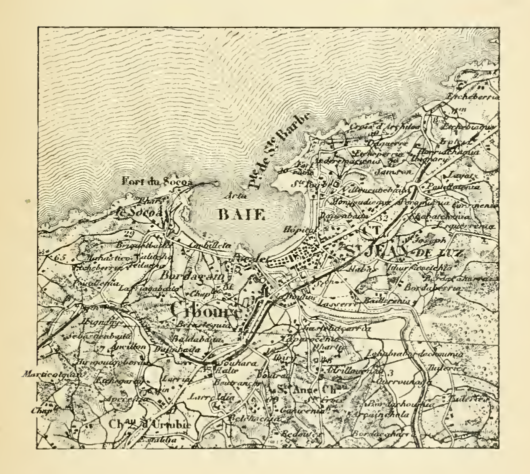
Ce qui reste de Saint-Jean-de-Luz, rongé par la mer, constitue une petite ville propre et coquette, ayant conservé, malgré ses désastres, quelques-unes des maisons qui virent le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Espagne, un des épisodes les plus brillants du XVIII[e] siècle. Celle où descendit le roi se fait encore remarquer par des tourelles d'angles : c'est la maison Lohabiague ; la demeure de la future reine et d'Anne d'Autriche se nomme maintenant la maison de l'Infante ; elle borde la rue Mazarin où sont beaucoup d'habitations anciennes et, de l'autre côté, un quai formant digue sur l'Océan, où se suivent villas et hôtels.

Saint-Jean-de-Luz est surtout une station de bains de mer, moins luxueuse et animée que Biarritz, mais pouvant être considérée comme une dépendance de celle-ci, restée le grand rendez-vous de plaisir. Le port reprend un peu d'activité,

---

1. Saint-Jean-de-Luz a 4 309 habitants ; Ciboure avec Socoa, 2 206.

point de relâche par les mauvais temps et non centre commercial. L'ancienne opulence maritime n'est, hélas! qu'un souvenir, les temps où des centaines de navires se pressaient dans le port, où les goélettes basques poursuivaient la morue



et la baleine, où lès hardis armateurs prenaient une part glorieuse aux guerres, ne sont plus [1]. Il

1. En 1902, il est entré à Saint-Jean-de-Luz 41 navires de 18 193 tonnes de jauge ; il en est sorti 39 jaugeant 18 110 tonnes ; plus 18 navires sur lest (entrées et sorties réunies) jaugeant 6 975 tonnes.

ne se charge ou décharge aucune marchandise dans ce port si vivant jadis. Toute l'activité réside dans la pêche ; mais le rôle de la rade est de plus en plus apprécié comme port de refuge : à toute heure de marée, les navires du plus fort tonnage peuvent venir s'abriter derrière les digues. Saint-Jean-de-Luz est donc l'annexe naturelle de Bayonne pour tous les bâtiments qui ne peuvent entrer dans l'Adour à cause des gros temps.

Le plan de Vauban, exécuté de nos jours, devait être complété, dans la pensée de ce grand homme, par la création d'un port de guerre ; à ce point de vue, le projet est abandonné et ne sera jamais repris, la baie reste donc un havre précieux. Le résultat, obtenu au prix de longs efforts, demeure acquis par l'énergie et la persévérance. La mer est formidable dans ces parages : même par les temps calmes, on voit les vagues bondir en volutes d'écume par-dessus les digues fermant l'entrée de cette baie si harmonieusement dessinée.

Pour bien juger de la grandeur de l'œuvre accomplie, il faut aller à l'est de ce havre, près du hameau du Socoa, où s'enracine un môle colossal. On s'y rend en passant sur les quais du port de pêche, en traversant la Nivelle et le

bourg de Ciboure qui fait en réalité partie de la ville de Saint-Jean. Ce faubourg est très basque d'aspect, très riant aussi. Beaucoup de ses maisons, soigneusement blanchies, ont une charpente apparente en chêne sculpté.

La route borde la grève contre laquelle vient se briser la houle. Malgré les jetées, celle-ci est énorme, même dans le creux mieux abrité du Socoa dominé par un vieux fort. Une digue de 325 mètres de longueur part de la terre ferme; elle est composée de blocs énormes naturels ou factices, artificiels surtout, moulés sur place et qu'un puissant outillage a permis d'immerger. Il a fallu des millions pour accomplir ce travail de Titans, grâce auquel on a pu rétablir le banc protecteur que la mer avait rongé. Contre cet obstacle l'Océan déferle avec une indescriptible fureur; les vagues se suivent, frappent comme des béliers, sans cesse poursuivies par d'autres lames. Le soleil irise les embruns et les transforme en fugitifs arcs-en-ciel. Je contemple ce tableau par un vent très modéré et cependant des lames bondissent à 10 mètres au-dessus du parapet de la digue, lui-même à 8^{m},30 au-dessus des plus basses mers.

Une passe de 250 mètres sépare la digue du Socoa d'une digue isolée, bâtie sur l'écueil d'Arta,

jadis îlot protecteur pour Saint-Jean-de-Luz et qui, usé par les flots, avait laissé passer les lames qui dévastèrent la ville. Cette jetée, longue de 250 mètres, doit être sans cesse renforcée ; on y a coulé quelques blocs de 200 mètres cubes, des centaines de blocs de 20 mètres composent la base de l'ouvrage et cependant la mer remanie ces assises et oblige à une lutte surhumaine.

Là ne se borne pas la défense. Du rivage oriental part la digue dite de Sainte-Barbe, longue de 180 mètres et laissant entre elle et la digue d'Arta une passe de 325 mètres. Cette largeur est trop considérable, il faudra la réduire pour assurer enfin toute sécurité à Saint-Jean-de-Luz.

Derrière ce rempart, la baie jouit donc du calme et Saint-Jean-de-Luz pourrait espérer reprendre une existence commerciale si Bayonne n'avait accaparé l'activité du pays basque. Mais la pêche redevient florissante, le port est un de ceux où les petits navires à vapeur armés pour la poursuite du poisson sont les plus nombreux. En 1901, on comptait sept de ces embarcations jaugeant ensemble 67 tonneaux et montées par 48 hommes. En outre, trente-neuf chaloupes à voiles, montées par 204 hommes et quatre-vingt-huit canots montés par 215 hommes avaient

Saint-Jean pour port d'attache. Un chantier de construction établi à Ciboure livre de petits vapeurs achetés par les pêcheurs espagnols de Pasajès et de Saint-Sébastien.

Deux compagnies utilisent les chalutiers[1] à vapeur et autres navires mus à l'aide de machines. Les chalutiers pêchent très au large ; les autres vapeurs plus petits ne vont pas bien loin de la côte, mais ils peuvent faire trois fois plus de voyages que les embarcations à voiles, avantage précieux surtout au moment où abondent la sardine et l'anchois.

En dehors de ces poissons, les pêcheurs de Saint-Jean-de-Luz prennent le rousseau, le congre, la raie, le thon, le rouget, la dorade et la langouste. La pêche apparaît malheureusement moins fructueuse dans l'avenir ; on l'attribue à la destruction du frai par les chaluts qui traînent sur les plateaux sous-marins. Par contre, il y a encore abondance au large ; en 1901, on a amené sur les quais de Saint-Jean 200 000 kilogrammes de sardines et d'anchois ; pour pouvoir expédier ces poissons dans l'intérieur et jusqu'à Paris, il a fallu 120 tonnes de sel.

1. Sur la pêche au chalut, voyez la 4e série du *Voyage en France*, chapitre VIII.

La répartition de la pêche pour l'anchois et la sardine se fait ainsi : un quart du produit est divisé en trois parts pour le propriétaire du filet et une part pour le propriétaire du bateau. Les trois autres quarts sont partagés entre l'équipage et le propriétaire du bateau par lots égaux. Pour les autres poissons, on alloue un cinquième au propriétaire de la barque, deux cinquièmes vont au patron, le reste à l'équipage.

La statistique des douanes évalue à 700 et 800 fr. par homme la part en 1897 et 1898. Les années suivantes, cette part est montée à 1 000 fr. C'est le double du produit à Guéthary.

Ces parts sont élevées, relativement à celles obtenues en tant d'autres ports ; il faut l'attribuer au voisinage de Biarritz, ville de luxe où le poisson atteint un bon prix.

Tel est cet organisme maritime de Saint-Jean-de Luz, situé dans un des beaux paysages de France, que l'on admire surtout à l'extrémité de la digue du Socoa. De là on découvre en entier l'extrémité de la chaîne des Pyrénées, de la Rhune au fond des vallées de la Nivelle et de la Nive bordées de petits monts vaporeux, d'un bleu infiniment doux. Sur l'Océan se déroule la

côte des Basques, érodée par le flot et terminée par Biarritz et son phare. Pourtant les horizons sont moins vastes qu'à Biarritz, le massif des hauteurs d'Urrugne masque le Jaïzquibel et les autres monts du Guipuzcoa.

Saint-Jean-de-Luz où les baigneurs sont nombreux déjà, prendra sans doute une importance plus grande au point de vue du tourisme quand le pays basque, mieux connu attirera les visiteurs. La vallée de la Nivelle ne le cède guère en grâce à celle de la Nive si fréquentée, grâce à Cambo.

III

LA BIDASSOA ET LE PEUPLE BASQUE

Urrugne et son horloge. — La baie de la Bidassoa. — Le poisson de Tobie. — Hendaye. — Le pont de Béhobie. — L'île des Faisans. — Le pays basque. — Antiquité et originalité de la race. — Basques de France, Basques d'Espagne. — Aspect du pays basque. — La dépopulation. — Émigration « aux Amériques ». — La constitution politique avant 1789.

Béhobie. Mai.

. . . . Urrugne,
Nom rauque dont le nom à la rime répugne.

Il a suffi de cette recherche d'une rime par Victor Hugo et de l'inscription latine sur l'horloge pour faire de ce village de grande route un lieu célèbre : « *Vulnerant omnes, ultima necat* » (Toutes frappent, la dernière tue). Jadis les voyageurs transportés par la diligence s'arrêtaient pour contempler le cadran d'où venait cette parole mélancolique, que redisent tant d'autres cadrans, dans les Alpes surtout, où chaque

hameau a son horloge solaire rappelant la brièveté de la vie. Maintenant Urrugne est déserté, le chemin de fer emmène plus rapidement que les malles antiques les touristes attirés par l'Espagne. Même ceux qui veulent voir Béhobie, l'île de la Conférence et la Bidassoa s'y rendent par Hendaye, devenue le grand passage de la frontière.

Urrugne est au cœur de belles campagnes, tranquilles et simples, rappelant les parties montueuses de la Normandie par ses plantations de pommiers. La vigne manque en effet dans ces parages du fond du golfe ; si le climat est doux, il y a trop d'humidité et pas assez de journées sèches et chaudes pour mûrir le raisin. Aussi pays basques français et espagnols sont-ils surtout producteurs de cidre [1].

Ces campagnes vertes vont finir au rivage abrupt que battent les flots et qui projette la pointe Sainte-Anne entre deux baies, dont la plus vaste est l'estuaire de la Bidassoa, ce golfe de Fontarabie que le poète des *Orientales* en

---

1. Les Basses-Pyrénées ou plutôt les parties soumises à l'influence marine ont une production moyenne de 8 300 à 8 500 hectolitres de cidre par an, chiffre infime d'ailleurs en comparaison des grands pays producteurs comptant de un million à deux millions et demi d'hectolitres.

quête de rimes a peuplé d'un poisson ignoré des zoologistes et des oculistes :

> Le poisson qui rouvrit l'œil mort du vieux Tobie
> Se joue au fond du golfe où dort Fontarabie.

Au sommet de la petite péninsule se dresse un château monumental, œuvre de Viollet-le-Duc ; celui-ci le construisit pour le comte d'Abbadie, l'explorateur qui fit un si long séjour en Éthiopie. L'opulente demeure domine une belle plage de sable au bord de laquelle la ville de Paris a établi un sanatorium pour les enfants scrofuleux. Victor Hugo n'a connu ni le château ni l'asile de l'enfance souffrante, ils lui eussent fourni une de ces antithèses qui lui étaient si chères.

En mourant, la veuve de M. d'Abbadie a légué le château à l'Institut de France.

Château et sanatorium sont assiégés par les constructions nouvelles, une cité de plaisance naît à l'embouchure de la Bidassoa. Hôtels et villas s'alignent au long de la mer ou des rues conquises sur les sables, mais ce n'est là qu'un séjour temporaire ; une véritable ville permanente s'est formée aux abords de la gare et atteint l'ancien bourg d'Hendaye, sans cesse grandissante, grâce à la station où les voyageurs venant

d'Espagne s'embarquent dans les trains français. Cependant ce quartier nouveau a moins bénéficié



de la voie ferrée que les bourgades du Guipuzcoa. Irun et Fontarabie, tout en gardant leur noyau de rues anciennes et pittoresques, se dotent de

quartiers neufs dignes des plus élégantes stations du littoral.

Hendaye a ses fervents; une construction assez singulière, bâtie sur un rocher dominant la baie, fut habitée par Pierre Loti; sous le nom de Julien Viaud, lieutenant de vaisseau, l'académicien commanda la pauvre chaloupe canonnière *Javelot* qui *stationne* dans la Bidassoa — et ne peut guère que stationner, d'ailleurs!

Le commerce local est surtout dû au transit avec l'Espagne qui a fait créer des maisons de commission et des agences en douane; les employés du chemin de fer sont pour beaucoup dans l'accroissement de la population.

Le sanatorium, à l'écart de la ville et de la station balnéaire, a été édifié avec l'ampleur et le luxe qu'apporte la ville de Paris dans l'établissement de ses services hospitaliers. De beaux jardins entourent les constructions qui font face à la mer largement ouverte à l'issue de la baie. La plage est ample, d'un sable doux et fin.

Fontarabie, sur son monticule, où elle se campe si fièrement entre d'antiques murailles, et la côte rocheuse terminée par le cap du Figuier forment le premier plan d'un panorama grandiose dominé par la croupe puissante du mont

Jaïzquibel. Dans le fond de la baie, le chemin de fer franchit la Bidassoa et ses rives palustres ; de là on aperçoit la ville d'Irun, avec les installations considérables de sa gare. Cette frontière est, avec la vallée de la Sègre vers Bourg-Madame et Puigcerda[1], celle où la France et l'Espagne confinent le plus intimement

Pour aller en Espagne, on a trois voies : la Bidassoa, le chemin de fer et le pont de Béhobie. La première est la plus fréquentée ; pour une *piécette,* c'est-à-dire une pièce blanche espagnole ayant le poids de notre franc et une valeur réduite par le change, on peut faire le trajet ; sans cesse des bateliers vont de l'un à l'autre rivage, changeant de parcours avec la marée. On accède ainsi au pied même de Fontarabie. Plus intéressante est la route de Béhobie ; elle remonte la Bidassoa par une campagne riante en vue d'Irun et aboutit au pied de la côte par laquelle descend la chaussée de Bayonne, si longtemps le grand lien entre les deux pays.

Béhobie est un charmant hameau aux maisons peintes, où l'on peut juger, par le passage incessant de gens des deux pays, de l'unité absolue

1. 39e série du *Voyage en France,* chapitres X et XI.

de race entre Basques français et Basques espagnols. Les physionomies et les costumes sont les mêmes, alors que sur d'autres points de la frontière, comme dans les Pyrénées-Orientales, par exemple, sur la route de Barcelone par le Perthus et même en Cerdagne par Puigcerda, on voit de suite un autre peuple et des usages différents.

Le pont de la Bidassoa appartient pour moitié à chaque État ; des poteaux de fonte aux armes de France et d'Espagne indiquent la limite. En dessous, on voit le fleuve, très étroit malgré la marée, entourer une île plate et ombragée de grands arbres : l'île des Faisans, fameuse par les conférences qui mirent fin aux luttes entre les deux pays en amenant le mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse. Cet amas d'alluvions que la marée et les flots de crue auraient sans doute emporté ou déplacé depuis longtemps sans les travaux de consolidation, a vu bien d'autres faits historiques ; c'était le terrain classique de rencontre entre les rois de France et d'Espagne.

L'île a été sauvée de nos jours par la construction de perrés et de clayonnages. Un petit monument élevé par Napoléon III et la reine Isabelle d'Espagne, après avoir rappelé les con-

férences de 1659, dit que les deux souverains ont *rétabli* l'île.

Si les hommes sont semblables de chaque côté du fleuve, si les paysans qui descendent d'Urrugne conduisant leur voiture à roues pleines, comme celles des chars antiques, peuvent parler à ceux, identiques, venus de l'autre rive, les nationalités officielles s'affirment par les inscriptions : notre Béhobie répond à un *Behobia* espagnol ; notre poteau-borne dit : pont international, l'autre : *puente internacional*. Notre poste de douane est simple, les douaniers s'y reposent philosophiquement ; à Behobia, la maison du fisc a des prétentions architecturales et un *carabiniero* ou gendarme fait les vingt pas. Des écussons peinturlurés de couleurs vives annoncent les établissements publics.

Behobia est plus important que le hameau français, c'est un gros bourg, où des industriels de notre pays ont créé des succursales de leurs usines de France pour éviter les droits de douane imposés aux produits français dans la péninsule. A ces manufactures la rive espagnole doit un aspect industriel contrastant fort avec le caractère rustique du bord opposé.

Ces différences montrent bien qu'il y a deux nations dominatrices sur les bords de la Bidas-

soa, mais rien n'a pu atténuer les traits communs à la race unique habitant ce beau pays aux lignes heureuses. Ce n'est pas le moindre des phénomènes ethniques rencontrés par le monde que cette persistance du langage et des traits dans un petit peuple groupé sur la route de toutes les invasions et pressé entre deux vastes empires ayant une force d'expansion aussi considérable que la France et l'Espagne. Pourtant, aucune nation en Europe ne saurait prétendre à une antiquité aussi grande et n'a gardé aussi intacte la langue de ses plus lointains aïeux. En ce siècle, les Basques ont pu être superficiellement ralliés aux pays dominateurs, au fond ils restent Basques tout en étant profondément attachés aux grands États dont ils font partie.

Les Basques sont très fiers de cette antiquité et leur fierté s'est traduite parfois d'amusante façon : un d'entre eux, l'abbé d'Iharce de Bidassouet, ayant à dire l'antiquité de la langue *escuara* ou eskualdunac, a déclaré qu'Adam et Ève la parlaient dans le paradis terrestre ! Le même auteur assure que la ville de Paphos, dans l'île de Chypre, était basque : Paphos en euskarien voulant dire « crapaud ». De même Versailles a dû être créé par des chaudronniers basques, le mot *Versailles* se traduisant par « chaudron » !

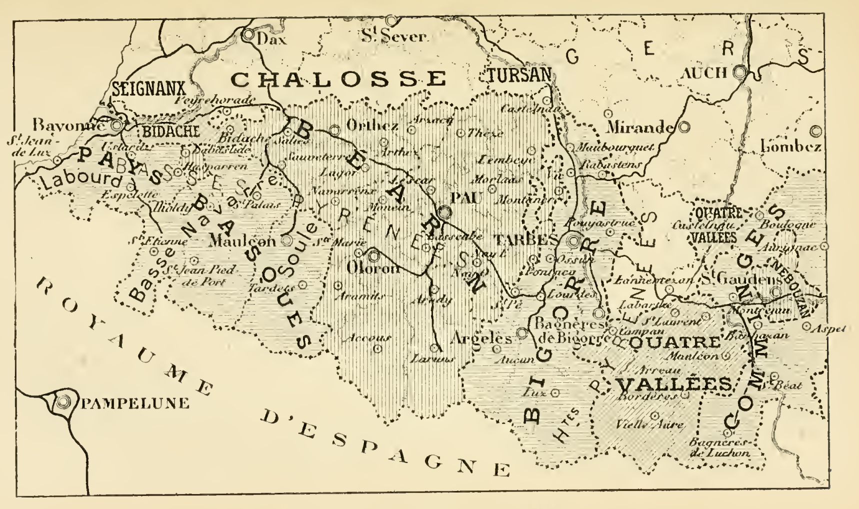
Au fond, en dépit de toutes les recherches, en dépit d'une école de savants qui ont pu s'appeler *euskarisants,* on ne sait rien sur les origines de ce peuple, on ignore comment il est arrivé à se cantonner sur les deux versants des extrêmes Pyrénées occidentales. Les philologues les plus érudits n'ont trouvé nulle part un langage ayant un lien quelconque avec l'euskarien.

Un des derniers auteurs qui se soient occupés de cette question, M. Léwy d'Abartiague, dont le nom a une tournure euskarienne, a fait au congrès de géographie de Londres, en 1895, une étude résumant tout ce qui a été dit sur ce peuple étrange ; mais l'auteur a sa théorie — ainsi que tout le monde : — il croit que les Basques ont une parenté avec les aborigènes disparus de l'Amérique du Nord. Comme on n'a pas de preuve de racines linguistiques communes et que les rapports entre les objets mobiliers des deux contrées sont assez vagues, M. d'Abartiague penche, avec d'autres euskarisants, à admettre l'existence de cette Atlantide qui aurait été engloutie par la mer. Les Basques seraient les derniers représentants de la race détruite par le cataclysme.

Je cite cette hypothèse uniquement pour mon-

trer combien est mystérieuse l'origine de ce petit peuple que la nationalité française et la nationalité espagnole rongent avec des fortunes diverses. En France, l'élément n'a pas de reconnaissance officielle ; en Espagne, même à Saint-Sébastien, ville populeuse et cosmopolite, les noms des rues sont inscrits en euskarien à côté des noms castillans. Cependant les Basques espagnols perdent plus volontiers leur langue au profit du castillan : sur le versant sud des Pyrénées, les touristes ont rencontré de nombreux villages où le langage euskarien a disparu devant le pur parler espagnol ; on n'y devine le peuple basque qu'à cette allure élégante et fine, marque caractéristique dont ses fils ne peuvent se défaire.

Du côté méridional des Pyrénées, d'ailleurs, est la grande masse basque : on évalue le nombre d'individus appartenant à la race dans le Guipuzcoa, la Biscaye et dans quelques districts voisins à 350 000, alors qu'en France il en reste 120 000 seulement, occupant tout le pays entre le pic d'Anie, la frontière, le gave d'Oloron, l'Adour et la mer, avec des indentations profondes produites par la pénétration d'éléments béarnais. A ces Basques d'Europe il faut en ajouter au moins 200 000 autres qui ont émi-



PETITS PAYS DES PYRÉNÉES OCCIDENTALES

gré « dans les Amériques », où ils tendent à se grouper encore en nationalité.

Jusqu'ici les autres races n'avaient réussi à entamer le peuple basque que par une sorte d'infiltration lente et insensible, mais dont les effets étaient cependant sûrs. Aujourd'hui, on veut aller vite ; alors que l'on encourage la rénovation latine de la Provence, on s'en prend à la langue basque. J'ai entendu des fonctionnaires — et d'un rang élevé — parler de combattre avec vigueur cette trace linguistique d'une existence nationale, trop vivace à leurs yeux. Plus sages me paraissent les représentants de l'Université : ils ne cherchent pas à refouler ce vieux levain euskarien, mais ils entendent donner aux jeunes Basques une connaissance plus complète de la langue française. Pour cela, ils s'opposent, et l'on ne saurait les en blâmer, à l'emploi simultané des deux langues à l'école, ils veulent que le français soit seul employé par les maîtres. Évidemment, il faudra du temps pour façonner les cerveaux par cette méthode, car l'enfant échappe de bonne heure à la classe et retrouve au milieu des siens les traditions archi-séculaires et les mœurs qui se sont pour ainsi dire cristallisées par un long atavisme.

Cette influence ethnique est d'autant plus im-

périeuse que l'existence du peuple basque est tout le contraire de celle des populations voisines. Il n'y a pas de villages, moins encore de bourgs, ce que l'on appelle des villes est bien souvent une file de maisons très espacées. Chaque famille s'installe sur son domaine, occupant le logis des aïeux dont elle entretient pieusement le crépi bien blanc masquant le torchis, les poutres brunes ou rouges et le toit de tuiles ardentes. Les habitants, ainsi isolés les uns des autres, ne se rassemblent que pour des jeux où l'agilité physique a plus de part que les échanges d'idées. Quelques-uns même ne quittent presque jamais les métairies lointaines, ces *cayolars* perdues dans les landes ou les montagnes.

Aussi n'y a-t-il pas de contact avec d'autres éléments ; les idées du dehors, n'étant pas discutées, font peu de prosélytes. Le Basque s'attache à sa demeure, où le premier constructeur a inscrit son nom et le surnom qu'on lui donna. Des champs de maïs et de froment, des prés, les pommeraies, séparent ces maisons entourées de fleurs et dont la porte est souvent gardée par les grands thyrses des roses trémières. Ainsi le Basque et sa famille mènent à l'écart une sorte de vie patriarcale. Et pourtant le pays est vivant, aucun ne donne moins l'impression d'une so-

litude, tant sont innombrables les maisons blanches ou peintes au revers des collines, au long des riviérettes claires, ourlées d'aulnes et de saules.

Petit peuple admirable par la finesse des traits, l'élégance de la démarche, la souplesse du corps, la franchise du regard. Hier en Espagne, au marché d'Irun où les Basques affluaient, c'était la joie des yeux que cette foule alerte et vive, si différente des attitudes lourdes de tant de nos populations rurales.

Pourtant, ce pays se dépeuple. Une force invincible qui donnerait raison à la théorie d'une origine atlantide des Basques, attire les enfants de cette riante contrée vers « les Amériques », surtout dans les plaines de l'Argentine, si différentes du pays basque par la monotonie des horizons, l'absence de collines et de ruisseaux clairs. La plupart ne reviennent plus, mais ceux qui ont fait fortune retournent sur les bords de la Nive et de la Nivelle ; ils y construisent des demeures somptueuses, y mènent une existence de luxe et, par cet exemple de la richesse acquise, déterminent un nouveau courant. L'émigration s'est un peu calmée, mais il fut un temps où l'on pouvait craindre de voir le pays se dépeupler.

En dépit de cette persistance de la nationalité basque, il est peu de pays plus sincèrement français que la petite région des Basses-Pyrénées où reste cantonnée cette race qui fut guerrière. Pendant longtemps, les peuples du Nord n'eurent pas d'ennemis plus ardents. Charlemagne, l'empereur à la barbe *florie,* l'éprouva. Le plus grand échec de ses armées fut infligé par les montagnards basques à son arrière-garde commandée par Roland. Tout périt, généraux et soldats. Nous y avons gagné ce précieux trésor littéraire qui s'appelle la *Chanson de Roland.*

A d'autres reprises, les Basques valurent aux Francs de cruelles surprises. La plus terrible fut celle de 822, où une armée française revenant d'Espagne fut détruite par les Basques unis aux Arabes. Depuis lors, en dépit de tant de guerres, ce petit peuple avait su garder intactes sa liberté et son autonomie, même sous des souverains étrangers. Jusqu'à la Révolution, sur le versant français, jusqu'à la guerre civile de 1877, sur le versant espagnol, les vallées avaient conservé les *fors* ou *fueros* qui contrastaient tant avec la sujétion des autres populations de l'Europe.

Tout ce que nous avons eu plus tard de liberté et d'égalité existait dans ce pays, à un degré que nous n'avons guère connu. Les philosophes

et les sociologues qui ont imaginé Salente et des pays où la vertu et la dignité étaient la règle auraient pu, avec plus de justice, s'inspirer de cette constitution des pays basques.

La frontière diplomatique et politique qui sépare deux grands États n'a pu creuser un fossé entre les populations. De chaque côté, le pays donne la même impression de bonheur humain, par la grâce des habitations et des cultures, autant que par la beauté et la douceur du ciel.

Malgré ces caractères si tranchés, nos pays basques ne formèrent jamais une province ; ils suivirent la fortune du Béarn et, avec lui, devinrent français. En réalité, ils constituaient de petites républiques sous la protection du souverain. Trois contrées distinctes les divisaient : Labourd, Basse-Navarre et Soule [1], chacune ayant une existence bien à part dont je m'efforcerai de retrouver les traces en les visitant.

---

1. Voyez la carte d'ensemble page 49 et les cartes spéciales à chacun de ces pays aux chapitres qui leur sont consacrés.

IV

LE PAYS DE LABOURD

La grâce de la vallée de la Nive. — La Nive et sa navigation. — Ustaritz et les « Américains ». — Les *bilçaar* du Labourd. — Larressorre. — Campagne basque. — Cambo. — Le jeu de pelote.

Hasparren. Mai.

Je ne crois pas qu'il existe pays plus gracieux que la vallée de la Nive ; grâce un peu molle peut-être, mais infinie. Ces rives me rappellent, avec plus de douceur de lignes, cette admirable vallée du Loir, au-dessous de Vendôme, que Ronsard chanta[1].

Cela est d'une verdure profonde, exquise, d'une nuance particulière à ce pays de lumière fluide ; rien dans les contrées du Nord et du Centre ne saurait en donner l'idée. Cette verdure s'associe, se fond, pourrait-on dire, avec

---

1. Sur la vallée du Loir, voyez les 1re et 16e séries du *Voyage en France*.

les maisons éparpillées, d'un blanc légèrement rosé que recouvrent des toits d'un rouge sombre.

Dès que l'on a quitté Bayonne, on est au sein de ces campagnes d'un charme indéfinissable autant que pénétrant. La Nive y descend par une vallée d'abord ample et sinueuse, au milieu de prairies animées par le bétail. Gonflée par la marée, portant de grandes barques, elle semble s'attarder à plaisir dans le cadre aimable que lui font les collines du pays de Labourd. Le flot marin refoule les eaux jusqu'à Ustaritz et permet une navigation singulièrement active, si l'on tient compte du peu de longueur de la voie, 15 kilomètres seulement[1]. Officiellement, la rivière est navigable jusqu'à Cambo, sur sept kilomètres encore, mais les barrages d'usines ont arrêté la fréquentation.

Les villages, ou plutôt les quelques maisons servant de centre communal, sont au sommet des collines, où courent les routes. Le fond de la vallée est suivi par le chemin de fer, qui se tient sur la rive droite de la rivière. Les hameaux sont peu nombreux d'ailleurs ; le plus vaste,

---

1. La Nive, en 1902, fut fréquentée par 1 629 bateaux d'un tonnage moyen de 25 tonnes et a transporté 41 359 tonnes, dont un tiers à la descente, comprenant surtout des matériaux de construction.



USTARITS
LANDES
Jatxou
Halsou
Larressore
Cambo
Bassoboure
Espelette
HASPARREN
Etablissement Thermal
Mgne d'Ursouia
Carriquistalia
Irazabala
Bordeaux
Bas Cambo

Bassussary, à la jonction de chemins conduisant à Saint-Pée-sur-Nivelle et à la Bidassoa, ne constitue même pas une agglomération, tandis que sur la rive droite Villefranque a plus de 200 habitants dans le village central.

Pour trouver un peu de vie urbaine, il faut monter jusqu'à Ustaritz, où la vallée se resserre. Là, au bord de la rivière, sur une pente douce, la route de Roncevaux forme une longue rue de plus de 2 kilomètres, dont les maisons, blanchies chaque année à la Saint-Jean, comme toutes celles du pays basque, sont d'une délicieuse teinte laiteuse. Sur la hauteur s'égrènent en multitude de riants chalets, parfois très élégants. Ce sont les demeures des *Américains* revenus au pays après fortune faite. Moins nombreux que dans la Soule et la Basse-Navarre, ces émigrants peuplèrent pourtant la vallée de la Nive de ces constructions coquettes qui sont la joie des yeux. Leurs propriétaires ont mené une rude vie dans les pampas, gardant les troupeaux, abattant bœufs et moutons dans les saladeros ; les plus intelligents ont fait du commerce dans les villes. Ici, ils reposent mollement. Le Béarnais qui me conduit à travers la vallée me dit :

« Là-bas, dans les Amériques, on bûche dur !

Tel qui fainéantiserait chez lui travaille comme quatre pour se faire une fortune. Mais, une fois pris par le pays, il y reste. Les *Américains* que vous voyez ici ne sont rien comme nombre auprès des Basques qui ne reviendront plus. »

Pour cette contrée, Ustaritz est une ville ; ce fut d'ailleurs le siège administratif du pays de Labourd, dont Bayonne était la capitale nominale et qui correspond aujourd'hui à l'arrondissement de Bayonne, moins une partie des cantons de Bidache et de Labastide-Clairence. C'est à Ustaritz que se réunissaient, jusqu'à la Révolution, les états de cette petite contrée formant province autonome au milieu du gouvernement de Béarn, comme les autres régions basques. Les états, ou *bilçaar,* se tenaient chaque année sous la présidence d'un bailli dont la charge était héréditaire. Cette fonction très enviée fut longtemps disputée par deux familles dont les querelles ensanglantèrent le pays. Chacun avait son parti : l'un était les « ventres blancs » ou *Sabelchouri,* l'autre les « ventres rouges » ou *Sabelgorri.*

De cette suprématie, Ustaritz n'a rien gardé, mais elle est devenue le chef-lieu d'un des cantons taillés dans le pays de Labourd et sa situation au débouché de nombreuses routes, à l'en-

droit où la Nive devient réellement navigable, en fait un petit centre commerçant[1]. La Nive y actionne des minoteries ; comme toute bourgade basque, elle a ses petites fabriques de chocolat. Le canton, qui s'étend jusqu'à la Nivelle, ne possède d'autre agglomération importante qu'à Larressorre, siège d'un petit séminaire renfermant de nombreux élèves. Le bourg le plus actif est Villefranque ; ses carrières, exploitées pour les constructions de Bayonne, et surtout pour l'empierrement, envoient leurs produits par la rivière. En outre, Villefranque possède des sources salées dont la production est assez considérable[2].

Le bassin d'Ustaritz est enfermé entre des montagnes modestes par l'altitude, mais nobles de forme, dont l'aspect surprend : peu de bois, moins encore de cultures ; un manteau continu d'ajoncs, de bruyères et de fougères, ce qu'on appelle la *touya*. Ces terres incultes sont la base du régime agricole dans le pays basque et le Béarn ; elles fournissent une pauvre pâture au bétail et la litière nécessaire aux étables. Le revêtement de landes donne aux monts de déli-

---

1. Population d'Ustaritz : 2 483 habitants, dont 1 493 agglomérés.
2. 2 483 tonnes en 1902 pour cette concession dite de Larralde.

cates teintes violettes dont les rares pans de culture font mieux ressortir la douceur. Au-dessus de ces croupes mollement dessinées se dresse la pyramide du Mondarrain, couverte de rochers écroulés.

La vallée de la Nive semble condenser toutes les grâces de l'heureuse contrée ; jusqu'à Cambo, c'est un enchantement par le nombre des beaux villages blancs épars dans la verdure; la rivière, retenue par les barrages d'usine, forme une série de biefs étincelants et larges, dans lesquels se reflète un ciel d'une délicatesse admirable.

Tous les visiteurs sont séduits par la beauté de ce coin de terre ; je cherche à en saisir et en peindre le charme particulier et j'arrive malaisément à rendre mes sensations. Ce charme me semble dû à ce que toutes les lignes du paysage s'harmonisent sous une lumière fluide mettant en valeur les moindres détails. Les plis des collines, la végétation puissante des fonds de vallée et des premières pentes, le ciel transparent sans sécheresse, et surtout l'œuvre de l'homme, font de ces tableaux successifs une chose unique dans nos paysages de France. Les grandes maisons soigneusement blanchies, aux poutres et aux contrevents peints en rouge sombre, de la même teinte que les toits, les bouquets d'arbres, les

allées et les terrasses, la façon dont les habitations s'égrènent dans la verdure, tout concourt à donner une sensation de bonheur et de paix et aussi de grandeur rustique.

Et pourtant les monts, les « pics », dit-on ici avec un peu d'emphase, sont dépourvus de toute végétation; en ces premiers jours de mai, le manteau roux de bruyère se nuance à peine de la verdure douce que mettent les frondes des fougères naissantes. Peut-être cette uniformité de la lande imprime-t-elle pendant le jour quelque sévérité dans l'aspect des montagnes. Mais le soir c'est une féerie: les cimes sont exquises par leurs teintes où se dégradent le bleu et le lilas, et les ombres violettes faisant mieux ressortir la profondeur des plis.

Sur les chemins sinueux, tracés entre les champs de maïs et bordés à distance de riantes demeures, s'en vont les chars conduits par des bœufs dont le joug disparaît sous une toison soigneusement peignée. Les conducteurs, vêtus d'une courte blouse et coiffés du béret, me saluent d'un geste aisé et noble, qui révèle la race.

Sur un coteau dominant la Nive, voici un bourg entouré d'arbres et d'une foule de villas souvent élégantes. Des promeneurs suivent

une avenue de chênes qui forme un abri impénétrable au soleil ; ils n'ont pas le type basque et apportent une recherche toute moderne dans la toilette. C'est que ce bourg de Cambo est un séjour de plaisance ; attirés par les eaux minérales et surtout par la grâce et la douceur du site, des étrangers s'y rendent chaque année, pas assez nombreux encore pour faire la cohue des stations à la mode et détruire l'impression de calme ressentie sous ces beaux ombrages, en vue de l'heureuse vallée.

Cambo est simple d'aspect, mais riant. Il possède deux monuments très basques. L'église, avec son retable doré et les galeries qui entourent la nef, est précédée d'un de ces cimetières fleuris à profusion qui donnent si peu l'idée de la mort et entretenus avec soin par ce petit peuple. L'autre édifice est plus « national » encore, c'est le jeu de paume ou plutôt de pelote. Dans beaucoup de villages et même de petites villes, ce jeu a lieu au grand air contre un pan de muraille isolé, le *fronton,* édifice principal de tout centre basque ; à Cambo, commune populeuse[1] et riche, les joueurs ont pour fronton une des parois d'une vaste salle où se sont

1. 2 118 habitants, dont 1 379 agglomérés.

montrés les *pelotaris* les plus fameux du pays basque français et du Guipuzcoa.

Contre ce fronton le buteur lance la balle très dure, enveloppée de cuir, que les autres joueurs devront atteindre quand elle rebondira, pour la lancer de nouveau à l'aide du *chistera,* sorte de canal recourbé que fixe un gant retenu au poignet par une lanière.

Ce jeu est une passion pour les Basques, au même degré que les courses de taureaux pour les Espagnols ; on ne peut s'imaginer la foule qui accourt aux parties engagées entre les joueurs fameux. Cette passion n'a pas abandonné les Basques d'Amérique, la pelote fait fureur dans la République Argentine. Les immigrés, disposant de ressources considérables, font à leurs *pelotaris* des cachets de ténors. Telle célébrité basque qui allait jouer à Buenos-Ayres reçut jus-30 000 fr. par mois ; aujourd'hui encore, malgré le nombre considérable des pelotaris attirés par la manne argentine, il n'est pas rare de voir une illustration du noble sport payée de 500 fr. à 1 000 fr. par partie.

Pour les étrangers, le jeu de pelote est séduisant surtout par l'extrême beauté humaine des joueurs. Si l'on s'intéresse médiocrement à la partie elle-même, on ne peut trop admirer la

souplesse presque féline des pelotaris, leur agilité et leur grâce. Le costume fait valoir l'élégance et la finesse du type : chemise molle, pantalon blanc, béret, espadrilles emprisonnant le pied sans le comprimer. Rien ne saurait rendre la rapidité et l'élan des concurrents, aucun être humain ne saurait aller plus loin dans la promptitude et la fougue.

Mais ce jeu use vite son homme ; au bout de quatre ou cinq ans, la souplesse a disparu, les muscles se sont durcis et les plus fameux d'entre les joueurs doivent rentrer dans l'obscurité de la vie privée, regrettant les journées d'enthousiastes où tout un peuple s'enfiévrait pour leurs prouesses, comme jadis les Grecs pour les concurrents des Jeux Olympiques.

Les plus heureux sont peut-être ceux qui succombent dans un de ces tournois, lorsqu'ils sont atteints par la pelote. Cette boule d'apparence anodine est en effet un projectile formidable. Faite d'une âme de caoutchouc brut, tressée par des lanières, recouverte ensuite de laine, enfin d'une peau mouillée que l'on coud et qui, en séchant, comprimera l'ensemble, elle est devenue dure comme du fer et pèse 125 grammes. Projetée par le chistera dont l'élasticité décuple la force, elle atteint une violence que l'on ne

saurait imaginer. Aussi l'on cite des pelotaris tués par ce projectile. L'un d'eux le fut à Saint-Sébastien, sous les yeux de la reine Christine ; à Cambo même, le père du célèbre pelotari Chiquito, atteint par la balle, resta pour mort pendant un quart d'heure ; Irun, une des gloires du jeu, dut subir trois opérations au bras gauche à la suite d'autant d'atteintes.

Cambo, Ustaritz, Saint-Palais, sont en France les lieux les plus réputés pour le jeu de pelote, mais on le trouve partout. Si beaucoup de communes basques n'ont pas de village comme centre, elles possèdent toujours le fronton devant lequel se réunissent les beaux et agiles jeunes gens, sous les regards passionnés de la population.

V

HASPARREN ET L'ARBEROUE

Espelette. — Le Pas de Roland. — Itsatsou. — L'inscription d'Hasparren. — Hasparren et ses cordonniers. — Le pays d'Arberoue.

Labastide-Clairence. Mai.

Cambo, devenu à la mode depuis quelques années, a beaucoup contribué à faire connaître au dehors le jeu de pelote basque; ses baigneurs et ses visiteurs ont constitué le premier noyau de fervents de ce sport au « fronton » de Neuilly à Paris, et la pelote est un des attraits de ce délicieux bourg pyrénéen, dont l'établissement thermal est si bien favorisé par le site. Les bâtiments des bains sont dans un abîme de verdure, au bord de la Nive transparente, franchie par le tablier élégant d'un pont suspendu. La rivière y débouche par un défilé entre des rochers où les eaux bondissent pour aller s'apaiser en bassins profonds. Les roches, polies ou érodées, superbes, ne laissent sou-

vent entre elles qu'un passage de deux ou trois mètres.

Malgré sa population et son importance comme lieu de séjour, Cambo n'est qu'une commune du canton d'Espelette. Le chef-lieu est un bourg bien moins considérable [1], bâti dans un riant vallon où le caractère du paysage basque s'affirme avec plus de vigueur encore qu'à Cambo. C'est un petit centre commercial florissant, grâce à ses importants marchés tenus tous les quinze jours, le mercredi, et où se rendent en foule les Basques du versant espagnol. Aussi les boutiques et les auberges sont-elles nombreuses. L'activité industrielle est représentée par des tanneries et des fabriques d'espadrilles. Le chocolat d'Espelette trouve un débouché dans les deux pays. Jadis le bourg et celui d'Aïnhoa, son voisin de la frontière, exploitaient des gisements de fer; ceux-ci sont abandonnés, mais des recherches sont faites pour mettre de nouveau ces mines en valeur.

Espelette est d'autant plus un rendez-vous pour les Basques espagnols que la frontière, en ce point comme sur tant d'autres, est tracée sans

---

1. 1 303 habitants, dont 649 agglomérés.

tenir compte des limites naturelles et que tout le versant supérieur du cours d'eau aboutissant à la Bidassoa, à la Nivelle et à la Nive est indûment espagnol ; les populations de ces vallons sont séparées de l'Espagne par des montagnes solitaires, alors qu'elles trouvent à portée les bourgs français. La Nivelle a déjà parcouru une assez vaste région espagnole sous le nom de Ugarana quand elle entre en France au pont de Danchariaenea, où elle prend la désignation de Nivelle. Au delà, elle passe sous la colline portant le village vivant et travailleur d'Aïnhoa.

En amont de Cambo, le pays de Labourd s'étend jusqu'au défilé du Pas de Roland, ouvert par le héros se rendant en Espagne, dit la légende. La Nive, avant ce passage, est une succession de biefs dans lesquels les pêcheurs ont placé de singuliers appareils, des filets disposés sur quatre ailettes et mus par le courant. Le dernier village du Labourd, Itsatsou, à l'entrée de la gorge, est un des plus riants du pays basque. Tout le monde y est riche, me dit-on, grâce à un « Américain » qui se donna le luxe de doter les jeunes filles. Il y a beaucoup de villas entourées de cerisiers ; ces arbres sont une source de profits, on y fait pour 30 000 fr.

de cerises par an. L'agriculture est bien entendue, les champs de céréales offrent un singulier aspect par le cordon de fèves qui les entoure. Le lin, que l'on cultivait beaucoup dans le pays, entre encore pour une part importante dans l'assolement; la plante semble dans son habitat, car on voit les fleurettes bleues balancées sur leur tige gracile dominer les autres herbes des prairies[1].

La rivière, au-dessous de ce village bien abrité par sa montagne, coule avec gaîté dans un lit où l'on pourrait compter les cailloux, tant les eaux sont transparentes.

Ces belles ondes font défaut au pays très vivant et riant encore qui s'étend sur la rive droite de la Nive, autour de la jolie montagne d'Ursouia et dont Hasparren, un des rares centres basques dignes du nom de ville, occupe au nord les pentes inférieures. Hasparren, en basque *Ahazparne,* doit être une cité bien ancienne, car elle possède une des inscriptions les plus pré-

---

1. En 1892, le recensement décennal évaluait à 933 hectares en moyenne la surface des Basses-Pyrénées cultivée en lin. La production était de 606 404 fr. de filasse et 144 300 fr. de graine. C'est un rang honorable : neuf départements seulement ont des cultures de lin plus étendues.



LABASTIDE-Clairence
CT
BOIS DE HASPARREN
LANDES APPELÉES
HASPARREN
Ayherre
Belsunce
Borde de Doubre
Labourde-nabe
Harizty
Bideguin
Chapelle

cieuses de l'antiquité au point de vue de notre histoire. Elle se compose de quatre vers gravés sur une pierre découverte en 1660 dans les fondations du maître-autel de l'église Saint-Jean. Voici la traduction de ce document épigraphique :

« Vérus, flamine, duumvir, questeur, gouverneur de ce district, s'étant acquitté de la charge d'envoyé auprès d'Auguste, a obtenu pour les neuf peuples la séparation des Gaulois et, revenu de la Ville (Rome), il consacre cet autel au génie tutélaire de son peuple. »

Cette inscription, qui a donné lieu à nombre d'interprétations, révèle la conscience bien nette qu'avaient les populations du sud de la Garonne, Aquitains et Basques, d'appartenir à d'autres races que les Celtes qui formaient le reste de la Gaule ; elle constitue l'acte de naissance de la province de Novempopulanie, miraculeusement conservé.

Hasparren présente un spectacle fort rare dans la contrée : c'est un centre industriel florissant dont le développement date de moins de trente ans. On y faisait des chaussons de lisière, des espadrilles et autres chaussures à bon marché. Lorsque la fabrication en manufacture a remplacé les petits ateliers de cordonniers, Has-

parren a subi le courant. On y comptait 100 ouvriers avant la guerre, il y en a plus de 2 000, aujourd'hui, répartis en une dizaine de maisons, produisant surtout la chaussure à très bon marché. Une partie des cuirs sont préparés sur place, plusieurs tanneries bordent le ruisseau qui parcourt la vallée[1]. Le travail de la chaussure a bien dépassé en importance celui des étoffes grossières de laine, *marrègues* et limousines que l'on tisse encore dans le pays. Une autre branche d'industrie, la fabrication du chocolat, est active.

Hasparren, une des plus populeuses communes du pays basque, compte près de 6 000 âmes, mais la ville proprement dite n'en a guère que 1 500[2]. Comme dans toute la contrée les habitants préfèrent la maison isolée en pleine campagne. Beaucoup d'ouvriers viennent chaque matin à l'atelier, mais les autres travaillent à domicile dans les innombrables construc-

---

1. Sur l'industrie de la chaussure, voyez 5e série du *Voyage en France*, chapitre XVI (Fougères); 10e série, chapitre XIII (Romans); 16e série, chapitre XXI (Blois); 17e série, chapitres XI (Grandvilliers), XII (Liancourt), XIII (Breteuil) et XV (Amiens); 18e série, chapitre XXVI (Auxy-le-Château); 19e série, chapitres IX (Lillers) et XX (Le Quesnoy); 20e série, chapitre VII (Fère-en-Tardenois); 22e série, chapitre VII (Nancy); 28e série, chapitre VI (Limoges).

2. 5 735 habitants, dont 1 545 agglomérés.

tions blanches qui couvrent gaîment les coteaux.

Ces jolis paysages vont finir à la lisière de vastes landes, dites bois de Hasparren, qui s'étendent en demi-cercle au nord de la ville, depuis le sommet des collines bordant la Nive jusqu'aux abords de la vallée de l'Aran, près de Labastide-Clairence. Il n'y a là que des croupes partagées par un grand nombre de vallons et de ravins. Pas une culture, pas une maison : de l'ajonc, de la bruyère et de la fougère. C'est le type par excellence de la *touya,* ce pâturage sans lequel le cultivateur semble ne pouvoir exploiter le sol — mais touya prodigieusement étendue; dans la campagne habitée, au contraire, elle se répartit entre les cultures, pour constituer le pacage d'automne et de printemps, intermédiaire entre celui de la haute montagne et l'étable. Les animaux, dans les Basses-Pyrénées, passent quatre mois dans chacun de ces séjours.

La touya joue un tel rôle dans l'économie rurale du pays, que les soldats demandent des permissions non pour la vendange et la moisson, comme ailleurs, mais pour la *fougeraie,* c'est-à-dire pour couper la fougère destinée à servir de litière.

La touya, que l'on rencontre jusqu'en Arma-

gnac[1] et dans la Chalosse, pourrait cependant être mise en culture — en dépit de sa raison d'être, si l'on considère les mœurs rurales de l'ancienne province de Béarn. Son étendue de 280 947 hectares, d'après la statistique décennale de 1892, est par trop énorme. On pourrait y créer de belles prairies par l'aménagement des eaux et, sur bien des points, conduire la charrue avec profit. Mais les mœurs ont des racines trop profondes pour qu'un tel progrès soit possible ; d'ailleurs, l'exemple n'est donné par personne, il est bien plus facile d'aller faire fortune *dans les Amériques* que de défricher les bruyères.

Et je fais un retour vers ces paysans cévenols de l'Ardèche, du Gard, de la Lozère qui ont gagné leurs champs sur les rochers, étageant les montagnes par des murs cyclopéens, y transportant la terre sur leur dos. Ces rudes travailleurs feraient des merveilles s'ils possédaient la touya basque ou béarnaise, abandonnée par ses possesseurs pour aller, de l'autre côté de l'Atlantique, cultiver des terres moins belles et moins fertiles peut-être.

---

1. Voyez à ce propos la 31e série du *Voyage en France*, page 104, et la 30e série, page 232.

Mais l'influence mystérieuse est là, attirant les Basques vers ces terres lointaines où ils peineront, alors que dans leur pays au climat émollient tout dur labeur effraie. Ne voyais-je pas hier, dimanche, les paysans venir à la messe avec une ombrelle pour se protéger contre le doux soleil des premiers jours de mai !

A l'est d'Hasparren, la petite région où naissent l'Aran, rivière de Labastide-Clairence, et le Lihoury, rivière de Bidache, est un des coins du Labourd où le pays est le plus complètement privé de villages. Il y a là cinq communes, Saint-Martin-Arberoue, Méharin, Saint-Esteben, Ayherre et Isturitz, où l'on ne trouve qu'une agglomération : 22 habitants dans le centre de Saint-Martin ! Cette petite région était une des vicomtés et une subdivision du Labourd ; elle a gardé son nom dans le langage des habitants, c'est le pays d'Arberoue.

VI

LA BASSE-NAVARRE

Le Pas de Roland. — La vallée d'Ossès. — La jonction des Nives. — En remontant la grande Nive. — Apparition de Saint-Jean-Pied-de-Port. — La ville et ses fortifications. — Le pays de Cize.

Saint-Jean-Pied-de-Port. Mai.

Par un cours presque héroïque, la Nive passe de la Navarre française dans le pays de Labourd.

Quand, remontant la rivière, on a quitté Itsatsou et ses villas enfouies sous les cerisiers, on pénètre dans la gorge d'où le torrent descend, superbe, entre les roches supportant des pics aux parois fleuries de genêts. Dans les flancs de ces monts, des plis heureux s'entr'ouvrent, montrant quelque tapis de verdure ou une blanche maison basque. Mais ce ne sont que de courtes échappées; au fond de son lit étroit, la Nive mugit et gronde. La légende qui a gardé et poétisé le souvenir du paladin Roland veut que celui-ci

ait ouvert de son pied le passage où fuit l'eau impétueuse.

Plus haut le flot s'apaise, la rivière redevient la douce Nive qui, par de courts rapides, s'échappe des bassins clairs où elle semble dormir et où les truites se jouent. Les pentes aussi sont plus douces, la végétation puissante des fonds contraste avec la nudité des sommets revêtus de bruyères et de fougères, sur lesquelles les troupeaux mettent la teinte claire de leurs toisons. Mais la nudité n'est pas complète, on voit apparaître les châtaigniers robustes, formant parfois des futaies continues. Il en est de bien beaux autour de Louhossoa, gros village pour ce pays. Comme en Limousin, cet arbre se plaît dans les roches granitiques décomposées. Louhossoa possède des gisements de kaolin.

Dans cette contrée bien exposée au soleil et qui fut avant la Révolution la vallée d'Ossès, subdivision de la Basse-Navarre, nom resté encore en usage, on retrouve la vigne, mais à l'état de treilles disposées en berceaux. Elle tapisse de la sorte les riantes collines qui font face au cône superbe du Mondarrain, couronné de ruines féodales et dont les flancs sont couverts à leur base de noyers et de chênes. Les châtaigniers deviennent bientôt plus nombreux : ils

moutonnent sur des montagnes entières, alors que, à côté, des croupes sont revêtues d'un manteau d'ajoncs géants, autres fils du granit.

Dans un épanouissement de la vallée, au pied de pentes pierreuses exploitées pour leur roche à texture de grès servant pour le pavage et les empierrements, est le village de Bidarray, où vient déboucher la petite rivière de Yehuri, dont les sources et la plus grande partie du cours sont en Espagne, comme la plupart des cours d'eau de cette frontière si étrangement conçue. L'entrée de cette vallée est charmante : un pont d'une arche entièrement revêtue de lierre enjambe le torrent, un autre pont de trois arches en dos d'âne, également drapé de lierre, franchit la Nive ; sur un ruisselet, un ponceau est lui-même dissimulé sous la verdure. Tout autour, des chalets s'égrènent sur les collines. Ces habitations n'ont pas l'élégance de celles des environs d'Ustaritz, elles sont plus rustiques, mais toujours badigeonnées de ce blanc que l'on renouvelle chaque année et les poutres qui forment l'ossature sont soigneusement peintes en rouge.

Le bassin de Bidarray, où les curieux viennent visiter une grotte, est de peu d'étendue ; on retrouve en amont la Nive enserrée au fond d'une gorge, entre d'âpres rochers tapissés de bruyère.

Lorsque le défilé s'épanouit en petits plans, on retrouve les bouquets de châtaigniers et de chênes. Au-dessus, les monts se dressent, sévères. Le déboisement a permis aux eaux des pluies d'attaquer l'épiderme, les coulées blanches dessinent de laides ravines.

Soudain, le paysage s'élargit. La vallée devient ample et verte, large bassin au fond duquel se montre le bourg d'Ossès. Belles cultures, prairies d'un vert doux, beaucoup de vignes sur les pentes, vastes châtaigneraies. Là confluent deux *Nives,* celle des Aldudes, venue par le Baïgorry, et la grande Nive que trois Nives formèrent à Saint-Jean-Pied-de-Port. Le chemin de fer se divise, dans la gare d'Ossès, en deux lignes remontant chacune une vallée.

Je reviendrai au Baïgorry à travers les parties moyennes de la Basse-Navarre, aujourd'hui je monte à Saint-Jean-Pied-de-Port. Quittant le bassin d'Ossès, route et voie ferrée se disputent l'étroit espace laissé par la Nive. Une opulente végétation couvre les rochers au pied du pic de Jarra, belle montagne aux pentes verdoyantes portant un panache de bois sur son diadème de pierre.

Ce couloir est baigné de lumière. Parfois un détour ouvre quelque perspective sur des monts


Licerasse Chau
Pic de Jarra
Col Iratcelhay
Irouleguy
Moussourils
Sorhoueta
Ascarat
Ispoure
Uhart-Cize
Lasse
St JEAN PIED DE PORT
la Magdelaine
Caro
Anhaux
Ossès
St Etienne de Baïgorry
Baïgorry
Leispars
Oronos
Pic d'Arradoy
Ithola
Erreca
C. de Beharia
Ellorichury
Hortachury
Erreealde

lointains encore striés de neige. Et, de nouveau, les hauteurs s'écartent : voici un bassin ample et riant dont l'entrée semble commandée par une vieille maison forte. Au milieu se montrent des villages entourant une mignonne ville ceinte de remparts et de bastions : Saint-Jean-Pied-de-Port, une des clés de la France à l'époque où de telles défenses pouvaient résister au canon, capitale de la Basse-Navarre jusqu'à la formation des départements et chef-lieu du pays de Cize, subdivision de cette province dans le gouvernement du Béarn.

Saint-Jean se blottit au pied du mamelon couronné par la citadelle aux murs gris, à demi dissimulés par les arbres. Avec ses petits bastions, ses échauguettes et ses créneaux, l'enceinte aux pierres envahies par les pariétaires et les linaires cymbalaires est d'un grand caractère pittoresque. Des portes ogivales donnent accès dans la vieille cité dont les maisons de pierre rouge ont des toits projetés en grands auvents.

La principale branche de la Nive, la grande Nive ou Nive de Béhérobie, divise en deux parties cette simple et gentille ville appelée *Donajouna* par les Basques. Les maisons baignent leur pied dans le torrent clair, très aimables et

hospitalières sous le manteau de glycine qui les palisse. Trois ponts franchissent la rivière. Ce sont les principaux monuments de Saint-Jean. Rues calmes, avec d'assez rares boutiques ; l'une d'elles fabrique à l'usage des touristes des reproductions des vases à lait cerclés de cuivre, d'un style si original, en usage dans tout le pays basque. Les ornements sont la couronne royale, des fleurs de lis et les initiales — H. IV — du grand homme donné à la France par les pays béarnais et basques : Henri IV.

Parfois, dans ces rues solitaires, passent des mules coquettement harnachées, des clous de cuivre poli étincelant sur leurs harnais, une plaque de cuivre découpé pend sur les naseaux. Nombreux aussi sont les ânes, très petits ; chaque troupeau qui se rend dans les hauts pâturages est accompagné par plusieurs de ces minuscules bêtes de bât, qui emportent l'attirail de campement et la batterie de cuisine des bergers.

Autour des remparts sont d'autres quartiers, formant communes autonomes. Entre la grande Nive et celle d'Arnéguy est Uhart-Cize, seul parmi les villages de Cize portant l'ancien nom ; le pays ne comprenait que le canton actuel de Saint-Jean et la commune de Suhescun, dépendant aujour-

d'hui d'Iholdy. Sur la rive droite de la Nive de Lauribar est Ispoure. Ces trois centres réunis constituent, avec les écarts, un groupe de population assez considérable pour le pays basque [1]; ils sont enveloppés d'une végétation vigoureuse. Voici des *Chamærops excelsa,* des figuiers, des lauriers, une flore méridionale que ne possède pas la vallée inférieure trop exposée aux vents de la mer. Les châtaigniers formaient jadis une sorte de forêt autour de la ville, les plus beaux ont été détruits pour alimenter la fabrique d'extrait de châtaignier d'Ossès qui va étendre le domaine de la touya en vouant les châtaigneraies à la destruction.

Saint-Jean-Pied-de-Port est resté ce que l'a fait Vauban, qui tenait la petite forteresse pour une de ses meilleures œuvres. De grands projets ont été conçus pour permettre à la place de jouer encore son rôle de gardienne d'une des routes les plus faciles entre la France et l'Espagne, celle de Pampelune par Roncevaux, facile surtout depuis qu'elle a été rendue carrossable. On devait construire un fort au nord de la ville sur

1. Saint-Jean-Pied-de-Port : 1 682 habitants, dont 220 pour la garnison ; Ispoure, 569 ; Uhart, 608.

la hauteur d'Arraday et un autre ouvrage vers Irrouleguy, à l'ouest, pour garder le passage par la vallée de Baïgorry. Enfin, vers le sud, on projetait de rétablir les redoutes édifiées à la fin du premier Empire. Une partie seulement de ce programme a été exécutée, mais des chemins stratégiques s'élèvent sur les hauteurs dominantes et permettraient d'y hisser du canon.

Aujourd'hui, d'ailleurs, le rôle militaire de la place est bien réduit, une lutte avec l'Espagne est un de ces événements qui semblent invraisemblables, les vieilles raisons d'hostilité ayant disparu. Dans le cas où de nouvelles guerres mettraient les deux pays aux prises, l'Espagne ne serait guère préparée à faire irruption chez nous. Comme au temps de Napoléon, elle préférerait lutter sur son territoire, où les Pyrénées offrent autrement de difficultés. Cependant c'est par là que déboucha l'armée anglaise en 1813, pendant la marche qui devait amener Wellington devant Orthez et Toulouse.

Si jamais un danger pour la France doit venir de nouveau de ce côté, il se produirait encore par le fait d'une intervention étrangère en faveur de l'Espagne. Pour vagues que puissent être des craintes à ce sujet, on n'en a pas moins pris les précautions dont j'ai parlé. Celles-ci, pourtant,

seraient insuffisantes si un chemin de fer franchit jamais cette partie de la frontière. Il faudra sans doute faire de la petite ville le cœur d'un camp retranché digne de ce nom. La voie qui a été projetée pour raccourcir de près de 200 kilomètres la distance entre Paris et Madrid suivrait la vallée des Aldudes, formant coin en Espagne ; elle pourrait donc être rapidement occupée par des adversaires disposant en outre de la route de Roncevaux à travers le Val-Carlos, inconsidérément laissé aux Espagnols par les divers traités de délimitation qui ont réglé le tracé de la frontière.

Ce Val-Carlos, d'où pourrait venir la menace, est en effet un détail singulier de ces limites, il égoutte toutes ses eaux vers la France par la Nive d'Arnéguy et, pour la plus grande partie, appartient à l'Espagne. J'ai voulu le parcourir jusqu'au point où l'on cesse de côtoyer le territoire français. Une voiture louée à Saint-Jean m'a permis d'accomplir rapidement cette course sur le territoire laissé à l'Espagne par le traité des Pyrénées.

VII

UNE POINTE DANS LE VAL-CARLOS

Les troupeaux de Navarre. — Les bœufs d'Urt. — La Nive d'Arnéguy. — Arnéguy et ses contrebandiers. — La douane. — Entrée en Espagne. — Arrêté par les carabiniers. — Val-Carlos. — Au pied de Roncevaux. — Souvenirs de Roland.

Uhart-Cize. Mai.

A la sortie de Saint-Jean-Pied-de-Port, nous sommes arrêtés par un troupeau de moutons mérinos quittant la vallée pour aller passer l'été dans la montagne enfin débarrassée de neige ; ce sont de superbes bêtes à la toison tombant jusqu'à terre, aux pattes noires et fines. En ce moment, toute la base des Pyrénées, de ce côté océanique, présente le spectacle du départ pour l'estivage. Par centaines de mille têtes, les moutons abandonnent les étables du bas pays et les touyas des collines pour pacager les sommets, bientôt le gros bétail suivra.

Une grande partie de ces animaux vont sur le territoire espagnol, où les pays restés sous la

vassalité française après la conquête de la Navarre espagnole par la Castille, ont conservé droit de compascuité, c'est-à-dire de pâturage en commun. On trouve sur divers points ces singuliers privilèges plusieurs fois séculaires. Le pays de Cize fait ainsi pâturer son bétail dans la vallée espagnole d'Aezcoa, droit exercé par les vingt et une communes de l'ancien district. Par là vit encore très réellement le Cize, qui possède également en commun de grandes parties des forêts d'Iraty, Malbay et Orion sous le nom de forêt du pays de Cize.

Ces droits de pacage favorisent beaucoup les Basses-Pyrénées, un des départements les plus riches en animaux de l'espèce ovine, un des quinze qui possèdent à eux seuls le tiers des moutons du territoire français, comme ils sont le plus important par le nombre total d'animaux domestiques comparé à la surface cultivée. Pour trouver davantage de moutons, il faut aller dans l'Aisne, en Beauce, en Berry, en Limousin, en Périgord ou dans la région des causses. Huit départements seulement possèdent plus d'ovidés que les Basses-Pyrénées [1]. Mais je ne trouverais

---

1. 416 597 d'après la statistique décennale de 1892, à quelques têtes près chiffre équivalent à celui du Tarn.

pas partout les beaux mérinos que je vois monter par le Val-Carlos; dans les parties plus âpres des gaves, la vallée d'Ossau, par exemple, la race est une des plus imparfaites que l'on connaisse.

Dans ce verdoyant bassin où la route de Roncevaux s'en va au long de la Nive d'Arnéguy, les premières pentes renferment beaucoup de vignes; la vie rurale est active, on aperçoit beaucoup de jolies vaches aux cornes fines; ces animaux appartiennent à une race spéciale qui a reçu le nom d'Urt, le premier village basque des environs de Bayonne. Ils rappelleraient l'admirable race charollaise par leur pelage blanc lavé de rose s'ils atteignaient la taille de ces bœufs charollais qui sont une des gloires de l'agriculture française [1]. L'origine de cette race est assez confuse, la plupart des agronomes la considèrent comme récente, elle serait née après les guerres de Napoléon qui, en amenant l'invasion du Sud-Ouest par les Anglais de Wellington, firent détruire le bétail, les envahisseurs, gros mangeurs de viande, comme l'on sait, ayant tout dévoré. Après la paix, les cultivateurs allèrent chercher

1. Sur les bœufs charollais et nivernais-charollais, voyez la 1re série du *Voyage en France*, chapitre V, et surtout la 24e série, chapitres XX et XXI.

des animaux un peu partout ; de ce racolage serait née la race nouvelle, admirable de formes autant que précieuse par ses qualités. C'est du moins la conclusion à laquelle est arrivé M. de Castarède, auteur d'une étude sur l'agriculture dans les Basses-Pyrénées.

Cette splendeur rustique du pays de Saint-Jean a pour cadre une large ceinture de montagnes bien découpées, aux lignes hardies, décrivant un immense cercle d'horizon. Les altitudes réelles sont médiocres, les cimes maîtresses, dressées à l'ouest, ne dépassant pas 1 400 mètres, mais le point où se forme la Nive sous les murs de la ville étant à 150 mètres à peine, les monts ont un commandement considérable qui leur donnerait l'aspect d'une très haute chaîne s'ils n'avaient de la verdure jusqu'au sommet, révélant ainsi, par la végétation, l'élévation réelle.

Peu à peu les collines se resserrent sur les deux rives de la Nive d'Arnéguy, elles se tapissent de prairies, de vignes, de châtaigniers. La rivière s'est creusé un lit profond dans lequel elle plonge par de jolies chutes. Les versants sont bien travaillés, les prairies irriguées avec soin, les céréales montent très haut ; le paysan entretient ses champs avec amour, on aperçoit

dans les blés des groupes de sarcleurs occupés à détruire les mauvaises herbes.

Pourtant il ne faudrait pas voir ici le modèle de la vie rurale; ces paysans assidus à la glèbe sont en grand nombre des contrebandiers. Le passage de Roncevaux est trop facile à franchir, la possession des sources de torrents par l'Espagne donne trop de commodité de pénétration pour que, de chaque côté, les populations ne soient pas incitées à introduire en fraude les marchandises soumises aux droits. La tentation est d'autant plus forte que les taxes douanières sont plus élevées. Ainsi l'Espagne fait entrer en contrebande beaucoup de chevaux navarrais. Ces animaux, de petite taille, dont le prix n'excède pas 100 fr. dans le pays producteur, subissent un droit de 150 fr. Le conseil général des Basses-Pyrénées a signalé le danger de cette taxe prohibitive et demandé qu'on l'abaisse largement pour tous les chevaux dont la taille ne dépasse pas 1 mètre et demi.

Aussi les douaniers sont-ils nombreux sur les deux rives de la Nive d'Arnéguy, dont une cesse bientôt d'être française, au hameau de Benta, situé à 6 kilomètres et demi de Saint-Jean. Alors, pendant 6 kilomètres, la rive droite seule est en France ; plus haut, la rivière est

entièrement espagnole, jusqu'au col de Roncevaux.

La route continue sur le territoire français, elle le quitte au village d'Arnéguy, à 1 200 mètres du pont de bois jeté à l'endroit où commence la rive d'Espagne. Les deux pays marquent un moment la différence de bien-être : du côté français des maisons blanches, en face des demeures grises. Mais, plus haut, la même sévérité règne dans les logis : Arnéguy, qui apparaît tout à coup, rappelle peu les riants villages basques, c'est le pauvre hameau de montagne. Si nombre de constructions sont blanchies au lait de chaux traditionnel, il en est beaucoup dont les murs noirs ont échappé au badigeon ; les toits plats sont revêtus d'ardoises grossières. Arnéguy est double : français sur la rive droite, il est espagnol du côté opposé. L'aspect misérable du lieu est dû sans doute au genre de vie des habitants : le contrebandier, vivant surtout au dehors, n'a pas pour l'entretien de sa demeure les soins du paysan qui vit de son champ.

La route franchit la Nive. Au milieu est le poteau avec les inscriptions *France — España;* aussitôt cette limite dépassée, on trouve une guérite de carabinier écussonnée aux armes royales d'Espagne. Voici les gardiens de la frontière,


Ustarits
CT
Jatxou
Halsou
HASPARREN
CT
Ayherre
218
Larressore
Cambo
Isturits
Bonloc
Souraide
CT
Espelette
Mt d'Ursoua
678
Mendionde
St Martin d'Arberoue
465
Macaye
St Esteben
Itsatsou
Louhossoa
Pic Mondarrain
Helette
865
374
Iholdy
923
CT
345
Bidarray
Irissary
Pic Larratecoheguya
1039
Osses
Suhescur
Jaxu
Pic d'Ameiraque
132
795
661
Bustince
Irouleguy
Iriberry
St Etienne de Baigorry
Ispoure
St Jean le Vieux
CT
Anhaux
Pic de Hausa
1304
Uhart
Lasse
St JEAN-Pied-de-Port
CT
Caro
1019
Aincille
Fonderie
St Michel
Pic d'Adarca
204
Arneguy
Aldudes
Mt Hargaray
Luzaide
Esterençuby
Pic d'Hostateguy
VAL CARLOS
FORET D'ORION
P. Leiçar Atheca
Col de Bentarte
Col d'Orgambide
Pic de Lindux
1140
Roncevaux
Funderia Reale

aussi nombreux que les nôtres semblent rares à Arnéguy : carabiñeros, vétérans et douaniers placides, rappelant peu par leur allure à la papa nos soldats bleus du fisc. Un de ces surveillants est coiffé d'une toque ronde ; il porte un brassard à plusieurs rangs de galons d'or.

Nous passons devant le groupe sans autre échange qu'un bref bonjour et nous voici maintenant en territoire étranger. Aucun chemin carrossable ne suit notre territoire, c'est par un sentier que l'on peut remonter la rivière. Mais les Espagnols, qui ont pourtant créé si peu de routes dans leurs Pyrénées, ont construit une belle chaussée pour relier Pampelune et leur Navarre à la Navarre française ou Basse-Navarre. Route de commerce aujourd'hui, mais aussi route d'invasion possible qui nous a amenés à garder et aménager Saint-Jean-Pied-de-Port, dont le nom d'ailleurs veut dire au *pied du port* — ou pied du col — où passèrent tant d'armées.

Cette voie est bien entretenue et c'est une agréable surprise pour qui connaît les chaussées espagnoles. On ne se croirait pas en pays étranger si la forme des isolateurs du télégraphe ne révélait une autre administration.

Le pays est très alpestre ; des torrents bondissent, des gorges profondes se creusent. Pour

gravir une côte, mon cocher enlève vigoureusement ses petits chevaux ; il passe devant une maison portant une inscription : *Aduana nacional*. Mais aussitôt des douaniers se mettent à notre poursuite, sautent à la bride et nous arrêtent net. On discute, on crie, en basque, en espagnol et comme je ne comprends goutte au débat, je m'imagine naturellement être fourvoyé dans une fâcheuse aventure. Pendant que des douaniers tiennent les chevaux frémissants, des commis armés de crayons et de carnets mensurent les animaux de la croupe au garrot, des pieds à l'encolure. Je parviens enfin à connaître le crime dont nous sommes accusés : mon cocher ne s'étant pas arrêté à temps devant l'*Aduana nacional* a été suspecté d'entrer en contrebande, de vouloir aller vendre chevaux et voiture à Pampelune sans acquitter les droits nécessaires au gouvernement royal pour équilibrer son budget. Que sais-je encore ? moi-même je dois être complice dans ce crime !

Mais tout se calme. Le zèle est intempestif. Au fond on sait très bien que nous ne sommes pas de grands coupables, il ne se passe guère de jour où mon cocher, ses bêtes et sa calèche ne viennent à Val-Carlos. L'été il conduit sans cesse des touristes à l'abbaye de Roncevaux. On

finit par le relâcher avec une semonce, l'inspecteur des douanes me fait gravement un salut et nous permet de partir. Quelques minutes après, nous atteignions Luzaïde ou Val-Carlos, groupe assez menu d'habitations enveloppées de verdure et dominant de haut la gorge où bondit la Nive. En face, c'est toujours la France, quelques maisons constituent le hameau d'Ondarole.

Le site est beau : la vallée, largement évasée, est profonde, des pics se hérissent, de grands éperons se projettent. Paysage grandiose, vraiment digne de la légende de Roland et de la chanson épique qui raconte la mort du héros. Le versant espagnol est vert, le versant français plus âpre: bruyères et fougères le couvrent.

Nous avons remonté la route tant que la montagne de la rive droite a été française ; celle-ci est pauvre, les chalets qui çà et là se montrent sont misérables. Bientôt apparaît un groupe de maisons appartenant aux deux pays : Boaneco-Horeca, dont la contrebande est l'élément le plus clair d'activité. Au delà, toute la vallée est espagnole ; sur les pentes raides de la montagne la route s'élève pour atteindre par des lacets le col de Roncevaux, où le sang coula à flots, où tombèrent et Roland — Hrudland — et l'archevêque Turpin et tant d'autres héros dont les chansons

de geste ont conservé le souvenir. Là-haut sonna le cor du neveu de Charlemagne, là-haut Durandal, la loyale épée, occit foule de Basques et de Sarrasins à qui le traître Ganelon avait livré l'arrière-garde du roi Charles.

Épopée purement littéraire, le combat fut surtout une surprise par les montagnards désireux de s'emparer des dépouilles que les Francs rapportaient d'Espagne. Les traditions basques veulent que les troupes franques aient été écrasées par les rochers roulés du haut des monts; les Basques auraient tué les survivants à coups de flèches. Mais la légende a plus de force. D'ailleurs que nous importe la vérité sur ce combat qui fut simplement un épisode cruel pour l'amour-propre de Charlemagne, comme la défaite de Varus le fut pour Auguste ? Ce drame militaire nous a valu la *Chanson de Roland* et tout un cycle de légendes chevaleresques. La défaite des Basques serait passée inaperçue et le nom même de Hruodlandus, commandant de la Marche de Bretagne, neveu de l'empereur à la barbe fleurie, serait ignoré. Le désastre de Roncevaux a rendu immortel le nom de ce *leude* devenu Roland et fit plus peut-être pour poétiser le grand Charles que le reste de sa resplendissante carrière.

En route maintenant pour Saint-Jean-Pied-de-Port, la nuit tombe, voici de nouveau Luzaïde, puis là-bas Arnéguy, plus heureux d'aspect, ainsi vu à distance dans la lumière tremblante du crépuscule. Les habitants puisent sous les hangars la fougère sèche qui sert de litière. De petites vaches, à peine grandes comme des vaches bretonnes, rentrent à l'étable, conduites par des fillettes; sur la route passent les mules, fières sous leurs harnais aux cuivres étincelants.

VIII

LE BAS ADOUR ET LE PAYS DE BIDACHE

Les salines du pays de Labourd. — Les bartes de l'Adour. — La navigation sur l'Adour. — Urt et son port. — La rivière de l'Aran. — Labastide-Clairence. — Apparition de Guiche. — Confluent de l'Adour et des gaves. — Les Gaves Réunis. — Peyrehorade. — Le pays d'Orthe. — La principauté de Bidache. — Bidache, ses carrières. — La Joyeuse et le Lihoury. — Guiche.

Bidache. Mai

De la Nive et de Bayonne au gave d'Oloron, vers Salies et Sauveterre-de-Béarn, un banc de sel gemme s'étend sans interruption ; exploité en carrière à Villefranque et à Brindos, le sel est partout ailleurs amené au jour sous la forme d'eau saline que l'évaporation transformera en cristaux. Les sels des pays basques ont valu aux jambons du Béarn, à ceux d'Orthez surtout, la réputation usurpée par Bayonne, centre d'expédition plus que de salaison.

Bayonne, cependant, est assis sur le banc de sel gemme. Son faubourg de Mousserolles et, tout auprès, le hameau du Gaz possèdent les

salines les plus considérables du bassin. Ensemble, elles ont produit 10 000 tonnes en 1902, alors que les six autres exploitations en ont donné 11 000. Au Gaz viennent les eaux salines de Briscous, qui sont refoulées à Biarritz pour alimenter les thermes salins.

Au-dessous des usines, l'Adour s'étend, très ample, grâce au refoulement par la marée. Le chemin qui longe le superbe fleuve est fort animé ce matin ; des paysans vont sur de petits ânes trottinants, des voitures courent à toute vitesse ; gens et bêtes se rendent au marché de Bayonne.

Raides et peu cultivées sur la rive gauche, les collines, sur la rive droite, sont égayées par des villas et des châteaux, mais elles ne baignent point dans l'Adour : une large zone de terres alluviales, très basses, sillonnée de fossés, s'étend entre le grand plan d'eaux et les hauteurs des pays de Seignanx et de Gosse, ce sont les *bartes,* si fertiles quand on peut risquer la culture du maïs malgré la crainte des inondations[1].

Sur la rive gauche, entre les cultures et les touyas, le village de Lahonce présente une église

1. Voyez la 30e série du *Voyage en France*, dernière page du chapitre XIII.

surmontée du pignon plat à trois pointes, symbole de la Trinité, auquel se sont si fort attachés les architectes du pays basque. Vu de loin et de face, cet édifice donne l'illusion d'une haute flèche. Autour du village, le rocher est exploité pour la production de la castine nécessaire aux usines du Boucau et que des gabares transportent à pied d'œuvre.

D'ici l'Adour est superbe : entrecoupé d'îles, large, calme, incessamment parcouru par les gabares et les chalands. L'activité est grande sur le fleuve auquel aboutissent de petits affluents navigables grâce à la marée et qui pourrait être plus fréquenté encore, si l'on améliorait les conditions de navigabilité des rivières landaises par lesquelles devraient venir une grande partie des poteaux de mine nécessaires aux charbonnages anglais. Le mouvement total, sans cesse croissant, atteint près de 300 000 tonnes sur cette partie de l'Adour soutenu par la marée[1]. Chiffre d'autant plus remarquable que le fleuve ne se relie à aucun autre réseau de navigation et constitue à lui seul un système desservant un étroit bassin, puisqu'il ne dépasse pas le confluent des gaves et Mont-de-Marsan.

---

1. 289 913 tonnes en 1902.

Le mouvement du réseau tout entier, en y comprenant la partie landaise, est en accroissement continu. En 1902, il s'élevait à 640 495 tonnes, 50 000 de plus que l'année précédente, elle-même en augmentation de plus de 51 000 tonnes sur 1900. Il y a là un indice de prospérité qu'il est bon de signaler et dû, sans doute, au port de Bayonne, aboutissant naturel de tous ces cours d'eau.

Peu de bateaux à vapeur, et un seul pour faire le service des voyageurs, il va deux fois par semaine à Bidache sur la Bidouze et une fois à Peyrehorade sur les Gaves Réunis. Le reste du matériel se compose de bateaux à quilles naviguant seulement dans les parties gonflées par la marée et de gabares à fond plat, dont la cargaison atteint 55 tonnes. La navigation utilise le courant dans chaque sens, en s'aidant de la voile et de la rame. Lorsqu'il faut naviguer contre le flot, des hommes ou des bœufs halent à la corde.

Un des ports, Urcuit, formé par une cale à gradins, charge des plâtres et des sels. Près de là aboutit le ruisseau d'Ardanavy, dans lequel la marée, remontant pendant 5 kilomètres, forme un chenal navigable large de 8 mètres en moyenne. Il s'y fait un petit trafic pour le transport des bois et des matériaux de construction, mais

infinitésimal en comparaison des autres cours d'eau [1].

Urt possède un des ports les plus importants du bassin, car l'Aran, appelé aussi Joyeuse, y atteint l'Adour après avoir desservi, pendant 11 kilomètres de cours navigable, une vallée où l'on exploite d'importantes carrières de castine ; cette extraction se ralentit, les usines du Boucau allant chercher par mer et par wagons une partie des pierres qu'elles demandaient jadis aux rives de l'Aran [2].

A Urt, où sont des salines ayant produit 3 046 tonnes en 1902, un pont de pierre traverse l'Adour, assurant les communications de la Basse-Navarre avec le pays de Gosse, terre classique du maïs [3]. Le fleuve est rétréci sur ce point, aussi le courant est-il violent dans ce passage et les eaux sont-elles souillées par la vase remuée.

Le bourg est assez considérable ; le nombre de ses bateliers et marins a nécessité la création d'un poste de syndic des gens de mer, car la limite de l'inscription maritime s'étend bien au

1. Mouvement de l'Ardanavy en 1902 : 453 tonnes.

2. Le mouvement de la navigation sur l'Aran, qui atteignait 24 755 tonnes en 1900, tombait à 21 817 en 1901 et à 10 744 en 1902.

3. 30e série du *Voyage en France,* chapitre XIII.

delà, jusqu'à la jonction des gaves et, sur l'Adour, à l'embouchure du Luy. Des pêcheries importantes sont installées; on y capture beaucoup de saumons. Plusieurs chantiers construisent les gabares nécessaires à la navigation du fleuve et de ses affluents.

L'Aran débouche à Urt après un brusque contour qui l'a amené dans la plaine marécageuse où ses eaux sont retenues par le flot. La rivière vient d'arroser un petit coin de terre où l'on parle déjà le langage béarnais, si la race reste évidemment basque : le canton de Labastide-Clairence; le chef-lieu est une industrieuse petite ville fondée en 1312 ayant gardé, de cette création par un roi de France, le plan régulier que fait deviner ce nom de bastide[1]. Le bourg borde l'Aran ; n'ayant plus le secours de la marée, celui-ci n'est désormais qu'un ruisseau clair. Labastide est peu étendue : 400 habitants à peine occupent ce qui fut son enceinte, et la commune en a 1 300. La population tricote des bas, fabrique des bérets et des sandales ; les confiseurs et épiciers font du chocolat. Au sud, dans le pays d'Arberoue, le village d'Ayherre, voisin d'Has-

1. Voyez la carte de la page 71.

parren, tisse comme cette ville des marrègues et des limousines.

Labastide-Clairence touche aux landes d'Hasparren. Dans la campagne habitée jusqu'à l'Adour, sur les deux rives de l'Aran, d'autres landes accompagnent chaque exploitation rurale; ce sont les touyas inséparables de tout domaine basque ou béarnais. Là paissent les vaches de ce beau bétail auquel le bourg d'Urt a donné son nom. Mais la touya ne détruit pas la grâce du paysage, elle s'y associe au contraire, avec les bosquets de chênes. Ces chênaies, ces landes de bruyères et d'ajoncs sont trouées par des clairières adorables de fraîcheur et de richesse : blés, prairies, guérets où les bœufs s'en vont d'un pas lent en conduisant la charrue.

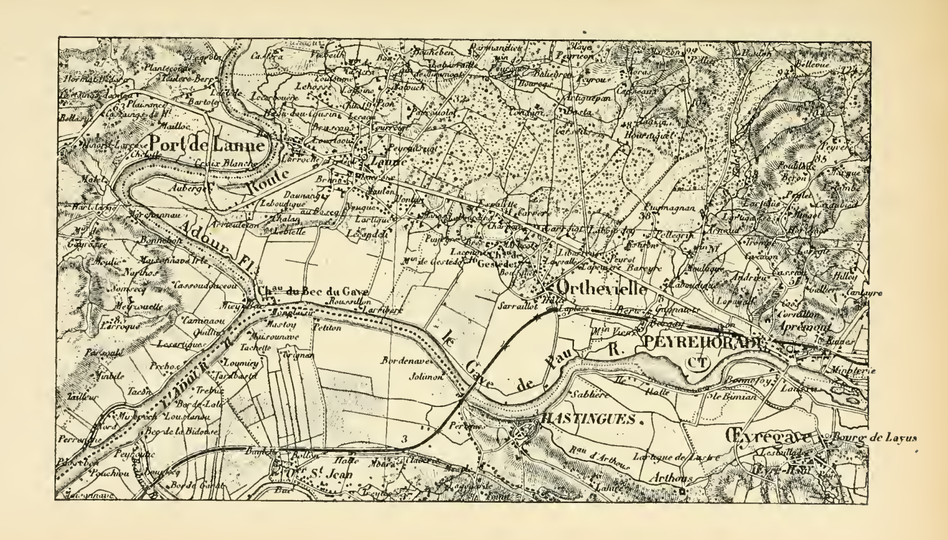
Là-bas, sur un promontoire dominant le confluent de l'Adour et de la Bidouze, se montre Guiche, au sein d'un beau vignoble. L'église à flèche aiguë et de puissantes ruines enveloppées de lierre font de cette partie de la vallée un grand site. Les deux cours d'eau, que la marée élargit, reflètent la colline verte, le donjon, les murailles grises semblables à un roc.

La Bidouze débouche sur le fleuve, entre des collines dont les belles roches rouges sont en-

taillées par les carriers. En arrière apparaissent d'autres collines plus hautes, puis les petits monts de la Basse-Navarre dans le pays de Mixe.

En face de Guiche, au milieu de la plaine large et humide, est la jonction des Gaves Réunis et de l'Adour. Les gaves ainsi désignés par le service des ponts et chaussées triplent le débit du fleuve par leurs eaux abondantes et claires, la Bidouze accroît encore la puissance du fleuve. Les gaves, soutenus par la marée, forment un fleuve large et calme sur lequel voguent lentement les gabares à grande voile. Un de leurs contours vient frôler une colline portant le féodal village d'Hastingues, au nom fleurant l'anglais. De fait ce fut une création anglaise : Jean de Hasting fonda cette bastide vers 1300, pour le compte du roi Édouard I[er]. En face sur la rive droite, Orthevielle repose au sein des campagnes fécondes de l'Orthe, où s'achève en ce moment la semaille du maïs.

Sous une colline s'allonge la petite ville landaise de Peyrehorade — que l'on prononce *Pérorade*. Malgré son titre de chef-lieu de canton des Landes, c'est-à-dire d'un département découpé dans l'ancien gouvernement de Gascogne, elle appartenait au Béarn et était capitale d'une des subdivisions de cet ancien État


Port de Lanne
Lanne
Route
Adour Fl.
L'ADOUR R.
Chau du Bec du Gave
le Gave de Pau R.
Orthevielle
PEYREHORADE
CT
HASTINGUES.
Œyregave
Bourg de Layus
Apremont
Sarraillot
Bordenave
Jolimon
Petiton
Sabliere
Arthous
Rau d'Arthous
Or St Jean
Roussillon
Larribere
Peyrehorade

souverain, la vicomté d'Orthe qui, comprenant le canton actuel et celui de Pouillon[1], fait partie de la Chalosse.

Peyrehorade est donc cité béarnaise ; dans la vieille langue du pays, le nom veut dire Pierre-Percée. Les vicomtes d'Orthe l'avaient fortifiée avec soin ; sur la colline on voit encore les restes du château d'Apremont qui commandait le passage de la rivière, le donjon semble garder la petite cité. Au bord des Gaves Réunis, le château de Montréal, dernière résidence des seigneurs, reste debout mais défiguré — lourde masse flanquée de tours.

La ville est simple : deux rues parallèles au fleuve aboutissant par un angle très ouvert au pont de charpente qui donne accès sur la rive gauche ; d'étroites rues perpendiculaires ; au cœur, une église moderne inspirée par cette époque charmante de l'art où le style roman tend à faire place à l'ogive. Les arcs-boutants et les contreforts qui soutiennent l'abside donnent de l'allure à cette partie de l'active bourgade.

Active par la navigation surtout, Peyrehorade est à la tête des services de transport flu-

---

1. Sur le canton de Pouillon, voyez la 30e série du *Voyage en France,* chapitre XIV.

viaux ; elle les alimente en grande partie par la puissante minoterie établie en amont, sur le territoire de Cauneille, sous le confluent des deux gaves de Pau et d'Oloron ; un mail planté de grands arbres sépare cette vaste usine de la ville.

La situation commerciale de la cité landaise est donc excellente ; si elle avait eu la houille, peut-être aurait-elle développé son industrie, mais les mines de lignite de Saint-Lon qui l'avoisinent sont de trop peu d'importance[1]. Aussi, en dehors de ses moulins, Peyrehorade n'a guère d'activité que par la pêche : on prend quantité de saumons dans les gaves.

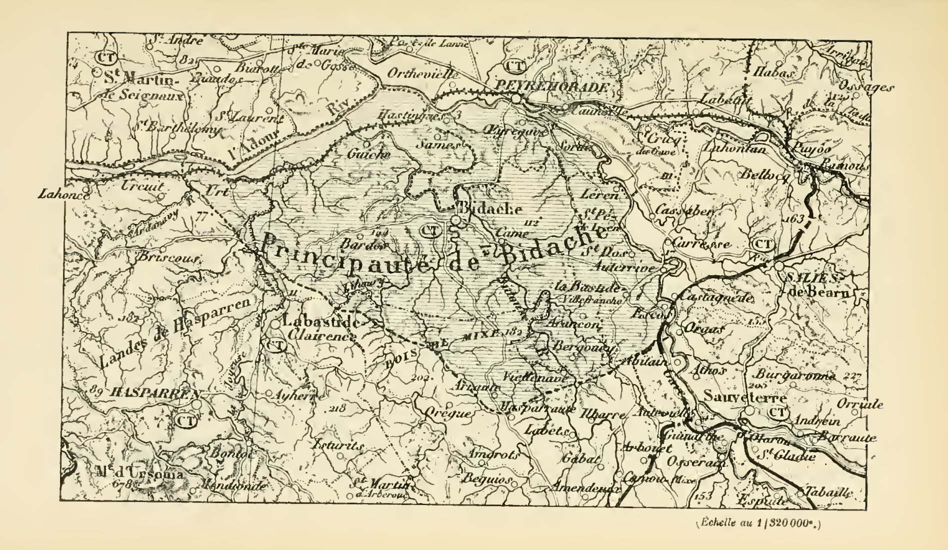
Les campagnes de Peyrehorade sont d'aspect plus riant encore que leurs voisines de la Chalosse ou du Marensin. Ce pays d'Orthe, enserré entre les gaves, l'Adour et le Luy, est fertile ; ses métairies, ombragées de chênes et entourées de champs de maïs et d'autres céréales, sont des maisons dont la richesse rustique et le mobilier soigneusement entretenu frappent le visiteur. Les villages y sont rares et insignifiants, mais les habitations rurales s'éparpillent en multitude aussi grande que dans le pays basque. Le plus gros bourg est Port-de-Lanne, qui ne possède pas

1. 1 784 tonnes ont été extraites en 1902.

300 habitants dans le centre communal; Saint-Étienne-d'Orthe, qui conserve le nom de l'ancienne vicomté et s'étend entre l'Adour et de grands bois, n'en contient pas 200. Le reste de la population est réparti sur de grands espaces.

Le pays d'Orthe s'étendait même au delà, sur la rive gauche des Gaves Réunis et les deux bords du gave d'Oloron, près de la jonction. De ce côté, les villages sont plus populeux, l'un d'eux, Sorde, est une façon de petite ville devant laquelle le gave entoure de ses bras limpides un archipel d'îles verdoyantes. Il y eut là une abbaye bénédictine; elle a laissé une belle église; une partie des bâtiments restent encore debout. Beaucoup d'habitants sont sabotiers.

Peyrehorade, par sa gare, est le centre d'attraction pour un autre pays qui resta jusqu'à la Révolution un domaine seigneural souverain, la principauté de Bidache. Érigée en duché-pairie pour la famille de Gramont, elle n'en fut pas moins une souveraineté absolue. Les princes de Bidache exercèrent jusqu'en 1789 tous les droits des chefs d'État, sans dépendre ni du roi ni des cours souveraines, tout en occupant de grandes charges à la cour de France. Ce n'était pas un des moins curieux vestiges de l'époque féodale.



(Échelle au 1/320 000e.)

Aujourd'hui, les ducs de Gramont gardent encore le titre de princes de Bidache et l'aîné des fils est duc de Guiche, du nom du château dressé au-dessus de la jonction de l'Adour et de la Bidouze. Dans la famille, les mâles se nomment souvent Agénor, comme dans le passé, et les femmes portent le prénom de Corisande, illustré au temps du Béarnais par la belle Corisande d'Andoins.

Du côté de l'est, le gave d'Oloron et la Bidouze font la séparation entre le pays d'Orthe, le pays de Mixe dépendant de la Basse-Navarre, et l'ancienne principauté de Bidache. Entre Bidache et le gave d'Oloron, Came, Léren et Saint-Pé-de-Léren faisaient partie du petit État ; en amont, la frontière était constituée par la Bidouze, mais Bergouey, sur la rive droite, était encore de Bidache.

Le chemin qui relie Peyrehorade à Bidache s'élève sur un des coteaux couverts de landes où s'étend un hippodrome fréquenté et, par un ravin, descend à la rivière dont il contourne une boucle ; franchissant le cours d'eau enflé par la marée, il atteint la butte où les princes possédaient leur château de Gramont. Celui-ci est une ruine majestueuse, dominée par la haute masse d'un donjon.

La ville de Bidache est fort petite, 800 habitants à peine dans l'agglomération, sur les 2 200 de la commune. Sauf sa situation, elle n'offre guère d'intérêt. Les ducs de Gramont étaient inhumés dans l'église qui renferme encore les tombeaux de plusieurs d'entre eux.

L'activité est due aux importantes carrières de pierre ouvertes dans la colline et dont l'exploitation est facilitée par la Bidouze et son affluent le Lihoury. La rivière, navigable depuis Came jusqu'à l'Adour sur 18 kilomètres et où monte deux fois par semaine un bateau à vapeur venant de Bayonne, est fort activement parcourue par la navigation, de plus en plus importante. En 1898, on recensa 93 035 tonnes; en 1900, il n'y en avait plus que 64 212, mais en 1902 on est remonté à plus de 70 000. En moyenne, 2 200 bateaux fréquentent la Bidouze.

Une grande partie de ce trafic est fournie par le Lihoury; ce petit cours d'eau n'est navigable que pendant 1 kilomètre, mais il contourne la colline de Bidache et dessert les carrières. En 1902, son mouvement atteignait 25 000 tonnes. D'autres carrières ouvertes à Came, où commence la navigation de la Bidouze, complètent les sources de fret qui font de la rivière du Bidache une des sections les plus intéressantes de

notre réseau navigable. La prospérité est en grande partie due à Biarritz qui s'alimente à Bidache de moellons et de pierre de taille.

Le canton, formant la principale partie de l'ancienne principauté dont dépendait aussi la ville d'Hagetmau dans les Landes et le territoire de Tilh au nord d'Orthez, est de faible population[1]; il avait plus de 10 000 habitants avant la guerre de 1870, mais là aussi l'émigration a produit ses fruits. Sauf Bidache, aucun centre ne mérite le nom de bourg, la plus grosse agglomération après la capitale n'a que 250 habitants; la commune de Guiche, jadis apanage des aînés de la famille de Gramont, ne possède pas de centre communal; de même, il n'y a pas de village de Came et de Sames.

Comme le reste du pays basque, le pays de Bidache a donc surtout des populations éparses dans les métairies; celles-ci sont plus nombreuses vers l'embouchure de l'Aran et au long de l'Adour, où Urt faisait encore partie de la principauté. La rive gauche du Lihoury est également couverte d'habitations rurales entourées de chênes, de cultures et de touyas, mais la rive droite, jusqu'à la Bidouze, est un vaste

1. 8 346 habitants.

désert de landes, dites bois de Mixe, analogues à celles d'Hasparren. Au sud de ces terres incultes, une autre partie de l'ancienne principauté offre encore d'innombrables habitations éparpillées sur le territoire des communes de Bergouey, Viellenave et Arraute-Charritte ; région très agreste, parcourue par la Bidouze et une foule de ruisseaux.

Dans tout ce pays, le souvenir de l'ancienne autonomie semble bien effacé. Ce que n'avaient pu faire les rois de Navarre, les rois de France et le Parlement de Pau jaloux d'étendre sa juridiction sur cette terre souveraine, la Révolution l'accomplit sans secousse. Comme les autres parties du Béarn et des pays basques, la principauté de Bidache s'est entièrement fondue dans la nationalité française. Le duc de Gramont, qui possède encore le château de Guiche, n'est plus, en dépit de son titre et de ses ancêtres, qu'un citoyen semblable aux autres, comme les vignerons dont les pampres couvrent la féodale colline.

IX

DE MIXE EN BAÏGORRY

Labastide-Villefranche et ses lacs. — En remontant le gave d'Oloron. — Du Béarn en Basse-Navarre. — Au long de la Bidouze. — Saint-Palais. — Ce qu'était le pays de Mixe. — Le pays d'Ostabaret. — Au long de la Joyeuse. — Iholdy et ses campagnes. — Armendarits. — Le mont Baygourra. — Irissarry. — Ossès et sa vallée. — Le pays de Baïgorry. — Saint-Étienne-de-Baïgorry. — La Nive des Aldudes. — Les forêts du pays de Cize.

Ossès. Mai.

Les bastides construites dans l'ancienne souveraineté de Béarn n'ont pas pris le développement des autres villes neuves du Midi ; alors que beaucoup grandissaient en Guyenne et en Languedoc, elles restaient fort modestes en Béarn et en pays basque, malgré le choix heureux de quelques sites. Toutefois, en ces contrées où il n'y a guère de bourgs, où toute la population s'éparpille en métairies isolées, les fondations des souverains demeurent encore des centres relativement populeux.

Telle fut la fortune de Labastide-Villefranche construite par le père de l'illustre Gaston Phébus aux confins du Béarn, de la principauté de Bidache et du pays navarrais de Mixe, à un quart de lieue du gave d'Oloron. Le fils compléta l'œuvre en élevant un donjon de quatre étages qui domine un charmant paysage. La bastide s'étend sur une terrasse au pied de la tour; de ce renflement de terrain élevé à une quarantaine de mètres au-dessus du gave, elle regarde des campagnes gracieuses, où quatre petits lacs semblent les pièces d'eau d'un parc. Le plus grand, le lac de Damiraílh, est bordé de bois sur une de ses rives; le lac de Barrou, enchâssé dans la verdure, touche aux quartiers bas de Labastide ; les deux plus petits : Labourdade et la Pounte, brillent dans la plaine du gave. Le grand torrent, assoupi depuis qu'il a quitté les montagnes, est bordé de beaux villages: Castagnède, Auterrive, qui remplit un méandre ; Carresse, blanc de la poussière soulevée par ses fours à plâtre; Saint-Dos, à la limite de l'ancien État souverain de Bidache.

Pour cette petite contrée, Labastide-Villefranche est un lieu de rendez-vous commercial, les transactions en bétail y sont importantes, grâce aux jonctions de routes; cependant, la

ville reste petit bourg, la population s'est portée de préférence vers Sauveterre et Salies.

Les villages se pressent encore en amont. Tous ont des noms singuliers ou sonores : Escos, Oraas, où l'on retrouve le banc de sel gemme, Abitain, Athos, qui inspira peut-être à Alexandre Dumas le choix de ce nom pour le comte de La Fère, un de ses trois mousquetaires, car il y a encore un autre nom du roman près d'ici, à Aramits, et Artagnan n'est pas loin.

Athos est en pays béarnais ; de l'autre côté du gave, on se trouve encore en région basque, dans le pays de Mixe, la plus grande des subdivisions de la Basse-Navarre et dont l'ancienne capitale, la villette de Saint-Palais, a gardé un peu de sa suprématie en devenant chef-lieu judiciaire de l'arrondissement de Mauléon, qui comprend Navarre et Soule. A ses tribunaux sans doute, Saint-Palais doit d'être relié au réseau des voies ferrées par un court embranchement détaché, à Saint-Martin-Autevielle, de la ligne de la Soule.

Cette voie de fer troue une colline par un tunnel, pénètre dans un bois de chênes aux troncs rendus difformes par les étêtages répétés et remonte le frais vallon d'Arbouet, où l'on retrouve les paysages basques. Le vignoble, assez étendu en Béarn, a disparu, mais les habitations sont

entourées de hautes treilles aux rameaux disposés en pentes semblables à des toits. Peu à peu, on voit grandir les horizons, les Pyrénées dressent au fond leurs cimes neigeuses précédées des lignes bleues dessinées par les avant-monts.

Voici la vallée de la Bidouze, verte et riante. Les haies de chênes, les touyas, les clôtures épaisses, rappellent la Bretagne. L'illusion serait complète sans l'éclat du ciel, les toits plats et quelques pans de vigne croissant sur les pentes les plus ensoleillées. Un village, Camou-Mixe, garde le nom du petit pays. Les maisons isolées dominent les eaux blanches de la Bidouze qui vient de recevoir la Joyeuse à Saint-Palais.

Bientôt voici la mignonne ville. Elle s'annonce coquettement par une rue dont un des côtés est bordé de platanes taillés en berceau. Les maisons sont riantes : les murs, d'un blanc grisâtre, ont les angles relevés par un badigeon de couleur ; des contrevents peints encadrent les fenêtres. Même en Hollande, il n'est pas de bourgade plus proprette, il n'en est pas de plus placide aussi. Pas de monument ; l'église, toute neuve, est couverte de ce crépi dont sont enduites toutes les maisons ; ce sont des spécialistes de Biarritz qui ont ainsi masqué les pierres sous un mortier blanchâtre ; ils furent fiers de leur

œuvre, car ils l'ont signée. Le palais de Justice donne vaguement l'idée d'un temple luthérien par sa façade plate, ses fenêtres rondes et son embryon de clocher. Le véritable monument de Saint-Palais c'est encore le fronton pour le jeu de pelote, par lequel la capitale du Mixe affirme son caractère de cité basque.

Le pays de Mixe a gardé un peu de son organisation de l'ancien régime par la réunion en syndicat d'une partie de ses communes pour l'exploitation d'une forêt étendue au milieu des landes, dites bois de Mixe, sur le territoire des communes d'Arraute-Charritte et Orègue, qui se partagent à peu près également les 662 hectares presque entièrement boisés en chênes. Vingt-deux communes font partie de ce syndicat dont on retrouve le type, soit pour les bois, soit pour les pâturages dans beaucoup d'anciennes subdivisions du pays basque et du Béarn.

Un groupement de ce genre existe au sud de Saint-Palais, dans le bassin supérieur de la Bidouze, où la forêt syndicale du pays d'*Ostabaret* conserve le nom d'une de ces communautés qui étaient de minuscules provinces de la Basse-Navarre. Pays bien délimité par les crêtes séparant la haute Bidouze des versants de la Nive, de la Joyeuse, des gaves d'Oloron et de Mauléon. Les



HASPARREN
Ayherre
Arraute
Orègue
Masparraute
Ilharre
Labets
Sauveterre
Andrein
St. Gladie
Tabaille
Gestas
Isturits
Bonloc
Mt d'Ursouia
Mendionde
St Martin d'Arberoue
Méharin
Amorots
Beguios
Luxe
Gabat
Arbouet
Osserain
Amendeuix
Camou-Mixe
Arberats
Aïcirits
St Esteben
Macaye
Louhossoa
Hélette
St. PALAIS
Domezain
Etcharry
Behasque
Ilhorrots
Aroue
Armendarits
Beyrie
Iholdy
Larribar
Charrite de Bas
Orsanco
Lohitzun
Bidarray
Nive
Irissarry
Ostabat
Arhansus
Espès
Ainharp
Pic 'Lara atecoheguya
Ossès
Suhescun
Lantabat
Larceveau
Juxue
Viodos Abense
Aïnhice-Mongelos
Buhus
Pagolle
Pic d'Anciague
Iroulèguy
Jaxu
Bustince Iriberry
Gamarthe
Ibarrolle
St. Just Ibarre
Garindein
MAULÉON
Lacarre
Musculdy
Gotein
St. Etienne de Baigorry

villages de l'Ostabaret possèdent en commun 1 011 hectares de hêtraie étendus sur les territoires de Saint-Just-Ibarre et d'Hosta. L'ancien chef-lieu, Ostabat-Asme, possède en propre une grande étendue de forêts dont on va entreprendre l'aménagement. Tout ce pays est fort boisé ; le cadre heureux de petits monts qui l'enserre se ferme au sud par la forêt des Arbailles, dont le nom est aussi celui d'un petit pays, subdivision de la Soule.

La grande route de Paris en Espagne par le col de Roncevaux parcourt en partie le bassin de l'Ostabaret, mais elle est moins fréquentée que le chemin d'Iholdy, tracé au cœur de la région de Mixe et reliant Saint-Palais à Ossès. La région traversée est une des plus solitaires du pays basque, elle ne rencontre guère de villages ; les habitations isolées sont elles-mêmes peu nombreuses.

En quittant Saint-Palais, le chemin s'engage dans l'étroite vallée où coule la Joyeuse profondément encaissée ; des chênes isolés, parfois énormes, couvrent les pentes ; les prairies sont vertes, les terres soigneusement cultivées. Les métairies isolées — les *cayolars* — sont peuplées par le beau bétail d'Urt aux cornes minces,

à la robe d'un blanc légèrement nuancé de brun rosé. Des collines arrondies se dressent au-dessus de ces fermes tranquilles. Au fond d'un vallon se groupe Orsanco, poignée de maisons blanches entourant une église.

Beaucoup d'arbres donnant parfois l'illusion de la forêt; le châtaignier se mêle au chêne tauzin, arbre au feuillage pâle finement découpé. Sur ce fond vigoureux se détachent les constructions basques dans l'intégrité de leur type : façades blanches, charpentes et volets peints en rouge brun, toits plats de teinte fauve.

La lande — la *touya* — occupe plus d'espace; les fougères, les bruyères, les ajoncs ou *garragou* s'étendent entre les rangées de chênes aux troncs puissants, verruqueux et décrépits. Ces plantes et des taillis forment des fourrés sur les pentes au pied desquelles la Joyeuse est souvent invisible. Des ravins ouverts dans les roches schisteuses descendent, en bondissant, de clairs ruisseaux venus à travers bois; sur les bords du chemin paissent des moutons à la toison longue et soyeuse.

Peu à peu grandissent les collines; elles deviennent de lourdes croupes couvertes de chênaies semblant barrer l'horizon. Ces hauteurs enceignent l'ample bassin de Lautabat où se

forme à Saint-Martin un des bras de la Joyeuse. Un beau sommet arrondi, rappelant par sa forme le Puy-de-Dôme, se dresse entre la Joyeuse et le ruisseau de Saint-Martin. Il se relie à d'autres croupes gazonnées sur lesquelles des moutons, très nombreux, font des taches blanches.

Toujours la même solitude, interrompue un instant par la chapelle et le moulin d'Oxarta. Le val est plus agreste à mesure que l'on remonte ; à peine distingue-t-on la Joyeuse devenue ruisseau, tant sont touffus les châtaigniers et les chênes. Sur le chemin viennent lentement les chars attelés de bœufs dont le joug est masqué par des morceaux de toison blanche ou de fourrure brune. Les conducteurs, de pure race basque, sont bien pris dans leurs vêtements, autour desquels s'enroule une ceinture de couleur, et coiffés du béret. Par leur finesse et leur élégance, ces paysans font un peu l'effet de rustiques d'églogues.

Voici quelques maisons, le hameau d'Iribéhice. Au-dessous, la Joyeuse bondit en une succession de rapides gaîment tumultueux sur les strates inclinées de son lit. Plus loin apparaît Iholdy, petit village chef-lieu d'un vaste canton, au fond d'un superbe bassin de verdure dominé par deux croupes arrondies derrière lesquelles

se dresse, superbe de forme, la chaîne frontière de Roncevaux.

Village purement rustique, où les magasins sont sommaires et simples comme il convient aux besoins d'une population d'éleveurs de moutons et de porcs. Pas de village en vue, le plus proche, Armendarits, vit naître Renaud d'Élissagaray, qui construisit les premiers navires capables de bombarder les places fortes et à qui Duquesne dut son succès contre Alger. Le château natal de « Petit-Renaud », auteur des *galiotes à bombes,* est encore habité.

Au delà d'Iholdy, le chemin d'accès s'élève sur des collines jusqu'à un col ombragé de châtaigniers. En se retournant, on découvre le bassin d'Armendarits entouré de hauteurs ondulées et gazonnées. Vers le sud, se dresse, vaporeuse, la chaîne des Pyrénées. En avant, au premier plan, surgit un massif superbe malgré la faible altitude de 897 mètres au point culminant. C'est le mont Baygourra, aux pentes toutes striées de ravins. Deux grands pics, une croupe intermédiaire presque aussi haute mais arrondie, forment un superbe décor. Vers le sud-ouest, se dressent, plus hauts encore, les monts dentelés du Baïgorry; à gauche, de grands monts ont leurs cimes noyées dans les nuées orageuses.

Le Baygourra, premier plan de cet ample tableau, décrit un hémicycle rempli de châtaigniers au fond duquel le village d'Irissarry borde un ruisseau. Une villa grise, assise au sommet du coteau, domine de merveilleux horizons.

Sur le versant de la Nive, mieux exposé au soleil, le pays semble plus riche ; les maisons, amples et blanches à grand fronton, ont sur la porte un linteau de granit portant une inscription basque : nom du constructeur et date de l'édification. Autour de chaque maison s'étend un jardin fleuri de roses et de lis.

A la croisée des chemins, au sommet d'un coteau, un hameau possède le bureau de poste d'Irissarry. Plus bas, le village se détache tout blanc dans la verdure. Une haute maison dite *ospitalia*, qui fut domaine des chevaliers de Malte, montre ses murs gris percés de fenêtres dont les croisillons ont été aveuglés. Cet édifice et la tour carrée de l'église détonnent sur l'ambiante blancheur des maisons. Le village est gai, avec ses jardins fleuris et les berceaux de platanes s'arrondissant devant les demeures aux poutres sculptées et peintes. Devant l'église est le fronton du jeu de pelote, derrière lequel s'étend le cimetière amoureusement fleuri. Irissarry est le type idéal du village basque, comme

la campagne parsemée de maisons blanches rappelle les plus jolis sites du Labourd.

Au delà du village, le chemin descend vers le Baygourra ; de près, la montagne perd de sa majesté. La masse, tout à l'heure vaporeuse, montre des plissements revêtus de taillis avec des pans de gazon. Au pied s'étendent des landes que paissent les moutons. Dans un pli, une jolie source s'échappe de la roche et tombe comme d'une vasque.

Maintenant la descente s'accélère, la route a des rampes raides et des lacets brusques conduisant au fond d'une ravine où sont quelques vignes. Un ruisseau limpide, le Lacca, coule au pied de rochers, bondit sur des barrages, et va passer près du bourg d'Ossès. Le paysage est fort beau, il le serait plus encore si les chênes n'étaient aussi torturés. Mais le fréquent élagage, en supprimant les grandes ramures, donne aux petites montagnes l'aspect d'une boîte de jouets de Nuremberg, avec les arbres en copeaux.

Entre les vignes, les prés, les châtaigniers et les vergers, au fond d'un cirque de monts secondaires, voici Ossès tout blanc auprès d'une église de grès rouge. Dans les champs et par les rues du bourg, porcs et porcelets abondent,

animaux roses et gras destinés sans doute à alimenter les fabriques de jambons de Bayonne..... à Orthez et à Salies.

Ce beau bassin est encore un petit pays, l'Ossès ou vallée d'Ossès, qui a pris son nom de ce centre très vivant possédant la gare de bifurcation des lignes de Baïgorry et de Saint-Jean-Pied-de-Port. L'ancienne capitale de cette communauté navarraise, assise en vue de radieux horizons, fait un grand commerce de chevaux et possède une fabrique d'extrait de châtaignier qui commence à dévaster les châtaigneraies de la Basse-Navarre. Puissent les Basques replanter cet arbre précieux par son fruit, par la protection qu'il donne aux pentes et surtout par la beauté sereine imprimée aux paysages ombragés par lui[1] !

La vallée de Baïgorry, encore une des anciennes communautés de la Basse-Navarre conservant leur personnalité, s'ouvre à la gare même d'Ossès où la Nive des Aldudes atteint la grande Nive.

Un chemin carrossable conduisant jusqu'à

---

1. Sur la fabrication de l'extrait de châtaignier, voyez notamment la 1re série du *Voyage en France*, chapitre XVII.

Urepel, dernière commune de la vallée de Baïgorry, remonte au long de cette Nive secondaire, côte à côte avec le chemin de fer qui ne dépasse pas Saint-Étienne. Il court dans un paysage d'une aimable sauvagerie en passant sur des ponts revêtus de lierre. La vigne tapisse des pentes basses ; la rivière, abondante et claire, écume entre les rochers. D'abord gorge, le val se fait ample vallée, les croupes grandissent, se hérissent, se dressent en pics. Au flanc des monts, de petits hameaux blancs se groupent entre les vignes et les prairies. Çà et là de belles maisons bordent la Nive.

Dans la partie la plus épanouie du bassin, où débouche une route venant de Saint-Jean-Pied-de-Port, le chemin devient une longue rue entre des pentes où des habitations nombreuses sont semées dans un amusant désordre. Cette longue et capricieuse bourgade constitue deux villages : Baïgorry en aval sur la rive gauche, Saint-Étienne-de-Baïgorry, en amont, sur la rive droite. En tout 500 à 600 habitants groupés, alors que la commune entière en compte 2 400. Le château d'Etchaux, qui domine le double village, vit naître le général Harispe, glorieux soldat de la Révolution et de l'Empire, dont Napoléon III fit un maréchal de France.

Le bourg est le centre commercial pour la vallée ; sa gare charge beaucoup de bois de châtaignier destiné à l'usine d'Ossès et des minerais de fer et de cuivre exploités dans cet étroit bassin qui semble un monde fermé. Comme tous les bourgs du pays basque, Saint-Étienne a ses fabriques de chocolat. Un de ses hameaux est, dit-on, peuplé de descendants de cagots, ces parias tenus si longtemps à l'écart du reste de la population.

En amont, la vallée n'est qu'une gorge sinueuse et profonde, creusée entre des monts où les blanches métairies s'encadrent de verdure. Près de Banca, le défilé fait place à un bassin riant rempli de maisons ; mais de nouveau les montagnes se resserrent ; les parois escarpées sont recouvertes de taillis. Puis la vallée s'élargit encore depuis les Aldudes jusqu'à Urepel, où finit la route de voiture. Ce bassin supérieur de la Nive des Aldudes est gai, grâce à ses prairies, ses bois et ses maisons éparpillées sur ces monts plissés de vallons d'où coulent des ruisseaux frais et jaseurs.

Beaucoup de ces petits cours d'eau descendent de l'arête qui sépare les Aldudes de la vallée de Val-Carlos et que recouvre la belle forêt de Haïra, propriété collective des communes, dont

l'accès difficile avait empêché l'exploitation. Une société va entreprendre la mise en valeur de ces richesses.

Le syndicat de Saint-Étienne, ou plutôt de Baïgorry, comprend toutes les communes de la vallée de la Nive des Aldudes et celles d'Anhaux, Ascarat et Lasse sur le plateau de Saint-Jean-Pied-de-Port; jusqu'à la Nive de Béhérobie qui formait la limite avec le pays de Cize, dont Saint-Jean-Pied-de-Port était le chef-lieu. Ce fut avant la Révolution une des subdivisions de la Basse-Navarre : la vicomté de Baïgorry, qui avait le droit d'envoyer des députés ou jurats aux États de cette petite province. Le Baïgorry comprenait lui-même deux régions administratives; les trois communes supérieures : Banca, les Aldudes et Urepel, étaient le pays de Quint.

Le Baïgorry n'existe pas seulement à l'état de syndicat propriétaire de la forêt, ses communes sont encore unies pour faire pâturer leur bétail dans la montagne espagnole des Aldudes. C'est le droit de *compascuité* qui a suscité bien des démêlés avec les habitants de la vallée de Baztan dans la Navarre espagnole.

Le canton s'étend au delà des limites anciennes du Baïgorry, car il comprend Ossès et une partie de sa vallée.

De Saint-Étienne à Saint-Jean-Pied-de-Port, le pays fait également partie du Baïgorry, mais, aussitôt la Nive de Béhérobie traversée, on retrouve le pays de Cize.

En venant ici j'avais projeté d'aller visiter cette région peu connue encore, presque déserte, où les Pyrénées commencent à prendre l'aspect de haute montagne, mais j'ai reculé devant l'expédition. Aucun village dans la partie supéreure du pays de Cize, pas un abri. Pas de route pour conduire aux futaies d'Iraty, qui constituent une des plus grandes forêts pyrénéennes et dont une partie des eaux, contrairement à ce qui a lieu sur toute cette frontière, descendent en Espagne rejoindre l'Èbre. Je le regrette, mais il faudrait un guide pour gagner la Soule à travers ces monts extraordinairement découpés, où l'on n'a d'autre abri que les misérables cayolars rencontrées à de longs intervalles.

X

LA SOULE

Du gave d'Oloron au gave de Mauléon. — Campagnes béarnaises. — Le Saison ou gave de Mauléon. — Entrée dans la Soule. — Mauléon. — La cour du Noyer de Licharre. — Ce qu'était la Soule : les messageries. — Les fabriques d'espadrilles. — Dans les Arbailles. — La Haute-Soule. — Tardets-Sorholus. — Hautes vallées souletaines. — Les Uhaïtça. — Un convoi basque.

Tardets-Sorholus. Mai.

Le gave d'Oloron semble heureux de recevoir le Saison, brusquement il se recourbe vers le couchant pour boire la claire rivière descendue des monts de la Soule et qui achève son cours dans les molles campagnes béarnaises. Cet empressement se conçoit, les eaux de ce petit gave sont si claires, bleues et abondantes au fond de leur couloir de verdure !

Au bord de la jolie rivière, Autevielle montre de curieux toits plats mansardés. Sur une terrasse dominant le gave d'Oloron, Sauveterre[1]

1. Voyez page 246.

apparaît, de fort pittoresque aspect, ainsi vu à distance avec son donjon en ruine, son église, un château bordant l'escarpement, et la teinte brune de ses toits. Dans la plaine longée d'un côté par le gave, de l'autre par le Saison ou gave de Mauléon, la végétation est verdoyante. Des groupes de noyers et de châtaigniers se dressent dans les champs. Plusieurs villages ou hameaux entre les rivières ou sur leurs bords. Vers le sud, on voit se dessiner la chaîne bleue des Pyrénées aux cimes encore blanches de neige. Mais ce qui frappe surtout c'est la fertilité du sol ; les blés, dont les carrés sont limités par des rangées de fèves, sont d'une hauteur étonnante. La rive droite du Saison est couverte de vignes, en face s'étendent des bois.

Les villages se suivent au long du cours d'eau, petits mais charmants, bien qu'ils n'aient pas la grâce des hameaux navarrais. Leurs maisons, au lieu d'offrir des façades blanches, ont des murs de cailloux, de grands toits bruns les recouvrent, émergeant de la verdure. Du blé, du maïs surtout, dont commencent à grandir les feuilles luisantes. Sauf à Gestas où l'on tisse un peu de toile, il n'y a ici que la vie rurale.

Près de Nabas, les pentes de la vallée s'écartent ; par le large couloir franchement ouvert au

sud, on voit se dresser les grands pics de la frontière aux confins de la Navarre espagnole et de l'Aragon. La campagne devient plus riante encore, les métairies et les champs sont séparés par des haies basses d'aubépine, les habitations sont amples et cossues.

Le Béarn finit à Charre et à Lichos; la Soule, c'est-à-dire le pays basque, commence à Charritte-de-Bas. Le clocher à trois pointes d'Espès, type classique de l'architecture basque, semble placé là pour indiquer le changement de race. Une autre église se montre plus loin, à Viodos. Le paysage est plus riche encore, les hameaux se succèdent, enveloppés dans les grands noyers, mais ils sont moins apparents que dans les contrées voisines, à cause de l'ardoise qui remplace la tuile.

Ces coteaux d'avant-Pyrénées me rappellent des pays bien éloignés : cela ressemble étonnamment aux campagnes du Bas-Dauphiné et de Savoie entre le Rhône et le Guiers ou dans les environs de Chambéry. Au cœur de ces tableaux riants, sur les deux rives du Saison, voici, toute menue, la ville de Mauléon, chef-lieu d'un arrondissement aujourd'hui, mais jadis capitale d'un pays d'État, cette Soule dont on a formé les cantons de Mauléon et de Tardets et une partie du canton de Saint-Palais.

Mauléon offre le spectacle assez rare, dans cette contrée surtout, d'une petite ville en augmentation considérable et constante de population. Elle le doit à l'industrie de la chaussure, qui demande chaque jour des bras plus nombreux. Depuis la guerre de 1870, la population a presque doublé[1]. La petite cité couvre en écharpe un coteau couronné par les ruines, tapissées de lierre, du château de *Mauléon* (*mauvais lion*); la vieille forteresse possède fière allure encore, elle a gardé ses tours et le pavillon central auquel donne accès un pont de plusieurs arches.

La ville basse, très simple, possède un mail ombreux; au milieu se dresse le fronton du jeu de pelote, inséparable de tout centre basque. Cette jolie place dont un des arbres, un orme, est d'une grosseur extraordinaire, est bordée sur un de ses côtés par un édifice de noble aspect, l'hôtel d'Andurrain, œuvre de la Renaissance. Une colonne surmontée d'une croix complète le décor de ce joli coin de bourgade.

De l'autre côté du Saison, coulant entre des rochers revêtus de verdure, au quartier de Licharre, se tenaient jadis les assises du pays de Soule; les magistrats siégeaient sous un noyer,

---

1. 1 876 habitants à cette époque, 3 368 en 1901.



(Echelle au 1/320 000e.)

comme saint Louis sous son chêne de Vincennes. De là était venu le titre de « cour du Noyer de Licharre » donné au tribunal de la province. Non seulement cette institution patriarcale n'est plus, mais Mauléon, malgré son titre de sous-préfecture, n'a pas de tribunal; le chef-lieu judiciaire est Saint-Palais. On a partagé ainsi les grandeurs administratives entre la Soule et la Basse-Navarre.

Cette Soule était un pays de médiocre étendue, mais d'une organisation politique bien complexe. Toute petite qu'elle fût avec ses trente lieues carrées de superficie, elle ne s'en subdivisait pas moins en nombreux districts. D'abord trois *messageries :* la Haute-Soule ou Soule-Soubiran ayant Tardets pour centre, la Basse-Soule ou Barhoue, dont le chef-lieu était Mauléon, et les Arbailles, entre les deux autres et les confins de la Basse-Navarre.

Ces messageries, qui avaient à leur tête un fonctionnaire nommé messager, se divisaient elles-mêmes en *vics,* terme d'origine latine — *vicus* — que les habitants nommaient plutôt *dégaéries* d'après un mot béarnais ayant la signification de jurats. Un *dégan* élu administrait chacun de ces petits cantons. Le Barhoue renfermait les trois dégaéries d'Arou, Laruns et Domezain; la Haute-

Soule avait le Val-Dextre (à droite) et le Val-Senestre (à gauche); en outre, la partie la plus montagneuse portait le nom particulier de Bessabure. Enfin, la messagerie des Arbailles était divisée en grande et petite Arbaille.

La Soule avait l'élection pour base administrative, mais la haute justice appartenait au roi de France, héritier des rois de Navarre; le gouverneur était le chef de la cour de justice du « Noyer de Licharre » dont faisaient partie les principaux seigneurs: *domecs, potestats* et autres nobles. Les États, composés de députés nommés par les vics, se réunissaient chaque année à Mauléon. Ce petit pays, comme tous ses voisins pyrénéens de la Garonne à l'Océan, possédait donc, sous l'ancien régime, des prérogatives étendues et des libertés en somme plus considérables que celles dont jouit aujourd'hui la France avec son régime de centralisation à outrance [1].

Rien ne subsiste de ce passé, pas même l'aspect villageois que dut avoir Mauléon au temps où les États s'y réunissaient. On y comptait alors 1 000 habitants à peine. Ce chef-lieu d'arrondis-

---

1. Cette curieuse constitution a été décrite avec minutie dans le grand Dictionnaire géographique de Joanne, article *Soule*.

sement resta infime, jusqu'au moment où des fabriques de sandales, ou espadrilles, que l'on trouve dans tous les centres pyrénéens, de la Méditerranée à l'Océan, de la frontière à la Garonne, se furent transformées en manufactures. Depuis une douzaine d'années, Mauléon est le plus grand centre pour cette fabrication, avec Saint-Laurent-de-Cerdans [1] dans les Pyrénées-Orientales.

La machine a permis cet accroissement, mais la main-d'œuvre faisait défaut dans ce pays agricole où l'émigration aux Amériques est endémique, comme partout en pays basque; il a fallu faire appel aux Basques espagnols et aux Aragonais. Sur 2 000 ouvriers employés dans les ateliers et usines de Mauléon, un millier sont venus de l'autre côté de la frontière, de Ronca, de Pampelune, de tout l'Aragon. En outre, 400 femmes arrivent chaque année au mois de novembre et restent à Mauléon jusqu'en avril; à cette époque, elles rentrent en Espagne pour prendre part au travail de la terre.

Sept ou huit maisons se partagent la clientèle, deux font à elles seules la moitié de la production. La sandale est préparée en entier à Mau-

1. Sur Saint-Laurent-de-Cerdans, Prats-de-Mollo et la fabrication des espadrilles, voyez la 39e série du *Voyage en France*, chapitre III.

léon ; le jute y est cordé puis tressé pour former la semelle. Jusqu'ici, la place était tributaire du dehors pour l'étoffe qui constitue l'empeigne ; une usine s'installe pour la tisser, comme on le fait à Saint-Laurent-de-Cerdans.

Le montage de la sandale — espadrille, trépointe, etc. — se fait surtout en usine, où l'électricité est intervenue, transformant profondément les conditions de la fabrique. Beaucoup de machines sont servies par des femmes dont le gain peut s'élever à 2 fr. par jour, tandis que le travail à domicile, très répandu encore en ville et dans les campagnes, assure à peine 1 fr. 25 c.

Malheureusement, une grande partie des salaires produits par cette intéressante industrie ne restent pas dans le pays, ils se répandent en Espagne d'où la plupart des ouvriers sont originaires.

Les débouchés sont surtout locaux, mais depuis quelques années un mouvement d'exportation très considérable a lieu vers le Sénégal : les nègres ont pris l'habitude des espadrilles et en font une grande consommation. Peut-être y a-t-il là un marché presque illimité, si les populations noires qui vivent sous notre domination dans l'immense empire soudanais imitent les habitants du Sénégal. Mauléon, placé à proxi-

mité de Bordeaux, principal port d'expédition vers le Sénégal, pourra profiter de ce courant d'affaires.

La fabrication des sandales a naturellement amené quelques commerces annexes; les grandes fabriques de lacets, tresses ou cordons de Saint-Chamond y ont des représentants. En dehors de l'activité amenée par cette production de la chaussure, la ville n'a guère de mouvement; cependant elle fait des affaires assez considérables en salaisons.

En amont, le Saison parcourt une vallée plus large, entre des monts plus élevés dont pentes et crêtes sont couvertes de bois. Ces massifs portent la forêt des Arbailles, séparée des premières futaies de la forêt d'Iraty par un grand plateau mamelonné, couvert de pâturages avec de pauvres cayolars ou métairies isolées et le hameau d'Ahusquy, composé d'hôtels où l'on vient villégiaturer à 966 mètres; de ce plateau la vue est merveilleuse sur une grande partie des Pyrénées; le hameau s'est créé à côté d'une source minérale où chaque année se rendent un millier de buveurs.

Tous ces bois, dont une partie appartient au pays de Cize en Basse-Navarre, forment le do-

maine commun du pays de Soule. Comme en Navarre, l'ancienne autonomie persiste par la propriété forestière laissée à l'ensemble des communes. Forêt des Arbailles, bois isolés au nord du grand massif d'Iraty et partie souloise de cette dernière sylve qui se prolonge en Espagne et dans la Cize constituent la forêt de Soule. L'ensemble de cette surface boisée est de près de 7 200 hectares. Il y a là des richesses à peine effleurées, l'absence de voies de transport ne permettant pas l'exploitation, sinon sur quelques points. L'énorme superficie sylvaine ne s'étend cependant que sur le territoire de sept communes, dont une, Musculdy, est proche de Mauléon.

D'autres bois, moins étendus, bordent les pentes de la vallée, accroissent sa beauté agreste, en font une des plus riantes des Pyrénées. La course au long de la rivière pour atteindre Tardets laisse une impression aussi heureuse que celle causée par la visite des bords de la Nive.

Dès la sortie de Mauléon, on est en pleine splendeur rustique. La route, bordée de noyers, passe devant le cimetière dont la chapelle est précédée d'un clocher délabré, de type basque, au triple pignon, encore surmonté de la croix à

la pointe centrale; des arbustes se sont enracinés entre les pierres rongées et égaient la ruine.

Dans l'axe de la vallée se dressent les belles montagnes des Arbailles. Le cocher qui me conduit à Tardets met un nom sur quelques-unes des cimes, le pic d'Élaudy (697 mètres) et le pic des Vautours (1 078 mètres). Cette chaîne semble finir à l'ouest par la montagne que couronne la chapelle de Saint-Antoine, près des sources de la Bidouze. Au milieu du massif des Arbailles, se creuse une étroite vallée par laquelle s'élève le chemin qui conduit au plateau de pâturages et aux hôtels d'Ahusquy.

Le Saison s'est foré un lit profond dans lequel il coule, invisible, sous le sombre feuillage des aulnes. La petite plaine qu'il parcourt est luxuriante. Les hameaux, tels que Libarrenx, sur la rive droite, Garindein, sur la rive gauche, sont enfouis sous les arbres, leurs clochers à trois pointes émergent de la verdure. Les habitations ont de moins en moins l'aspect riant du Labourd et de la Navarre; au lieu des toits rouges et des façades blanches, ce sont des toitures aiguës couvertes en ardoises et des murs gris; elles prennent autant de soin à se dissimuler derrière les arbres que celles des autres pays basques ont plaisir à s'étaler. Il faut s'approcher

des bosquets pour reconnaître la grâce de ces demeures rurales.

La journée est malheureusement embrumée; si l'on distingue bien le massif des Arbailles et, par l'ouverture du vallon de Musculdy, les jolis monts du pays de Cize, les grands sommets sont voilés ; d'ici cependant nous pourrions voir, me dit-on, le pic d'Anie. Par les vallons qui s'ouvrent de chaque côté du Saison, on distingue quelques cimes et des parois rocheuses d'une belle teinte.

Dans cette partie du val, le Saison s'étale plus librement et roule ses belles eaux entre les graviers. A Menditte, où il a pris l'aspect d'un grand torrent, les châtaigneraies entourent le village. De là nous apparaît un instant le pic d'Orhy, la première cime dépassant 2 000 mètres (2 017) et surgissant avec une incomparable majesté au-dessus des montagnes voisines. Au premier rang, une crête porte cinq mamelons coniques superbement rangés — ce sont les *Cinq Montagnes* — qui dominent Alçay.

Les villages et les hameaux s'égrènent au long de la route : voici Saint-Étienne, centre principal de la commune de Sauguis, gros hameau dont les maisons hautes et amples entourent une misérable chapelle. Sauguis est tout

près, au pied de petits monts gazonnés parsemés de bouquets de chênes tauzins. Au levant surgit, tel un volcan, un pic de 795 mètres, l'Arguibèle sommet de la frontière du Béarn.

La vie rurale est active : on achève les semailles de maïs. Les paysans emploient un outil singulier pour tracer les rayons : ce sont trois fers de bêche emmanchés sur une barre ; une branche recourbée en arceau sert à atteler les bœufs qui conduisent la machine.

Les nuées sont descendues encore : le pic d'Orhy n'a maintenant de visible que la base, mais une ligne d'avant-monts reste entièrement découverte, portant au centre le pic d'Arboly. Derrière cette crête régulière s'étend la belle vallée de Sainte-Engrace, parcourue par un des torrents appelés Uhaïtça. De chaque côté de la route, maintenant, les hauteurs se changent en montagne ; l'une d'elles, de forme lourde, porte à 795 mètres la chapelle de la Madeleine, sommet que la carte nomme Hargouça. C'est un des plus beaux belvédères pyrénéens, d'où l'on aperçoit une vaste étendue de la chaîne, le Pic du Midi d'Ossau et jusqu'au Pic du Midi de Bigorre.

Cette partie de la vallée, depuis Idaux et Menditte, appartient à la Haute-Soule, dont voici un des plus rustiques villages, Trois-Villes, bordant

le chemin de ses maisons grises. Un château entouré de beaux arbres fut, jusqu'à la Révolution, le chef-lieu d'un comté.

Le val s'élargit, ses pentes se couvrent de ha-



meaux et de maisons isolées, la route devient une rue — Sorholus, faubourg de Tardets; au delà le centre se groupe, fort beau décor; les maisons, peintes en gris ou en jaune clair, se pressent en arc de cercle au bord de la rivière; les façades sont tapissées d'espaliers de roses, de roses en-

core sont fleuris les jardins. Une église moderne dresse une haute flèche flanquée de quatre pyramidions. La place est entourée de maisons à arcades. Le jeu de pelote, en vue d'un admirable paysage, domine le lit du Saison dont le sépare seulement un haut treillage métallique destiné à retenir les balles.

Tardets fabrique des sandales ; c'est un rendez-vous de commerce où viennent forcément s'alimenter les habitants des hautes vallées qui prennent naissance à la frontière, entre le pic d'Orhy et le pic d'Anie, et des vallées secondaires remplies de villages, surtout sur la rive gauche du Saison : vallée de l'Uhaïtça de Sainte-Engrace, vallée de l'Uhaïtça de Larrau, vallons de Licq, de Lichan, vallée de l'Apphoura amenant les eaux des pâturages d'Ahusquy par Lacarry et Alçay, régions sylvaines et pastorales, sans industrie encore malgré la beauté des forêts où les scieries pourraient se créer en nombre.

Cette contrée, entre toutes celles du pays basque, a peut-être gardé les caractères les plus tranchés et respecte le mieux les traditions d'autrefois. Il faut venir parmi ces Souletains du pays de Tardets pour voir jouer ces *pastorales,* remontant à une haute antiquité, mais déformées par le plus délicieux dédain des temps, des lieux

et de la couleur locale. On y voit dans la lutte des *bons,* c'est-à-dire des Français, contre les *mauvais :* Anglais et Turcs, les rois chrétiens qui combattent les Sarrasins décorés de la Légion d'honneur! Il y a là, avec plus de rusticité et plus de pittoresque aussi, des représentations analogues aux théâtres du peuple organisés dans les Vosges[1] et en Bavière à Oberammergau. Elles sont de plus antique tradition encore et, malgré d'amusantes dégénérescences, gardent un caractère hiératique.

Aux environs même de Tardets, où la route de Mauléon à Oloron, très fréquentée, amène un mouvement constant, où le contact des deux races basque et béarnaise semblerait devoir causer un abandon des vieux usages, tout reste profondément basque. J'assistais tout à l'heure à l'arrivée d'une sorte de caravane venue des vallées où le Saison se forme par la jonction de plusieurs Uhaïtça, et j'y retrouvais une allure bien plus tranchée que dans le reste du pays euskarien. Les uns montés sur des mulets de bât, d'autres sur des chars peu élevés et courts conduits par de jolis bœufs aux membres fins, la plupart des montagnards du convoi se grou-

1. 22e série du *Voyage en France,* chapitres XVIII et XXI.

paient sur ces voitures et devisaient entre eux avec des gestes sobres et nobles. Leur face rasée, le béret, la courte blouse, la ceinture de couleur, font de ces groupes de charmants tableaux de genre. Bien rares sont aujourd'hui en France les populations qui ont su conserver ainsi leur caractère en échappant à l'uniformité des modes et des attitudes !

Les habitants de la Haute-Soule garderont sans doute longtemps encore ce caractère d'originalité. Leur pays est parmi les moins visités de France, malgré sa beauté et quelques sites extraordinaires. Mais les chemins y sont rares, les gîtes peu nombreux et souvent insuffisants, aussi ne s'y aventure-t-on guère. Les forêts mériteraient cependant d'être parcourues. Cela viendra lorsque des industriels tenteront d'exploiter ces grands bois aussi ignorés que les forêts vierges. Alors il faudra construire des routes pour permettre aux bûcherons d'expédier les poutres et les madriers.

XI

LA VALLÉE DE BARÉTOUS

Le vallon du Gaslon. — Montory, village béarnais. — Descente dans le Barétous. — Le Vert de Barlanès. — Lanne. — Aramits. — Le Barétous et ses coutumes. — L'hommage annuel aux Espagnols du Roncal. — Arette et sa vallée. — Ance et Féas.

Féas. Mai.

Dès la sortie de Tardets par la route d'Oloron, on est en pleine montagne. Le val où l'on pénètre est commandé, sur chaque versant, par des pitons aigus ou de hauts mamelons. A la base s'étendent des bois, plus haut des pelouses gazonnées ; un des sommets est formé par une belle arête calcaire. Un ruisseau, le Gaslon, coule entre des cultures très vertes, parsemées de maisons ; les premières pentes sont couvertes de ces métairies isolées. Dans cette teinte uniforme des prés et des céréales, les maïs tranchent seuls ; la plante pointe à peine au milieu des terres fauves. Le ruisseau s'en va au Saison dont on voit s'ouvrir la vallée, très large, do-

minée par les hautes cimes boisées des Arbailles.

Au fond du petit bassin, le village assez considérable de Montory est encadré entre d'admirables versants de cultures et de prairies parsemés de bouquets de chênes. Les ravinements montrent un noir sous-sol de schiste friable.

A Montory, nul ne parle le basque, bien que la paroisse fît partie de la Soule et appartienne aujourd'hui au canton de Tardets ; c'est un centre béarnais, où l'on ne comprend plus que le dialecte gascon. Ce n'est point question de race, la région de Montory, comme la vallée de Barétous qu'elle confine, sont peuplées de Basques, à juger par les noms de lieux ; mais l'influence de la ville populeuse d'Oloron, les communications incessantes avec le Béarn, ont *béarnisé* les habitants, et ils se considèrent aujourd'hui comme Béarnais.

Montory, ainsi que le Barétous voisin, a des relations constantes avec l'Espagne : les habitants se rendent en Aragon et en Navarre pour y vendre les mulets achetés dans le bassin de l'Adour ou même en Poitou.

Un chaînon assez élevé sépare le vallon du Gaslon de la vallée du Vert. La route le gravit par une forte rampe, dans un paysage d'une ex-

trême fraîcheur. Bientôt on atteint un col pour pénétrer dans le Barétous, au long d'un ruisseau qui va rejoindre le Vert de Barlanès. De beaux châtaigniers et de grands chênes ombragent ce passage ; à la descente, de jolis vallons se creusent, dominés au sud par le pic d'Arguibèle. Quelques métairies égaient le paysage. Autour de ces habitations se vautrent des porcs, couverts d'une épaisse couche de fange ; jamais je ne vis gorets aussi sales que ceux-là. Ils ne répondent guère à la description faite par Taine des porcs des Pyrénées : « Songez qu'aux Pyrénées ils ne sont pas couverts de fange infecte comme dans nos fermes ; ils sont roses et noirs, bien lavés. » L'illustre écrivain n'avait sans doute pas rencontré les cochons du Barétous.

Vues du col, les croupes du bassin du Vert donnent l'idée de pelouses, mais à mesure que l'on descend, on reconnaît la touya. Ce que je prenais pour du gazon est de la fougère, le paysage entier n'offre que de larges vagues recouvertes de l'uniforme manteau. Quels beaux pâturages cependant on ferait ici !

Nulle part la fougère ne couvre de si grands espaces, surtout sans le couvert des arbres qui, dans le Centre et le Nord, semble indispensable à la croissance de cette plante.

Dans les fonds seulement il y a des cultures ; le maïs domine. La plante, de faible hauteur encore, est l'objet de soins minutieux : hommes, femmes, enfants, vont en ligne pour effectuer le sarclage.

Le vallon aboutit au Vert de Barlanès, clair torrent descendu des pics d'Arboly et d'Issarbès ; un chemin de chars, qui deviendra plus haut chemin muletier, remonte cette vallée, conduisant à Sainte-Engrace et en Espagne. Par là, doit se faire de la contrebande : malgré l'éloignement de la frontière, voici des douaniers, en surveillance sous un chêne superbe, près d'une ferme. De ce point la vue se porte jusqu'au puissant massif d'où viennent les eaux.

Dans un épanouissement de la vallée apparaît Lanne, premier village du Barétous. Il serait coquet sans les encadrements de calcaire noir des portes et des fenêtres, qui font ressortir la blancheur des façades dont les murs de galets sont recouverts de crépi. Au-dessus les monts croissent rapidement en hauteur ; le sommet de Besse-Blanque a 867 mètres ; en arrière se dressent des croupes plus élevées encore, derrière lesquelles apparaît une rangée de pics neigeux dont le pic d'Anie est le plus fier ; des écharpes de nuages voilent à

demi ces grandes bornes de la frontière aragonaise.



(*Échelle au 1/320 000e.*)

Lanne possède un château ou plutôt une gentilhommière, bâtisse flanquée de tours qui

dut être la résidence de pauvres seigneurs gascons, comme le d'Artagnan des *Trois Mousquetaires.* Cette comparaison vient à la pensée, car ici l'on est près d'Aramits, nom qui rappelle un autre héros du bon Dumas.

L'humble castel avoisine une petite et vénérable église à double porche voûté, entourée d'un cimetière complètement privé d'arbres. A travers les tombes basses vont à pas lents des femmes vêtues de noir, la tête couverte d'un fichu de même teinte.

On sort de Lanne en gravissant une côte raide que les petits chevaux montent au galop pour atteindre le sommet du promontoire séparant le torrent de Barlanès de la branche maîtresse du Vert. De nombreux pics se montrent, encore striés de neige. Au pied de la côte est Aramits, assis au bord du Grand-Vert, torrent abondant et rapide. Bien que ce chef-lieu de canton ait été la capitale du Barétous, il n'offre guère d'intérêt ; le seul édifice digne d'attention, la mairie, n'a aucun caractère architectural, mais ce fut jadis le lieu de réunion pour les jurats ou syndics qui exerçaient les fonctions judiciaires et étaient députés aux États de Béarn par les cinq villages de la communauté.

Le Barétous, c'est tout le pays arrosé par le

Vert et ses affluents, depuis la frontière jusqu'à l'endroit où la rivière débouche dans le bassin d'Oloron et la commune d'Issor, sur le versant de la vallée d'Aspe. Comme tant d'autres petits pays pyrénéens, il a gardé un peu de sa constitution d'autrefois par les droits sur des pâturages en Espagne que possèdent les cinq communes. Ces droits ont comme contre-partie une sorte de reconnaissance de vasselage de la part du pays de Barétous. C'est une cérémonie fort curieuse, dont on n'a pu déterminer l'origine et que les traités les plus récents ont respectée, notamment celui conclu avec l'Espagne en 1868 pour la délimitation des frontières.

Ce vasselage n'est pas acte de soumission à l'Espagne entière, mais seulement à l'égard de la vallée de Roncal, sur laquelle les gens de Barétous ont droit de pâturage. L'acte qui l'affirme a lieu chaque année, le 13 juillet, et remonte à tant de siècles que les fouilleurs d'archives n'ont pu en trouver l'origine. Le récit d'après lequel les habitants du Barétous expieraient une vengeance trop cruelle exercée sur les Roncalois semble une légende. Cette cérémonie s'accomplit à la frontière même, sur un point que la carte d'État-major désigne par les mots : *Champ de foire française et espa-*

gnole, voisin d'un rocher nommé la Pierre-Saint-Martin.

Ce jour là, sept jurats délégués par la vallée de Roncal viennent à la frontière où les rejoignent sept jurats de Barétous ; chaque groupe porte des piques et celui de Barétous amène trois génisses de deux ans, sans défauts. Un notaire de chaque nationalité est présent. Les Roncalois offrent de renouveler la paix ; en guise d'acquiescement les Français posent leurs piques à terre, parallèlement à la frontière ; alors, en signe d'apaisement, les gens de Roncal placent leurs piques au-dessus des autres, en croix, la pointe regardant le Barétous. On jure la paix d'après une formule lue par un des notaires et, par cinq fois, les quatorze jurats s'écrient : *Patz abantz!* c'est-à-dire : Paix dans l'avenir.

Après cette cérémonie a lieu l'hommage. Trente Barétains amènent les trois génisses, qui doivent être de même robe, et les offrent aux Roncalois ; ceux-ci les examinent une à une et les emmènent sur leur territoire. Si une des bêtes s'échappe et rentre en Béarn, elle est acquise aux Barétains. Dès que ces formalités sont remplies, commence la foire.

La légende veut que la remise des trois vaches ne soit pas conforme à la tradition pri-

mitive ; au début, les Béarnais devaient offrir trois chevaux ayant une étoile au front et des balzanes aux quatre pieds ; comme il était difficile de trouver un tel lot d'animaux, on les remplaça par des vaches.

Sauf cet usage, le Barétous n'existe plus en tant qu'organisation administrative, sinon par sa constitution en canton délimité comme le fut autrefois la vallée. Au lieu d'envoyer deux députés aux États de Béarn, le pays nomme un conseiller général ; les députés et les gardes qui exerçaient les fonctions municipales dans chaque paroisse sont remplacés par des conseillers municipaux. Les exemptions d'impôt dont jouissaient les Barétains sont supprimées, mais ceux-ci ne sont plus tenus d'entretenir les ponts et les routes des grands chemins, les budgets du département et de l'État y pourvoient.

Le Barétous est une région agricole et pastorale où quelques agronomes croient rencontrer le type de ce bétail béarnais si apprécié dans les concours du Sud-Ouest par son aptitude au travail. On en a fait la base de la sélection qui tend à créer une véritable race béarnaise en prenant aux animaux de chaque vallée les qualités qui leur sont propres.

Le Barétous encore est un pays en décroissance. Il comptait 6 800 habitants il y a une quarantaine d'années, il en renferme à peine 5 000 aujourd'hui ; comme les autres vallées, il a été atteint par l'émigration en Amérique du Sud. La diminution est activée par l'absence complète d'industrie dans ces hautes régions, qui ne possèdent aucune route conduisant en Espagne et pouvant faciliter un commerce un peu considérable.

Autour d'Aramits, on ne se croirait pas aussi voisin des grands sommets : la vallée se montre enserrée entre de petits monts aux formes molles et arrondies, revêtus de bouquets ou de massifs de chênes ; par l'ouverture des vallées seulement on distingue les pics de la grande chaîne.

Celle du Vert laisse apercevoir l'arête dorsale des Pyrénées. Un ressaut masque Arette, principal centre du Barétous, qui possédait le plus de jurats, à cause du nombre de ses habitants. Aujourd'hui encore, la commune renferme plus du tiers de la population barétaine : près de 1 000 habitants[1] sont groupés dans le bourg. Pour ces contrées, c'est presque une ville ; de

1. Commune d'Arette, 1 741 habitants ; agglomération, 940.

vieilles demeures lui donnent quelque intérêt. La vallée y forme une petite plaine entourée de pentes douces où s'éparpillent une multitude d'habitations rurales. En amont, les montagnes se rapprochent et la rivière coule au fond d'une gorge déserte que remonte cependant, fort loin, un chemin praticable aux voitures et servant à l'exploitation de belles forêts.

A l'est d'Arette, le Barétous s'étend sur le versant de la vallée d'Aspe par le territoire de la commune d'Issor, dont le chef-lieu, entouré de nombreux hameaux, est assis au bord du Lardios, descendu par la commune du même nom des montagnes que recouvrent les hêtres et les sapins de la forêt d'Issaux. Issor est en relations plus fréquentes avec la vallée d'Aspe qu'avec son chef-lieu.

Au-dessous d'Aramits, la vallée du Vert, se resserrant, prend un caractère plus intime. Beaucoup d'arbres, des prés peuplés de vaches rousses aux formes fines, de pure race barétaine; des champs de maïs, des groupes de noyers. Cette contrée agreste est gâtée par les bandes de porcs couverts de vase et de fange qui errent sur la route.

Voici un village, Ance, groupe de maisons

grises, quelques-unes mansardées, type nouveau pour qui vient de la Soule. Il s'étend au pied de collines arrondies, entre des pâtures que pacagent des chevaux élégants, bien découplés, à la robe soyeuse, mais de petite taille. Une avenue de grands chênes conduit au petit château d'Anglade.

A un quart de lieue à peine est Féas, le dernier village du Barétous.

Cette petite région, peu visitée jusqu'ici, sinon par les alpinistes des sections pyrénéennes du Club alpin, va être rendue plus facilement et rapidement accessible par la construction du chemin de fer à voie étroite qui doit relier Mauléon à Oloron. Cette ligne conduira les touristes à Aramits et à Montory, d'où ils pourront rayonner vers le grand massif forestier où le Vert et le torrent de Lourdios se forment. Mais les visiteurs se porteront surtout vers le col Saint-Martin et la vallée espagnole de Roncal et dans l'Aragon, région superbe qui promet bien des surprises à ceux qui la parcourront. Les excursionnistes français qui ont pu s'y rendre la vantent à l'envi, mais en faisant un tableau peu réjouissant des gîtes auxquels on est condamné.

Toute cette région prendrait un grand déve-

loppement si elle n'était aussi loin des stations thermales et de plaisir. Longtemps encore elle sera réservée aux seuls marcheurs, qui trouveront là des populations ayant gardé leur originalité et jouiront d'admirables panoramas dont le plus beau est offert par le sommet du pic d'Anie (2 504 mètres).

XII

OLORON ET SES GAVES

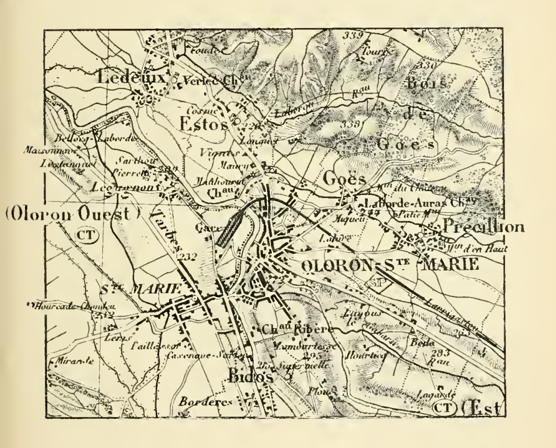
Sainte-Marie-d'Oloron et sa cathédrale. — Oloron. — La ville ancienne et la ville neuve. — L'industrie. — Le flottage sur le gave d'Oloron et le gave d'Aspe. — Les radeleurs. — Le gave d'Ossau dans son cañon.

Oloron. Mai.

Quand le Vert a quitté le Barétous, le pays qu'il traverse perd de sa grâce, mais reste toujours verdoyant. La route pénètre bientôt dans le bois de Sainte-Marie ou forêt d'Oloron, peuplé de beaux chênes. Des rangées de ces arbres font avenue. Le massif est creusé de ravins très profonds.

Les arbres s'écartent : on retrouve la campagne cultivée ; elle est plus variée qu'en Barétous ; voici la vigne en hautins comme en Dauphiné, en Savoie, dans le Bigorre et le Comminges. Les maisons qui parsèment ce riant paysage ont de grands combles ; elles forment un hameau assez étendu : Saint-Pé-d'En-Haut, que domine une église et prolongé au nord par

les maisons plus éparses de Saint-Pé-d'En-Bas. C'est un quartier rural d'Oloron. La ville apparaît dans la plaine et sur sa colline, où la vieille cité est capricieusement disposée autour de son vieux château, premier plan d'un merveilleux



décor dont les Pyrénées superbes sont la toile de fond.

Quelques tours de roues encore et l'on atteint Sainte-Marie, longtemps centre communal et jadis résidence de l'évêque d'Oloron. En perdant son rang religieux, elle était devenue chef-lieu

d'un canton. Cette dernière autonomie lui a été ravie; de nos jours c'est un simple quartier d'Oloron, peuplé de travailleurs. Devant chaque porte sont assis les ouvriers en espadrilles, hommes et femmes tressant les semelles, cousant l'empeigne de toile. Les rues sont assez animées, car elles sont formées par les grandes routes de Bayonne, de la Soule et de la vallée d'Aspe.

Extérieurement, si l'on ne cherche pas à pénétrer sous la voûte qui la précède, l'église frappera peu les touristes; cependant, elle est une des plus curieuses du Midi, une des plus belles par son porche sculpté. Mais cette entrée est sous une énorme tour, massive et sans grâce, percée de voûtes ogivales. Sous le berceau formé par la jonction de ces trois ouvertures est le portail, grande arcade en plein cintre sous laquelle s'arrondissent deux autres arcades séparées et supportées par une colonne. Les sculptures du tympan et celle de l'archivolte rappellent les belles œuvres de l'art roman en Guyenne et en Angoumois. Le reste de l'édifice, de médiocre intérêt, répond peu à l'idée que l'on se fait d'une cathédrale.

Le diocèse de Sainte-Marie-d'Oloron était un des moins riches de l'ancienne France, il ne rapportait que 13500 livres à son titulaire, juste la

moitié du produit de l'évêché de Lescar, dont le chef-lieu était cependant une bien médiocre bourgade.

Oloron, au contraire, fut de bonne heure une cité importante, si l'on considère comme agglomération unique les deux cités séparées par le gave d'Aspe ; les trois cités, pourrait-on dire, car la ville primitive, ou Sainte-Croix, qui succéda à l'*Iluro* romain est isolée entre le gave d'Aspe et le gave d'Ossau, tandis que de nouveaux quartiers, les plus vivants, sont entre ce dernier gave et le ruisseau d'Escout qu'ils commencent à dépasser. L'abondance des eaux est le caractère saillant, autant que la beauté du paysage d'Oloron, elle assure la fortune de la ville en donnant la force motrice aux usines.

Le chemin de fer tend à faire naître encore un quartier, près de la gare, établie entre Sainte-Marie et le point de jonction des gaves qui forment le gave d'Oloron. Aux abords, un beau jardin public semble appelé à devenir le cœur de l'agglomération, une courte avenue va franchir le gave d'Aspe par un pont hardi ; en face, le palais de Justice borde le gave du haut d'une terrasse. C'est un coquet édifice rompant avec la banalité habituelle de ce genre de monument. Le grand torrent est superbe par son cadre de

hautes maisons ou de murs de jardins baignant leur base dans l'eau vive ; des habitations se projettent en surplomb par des charpentes, d'autres, plus récentes, ont des bow-vindow recouverts d'ardoises ; certaines de ces constructions ont jusqu'à quatre ou cinq étages.

Derrière cette façade, sur la rive droite, la rue Chanzy forme le quartier le plus vivant d'Oloron ; elle a pris un caractère presque monumental par un escalier à double évolution montant à la vieille ville et encadrant un charmant hôtel de la caisse d'épargne. Les marches aboutissent à une promenade établie au bord de l'escarpement et d'où l'on découvre le vaste et heureux paysage de la ville et de ses vallées, borné au loin par les grandes Pyrénées. Ce quartier ancien, qui fut longtemps la cité elle-même, a gardé le charme pénétrant des bourgades très vieilles. Les rues, étroites et silencieuses, sont bordées souvent de maisons romanes, gothiques ou de la Renaissance. Il reste peu de chose des remparts et une seule des tours qui les flanquaient. Le caractère archaïque de Sainte-Croix est plus grand encore au-dessus des escarpements du gave d'Ossau.

L'église, type complet du style roman, est celle que construisit, en même temps que la

ville, le vicomte Centulle IV de Béarn à la fin du XI[e] siècle. Elle n'a de remarquable que son antiquité et n'offre pas l'ornementation du porche de Sainte-Marie.

De raides chemins descendent aux gaves et se réunissent par la rue Chanzy au pont qui, franchissant le gave d'Ossau, réunit les quartiers neufs aux vieilles villes. Tout est récent ici, une église romane en pierre bleuâtre dresse une haute flèche. Sur la place Gambetta, entourée de beaux arbres, le Béarn a érigé le buste d'un de ses poètes, Navarrot.

Dans ce quartier plus élégant, des maisons montrent des écussons de consulat. Trois États de langue espagnole ont des représentants à Oloron : l'Espagne, qui a des relations actives avec les vallées d'Aspe et d'Ossau ; la République Argentine et l'Uruguay, qui attirent de nombreux émigrants béarnais. L'industrie locale fait d'ailleurs un mouvement d'affaires assez considérable avec ces contrées, car elle produit surtout des articles pour vêtements en usage dans les pays basques et espagnols. C'est le principal centre pour la fabrication des bérets, coiffure que l'on peut dire nationale dans les Pyrénées et jusqu'à la Garonne ; plusieurs fabriques les confectionnent ; d'autres établissements

font la ceinture de laine, non moins employée dans les mêmes régions. Des manufactures transforment la laine en couvertures. Aussi le commerce de la laine est-il considérable ; plusieurs industriels font le lavage des toisons destinées aux fabriques.

Les manufactures d'espadrilles sont importantes aussi, moins toutefois qu'à Mauléon, mais des tissages fabriquent l'étoffe nécessaire à ces chaussures ; deux ateliers mécaniques préparent les semelles. Enfin, la toile de Béarn, si répandue autrefois et dont le marché principal était à Navarrenx, est encore tissée dans la ville, où l'on trouve des marchands de filasse de lin.

Une industrie, modeste mais curieuse, est la fabrication des cannes que l'on trouve aussi à Buziet, à l'est de la ville.

Ces branches d'activité et le commerce de détail ont maintenu à Oloron ou à Sainte-Marie une population assez sensiblement égale à celle d'autrefois[1]. Malgré cela, il n'y a pas 10 000 âmes et la ville par son aspect et son étendue paraît en avoir le double. Oloron se développera sans doute, car elle est loin d'utiliser

1. 9 078 habitants, dont 7 482 de population municipale agglomérée.

toute la force motrice de ses puissantes rivières, et la création du chemin de fer de la vallée d'Aspe en fera, plus que par le passé, un centre d'échange avec l'Espagne.

Une cause d'animation a disparu avec la création des routes, des voies ferrées et la suppression à peu près complète des navires à voile, c'était le flottage sur le gave, très vivant jadis. Oloron était un port d'embarquement pour les bois provenant des forêts qui entourent le pic d'Anie, jusqu'à la forêt d'Iraty, et un point d'arrêt ou mouillage pour les mâts descendus du gave d'Aspe, sur lequel on formait les radeaux à Athos, non loin d'Accous.

On a conservé le souvenir de ces temps lointains où la marine tirait des Pyrénées ses beaux bois de mâture ; un inspecteur des forêts, M. Buffault, a retrouvé des registres et des documents qui lui ont permis de reconstituer cette navigation [1] qui commençait vers le 15 mars, après la première fonte des neiges. Les travailleurs employés à cette rude besogne venaient des bords de la Neste et de la Garonne, en Comminges et en Nébouzan, où ils étaient habitués à préparer

1. Dans le Bulletin de la Société de géographie de Bordeaux.

et conduire les radeaux. Ces ouvriers étaient si nécessaires, que, malgré le peu de ressemblance entre le gave et les fleuves à marée, les radeleurs étaient soumis à l'inscription maritime. Ils allaient d'Athos, d'Escot ou d'Oloron à Navarrenx, où les relayaient des équipes béarnaises. Les radeaux étaient composés de pièces de plus ou moins grande dimension, selon que les eaux étaient plus ou moins hautes. Les grands mâts, par exemple, avaient besoin d'un flot abondant.

Le gave d'Aspe, rapide, encombré de rochers, offrait des difficultés énormes dont triomphaient ces nautoniers hardis et vigoureux. Leur travail était surveillé de près, la marine royale avait toute une organisation pour la marche des radeaux, si nombreux que l'on en vit jusqu'à trois cents en certaines années. Ces radeaux comprenaient des mâts, mâtereaux, planches, bordages, avirons, etc.

L'épuisement des forêts, exploitées inconsidérément, sans que l'on tentât de remplacer les arbres abattus, obligea la marine à abandonner la vallée d'Aspe; suivant les indications retrouvées par M. Buffault, cet arrêt se produisit de 1778 à 1780. Pendant une vingtaine d'années encore, on exploita des mâts autour de Laruns, sur le gave d'Ossau.

Ce dernier torrent, aussi abondant mais plus sauvage encore que le gave d'Aspe, se réunit à ce dernier à Oloron. En descendant des monts de Gabas et de Laruns, il courait droit vers le nord, comme pour atteindre Pau, la capitale du Béarn. Peut-être rejoignit-il autrefois le gave de Pau ; puis, trouvant une vallée plus à son gré vers le couchant, il dut passer dans la dépression que suivent aujourd'hui le chemin de fer et la route de Buzy à Oloron. Mécontent une fois encore, il s'est mis à ronger les roches près d'Arudy et, sciant littéralement son lit, s'est dirigé à l'ouest par une gorge étonnante où ses eaux vertes bondissent entre des parois à pic. La route d'Arudy à Lurbe domine un instant ce cañon, mais ensuite, jusqu'à Oloron, c'est une excavation sauvage, un couloir tortueux que ne borde aucune maison, creusé entre des collines couvertes de bois, de touyas ou de rares cultures autour de métairies bâties à l'écart de l'abîme. Pas de route, seulement des sentiers se tenant haut, et qui, ne se soudant pas, ne permettraient guère de suivre d'une façon continue les bords de l'étonnante ravine.

Le lit abandonné par le gave est devenu populeux, car il forme véritablement vallée, large, bien dessinée, inférieure au niveau actuel du

torrent qui la délaissa. Là sont Buzy, assez éloigné de la gare de ce nom, où se séparent les lignes d'Oloron et de Laruns, à côté Buziet, qui possède la curieuse industrie de la fabrication des cannes et exploite la tourbe. Cette dépression est fort marécageuse en effet ; on croit que ses cours d'eau, notamment l'Arrigaston, proviennent des déperditions du gave d'Ossau. L'humidité qui en résulte entretient les marais tourbeux de Buzy, Buziet et Ogeu, où les habitants extraient leur combustible. L'exploitation est réglementée et limitée chaque année pour empêcher la dilapidation des bancs et la destruction des canaux de desséchement. Ces communes sont, avec Sainte-Colome, les seules des Basses-Pyrénées où la récolte de la tourbe ait quelque importance. En 1902, on a recueilli 480 mètres cubes.

L'horizon est restreint dans cette plaine à demi palustre ; le premier chaînon des Pyrénées, qui s'étend de Bielle à Lurbe et dont l'extrémité vers le gave d'Aspe est le pic de Mail-Arrouy, masque la vue de la grande chaîne. Cette sorte de piédestal des Pyrénées est d'ailleurs superbe, grâce au manteau ininterrompu de bois d'où surgissent des pics gazonnés ; le plus élevé, le signal d'Escuret, domine au sud le col de Marie-

Blanque et fait face à l'étonnante arête de la pène d'Escot.

A Herrère la vallée s'élargit; l'Arrigaston débouche dans la vallée d'Oloron, où le ruisseau d'Escou arrive au nord. Les deux cours d'eau ne se mêlent pas : l'Arrigaston, perdant par infiltration ses eaux qui iront former de belles fontaines près du gave, verse dans le gave d'Oloron le maigre flot qui lui reste à la traversée de la ville neuve. L'Escou est moins solitaire : de beaux villages aux toits d'ardoises le bordent, au pied de riants coteaux. Rien de moins pyrénéen que ce paysage : on croirait un coin de Touraine ou d'Anjou.

Ainsi formé, le gave d'Oloron aura un cours de 73 kilomètres jusqu'à sa jonction avec le gave de Pau pour former les Gaves Réunis, fleuve à marée, plus puissant que l'Adour. Il est encore classé comme flottable sur ce long parcours. Mais il n'y circule aucun radeau ; on ne voit pas même flotter une bûche sur ce torrent qui transportait les mâts des vaisseaux de haut rang et des frégates de la marine royale. Le gave est cependant astreint à l'inscription maritime, mais sur ses derniers 180 mètres seulement ; il le doit au flux qui s'y fait sentir.

XIII

LA VALLÉE D'ASPE

La diligence d'Urdos. — Vous passez par la *grosse montagne!* — Le vignoble d'Asasp. — La pène d'Escot. — Entrée en Aspe. — La voie romaine. — Sarrance et sa madone. — Le cirque d'Ourd'nse. — Bedous et ses eaux minérales. — Accous, capitale de la vallée d'Aspe. — La pène d'Esquit. — La vallée de Lescun.

Urdos. Mai.

J'étais à Oloron avec l'intention de descendre au long du gave jusqu'à Navarrenx et Sauveterre, quand j'ai aperçu la petite diligence qui fait le service de la vallée d'Aspe. Le conducteur avait une bonne figure de brave homme, la place sur le siège à côté de lui était libre. Sur son assurance que la montagne était assez dégagée de neige, je me suis décidé à faire la course pour passer ensuite en Ossau par les cols. Mon bagage sommaire permet cette expédition dont je ne puis calculer la durée, car je ne suis pas muni de la carte d'état-major au delà de Mauléon. Il faudrait la feuille d'Urdos. Je prendrai un guide.

C'est un trajet de 41 kilomètres en voiture ; on l'effectuera ainsi quelques mois encore, puis la locomotive mènera plus rapidement à Bedous, à 25 kilomètres d'Oloron, en attendant que l'entente avec l'Espagne soit faite pour la traversée du Somport[1].

La route, quittant Oloron, s'engage au long du gave d'Aspe dans une rue de Sainte-Marie, bordée de belles maisons, dont la sous-préfecture. Elle se prolonge par une suite de jolies habitations entourées de jardins très fleuris, ombragés d'arbres superbes. Les grilles sont enveloppées de rosiers formant des murailles éblouissantes.

A droite, vers le sud-ouest, on voit surgir une montagne à trois pointes, toute couverte de neige ; je demande au conducteur le nom de cette cime majestueuse et obtiens la réponse que l'on a trop souvent en France quand on veut un renseignement de ce genre :

— Je ne sais pas !

Et il ajoute :

— Je ne peux pas savoir, moi, je passe par la vallée d'Aspe.

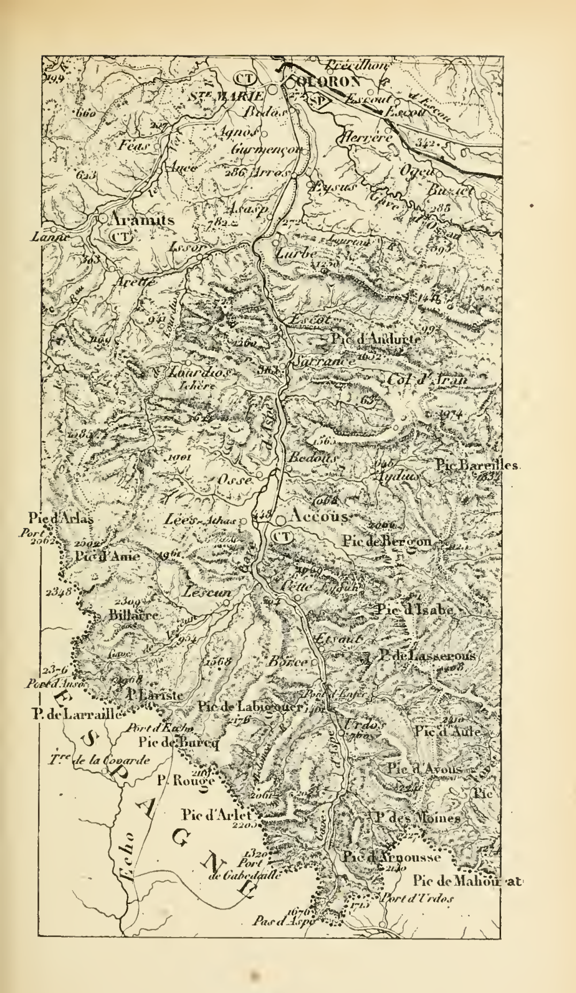
---

1. Une conférence internationale a eu lieu à ce sujet, en juin 1903.

Aucun des voyageurs juchés sur l'impériale n'est capable de me renseigner davantage. Eux aussi sont de la vallée d'Aspe et ignorent les monts des voisins. Mais la question que j'ai faite autorise tout ce monde à m'interroger. Le projet d'aller d'Urdos à Ossau plonge mes voisins dans une stupéfaction profonde. L'un d'eux traduit l'étonnement général par cette exclamation :

— Comment, vous voulez traverser la *grosse montagne !*

Devant cette stupeur, je sens une bouffée d'orgueil et s'éveiller en moi quelque vague Tartarin. Ce sentiment s'efface bientôt. Rien ici ne signale encore la haute montagne : c'est un joli pays, fait à souhait pour le repos, où la vigne couvre de ses treilles en berceau les pentes de mignonnes collines. Les villages, bien construits, dominent le gave abondant et rapide, coulant au fond d'un lit profondément excavé. Gurmençon borde la route, Arros surplombe un coude du gave, en face du village plus considérable d'Eysus regardant de haut l'aimable paysage ombragé de châtaigniers et de chênes. Entre les vignes commencent à pointer les tiges rubanées du maïs. Les collines sont d'une verdure sombre, due au manteau de fougère qui les recouvre uni-



OLORON
Ste MARIE
Précilhon
Escout
Bidos
Agnos
Gurmençon
Herrère
Féas
Ance
Arros
Ogeu
Eysus
Buziet
Asasp
Aramits
Lanne
Issor
Lurbe
Arette
Escot
Pic d'Andurte
Sarrance
Col d'Aran
Lourdios
Ichère
Bedous
Pic Bareilles
Aydius
Osse
Pic d'Arlas
Lées-Athas
Accous
Pic de Bergon
Pic d'Anie
Lescun
Cette Eygun
Pic d'Isabe
Billarre
Etsaut
P. de Lasserous
Borce
Port d'Anso
P. Lariste
P. de Larraille
Pic de Labigouer
Port d'Enfer
Urdos
Pic d'Aule
Port d'Echo
Pic de Burcq
Tre de la Covarde
Pic d'Avous
P. Rouge
Pic d'Arlet
P. des Moines
Echo
Pic d'Arnousse
Port de Gabedaille
Pic de Malhourat
Port d'Urdos
Pas d'Aspe
ESPAGNE

formément et sous lequel croît une herbe plus fine, recherchée par le bétail ; ici encore la touya domine.

On retrouve ainsi les hautins, la vigne s'enroule autour des ormeaux dont les pousses rougeâtres s'harmonisent avec le feuillage plus tendre des pampres. Ce vignoble est beau, surtout vers Asasp où, par la perspective, les touyas semblent prolonger la nappe de pampres. L'illusion est complète, on se croirait dans les grands vignobles du Languedoc.

Asasp aux maisons blanches garde une des issues de la vallée d'Aspe, face à Lurbe, assis sur l'autre rive et dont la haute flèche domine le paysage. Le bourg possède une rue sur la route, les autres s'étagent sur un beau piton boisé. Dans la plaine, un pont franchit le gave et porte une route conduisant à l'établissement thermal de Saint-Christau, qui occupe un petit vallon très riant et vert, masqué par une ride que le chemin de fer entaille par ses tranchées.

D'Asasp descend un ruisseau preste et clair, sous une voûte de figuiers et d'aulnes ; il atteint le gave en face du ruisseau de Bugala, descendu du pic de Mail-Arrouy, qui forme, avec le pic de Bisarce, sur la rive gauche, l'entrée du vestibule de la vallée d'Aspe. Au fond du couloir,

le torrent forme des rapides, saute, bouillonne, écume, jette une éternelle rumeur.

Le paysage s'accidente ; la route, disputant l'espace au gave qui a rongé le pied du pic de Bisarce, se rétrécit et monte par de raides lacets entre les buis et les coudriers tapissant la petite montagne. Ces monts sont très verts, mais chaque sommet a sa couronne de rocher ; parfois le roc se dresse en falaise aux flancs des hauteurs. Le pic de Mail-Arrouy semble surmonté par un amas de blocs foudroyés. Le pic Roumendarès, de forme superbe, projette vers Escot une étroite crête rocheuse revêtue de buis : le bois de la pène d'Escot, dont le nom, attaché à la fissure donnant accès dans la vallée d'Aspe, rappelle le pène d'une serrure. Sur l'autre rive du gave, le pic de Napayt prolonge son flanc en un contrefort qui vient, lui aussi, atteindre le gave. Ces monts ont beaucoup de fougère, mais quelques prairies très vertes montrent ce que pourrait devenir la touya.

Le premier village aspois, Escot, garde le défilé, ses maisons s'éparpillant sur une terrasse. Le passage fut entaillé par les Romains pour asseoir leur route des Gaules en Espagne ; partant de *Beneharnum,* aujourd'hui Lescar, elle atteignait Saragosse, alors *Cæsaræa Augusta.*

L'œuvre dut paraître superbe, même à ces grands terrassiers, car ils ont employé un des escarpements de la pène d'Escot pour rappeler une réparation de la chaussée par le duumvir Valérius Vernus ; la partie du défilé où l'on voit encore des restes de l'inscription antique, avoisine un joli coin de verdure et de limpides fontaines.

Cette entrée du pays d'Aspe est fort pittoresque. Au pied de l'énorme massif de Narpayt, se dresse une aiguille appelée le roc Saint-Nicolas ; cette pyramide est séparée de la route par une étroite bande de culture. Le pauvre village d'Escot, dont l'église est très humble, est égayé par le torrent de Barescou, formant de jolies chutes entre les arbres, cours d'eau travailleur qui fait mouvoir des moulins dans son vallon où s'éparpillent une multitude de métairies, sur les pentes du Mail-Arrouy.

A la partie la plus rétrécie du défilé, un pont franchit le gave et porte la route sur la rive gauche ; une chapelle et une croix marquent ce passage d'où bifurque une route conduisant dans la vallée d'Ossau, vers les Eaux-Chaudes et les Eaux-Bonnes. Désormais on est en pleine vallée d'Aspe. De belles aiguilles de rochers, de puissantes parois creusées de grottes bordent le

gave. La teinte grise de la pierre est avivée par la verdure sombre des bois et la fraîcheur des pentes inférieures, couvertes de prairies. Entre ces lèvres vertes, le gave roule des eaux d'un gris bleuâtre. Peu de vie humaine : à peine quelques fermes assises sur des replats et l'établissement très modeste des fontaines d'Escot ; ces eaux passent pour très efficaces contre la goutte.

Un beau pic, le Tronc-du-Roi, s'élance sur la rive gauche ; un de ses contreforts finit sur le gave en pentes raides, mais merveilleusement tapissées de forêts et de bois d'une extrême opulence. Plus loin le gave passe entre deux parois rocheuses, séparées de quelques mètres seulement. Un pont aux armes d'Oloron le franchit, en amont des débris d'un pont plus ancien.

A Sarrance, le val s'entr'ouvre et s'ensoleille un instant. Le village borde un contour du gave, face à la montagne du Signal-de-Sarrance, dont l'altitude atteint 1 402 mètres ; elle est entaillée par un énorme ravin rempli de bois et de prairies. Vers le sud, une autre montagne, revêtue par le bois d'Ichères, se dresse à 1 624 mètres.

Le village de Sarrance a de curieuses bâtisses à galeries, derrière la blanche façade de son quai aux maisons blanches ; un pont de bois

décoré de lierre pendant en guirlande franchit un étranglement du gave, près d'une chapelle; les murs de soutènement d'une promenade ombragée de platanes sont revêtus de mufliers à fleurs rouges et d'une multitude de fleurettes blanches. De la chapelle un escalier en maçonnerie aux larges marches descend au bord du gave, où l'on a conquis une plate-forme sur les rochers; une élégante fontaine en pierre abrite dans une niche la statue de la madone et de l'Enfant divin, deux robinets versent l'eau dans des vasques. Là, d'après une inscription, fut trouvée la statue de Notre-Dame-de-Sarrance; elle attira de nombreux pèlerins, entre autres, dit-on, le roi Louis XI, si dévot à toutes les vierges miraculeuses.

Sarrance évoque d'autres souvenirs moins pieux. La reine Marguerite de Navarre y écrivit l'*Heptaméron*. La spirituelle princesse et sa suite avaient été arrêtées par une crue du gave, le pont était emporté, il fallut dix à douze jours pour le rétablir. Tel est du moins le thème qui permit à la reine de faire raconter par son entourage de belles mais peu édifiantes nouvelles. Quand dame Oisille, chez qui l'on se réunissait pour écouter la lecture des saintes Lettres, avait fini avec cette austère distraction, on cher-

chait autre chose. Après dîner, donc, la société se réunissait sur le pré pour raconter des histoires :

« Et s'il nous plaît que tous les jours, depuis midi jusques à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré, le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne sauroit percer l'ombre, ni échauffer la fraîcheur. »

Lequel de ces petits ourlets de prairies fut le séjour de la joyeuse compagnie ?

L'endroit est charmant : le gave bondit et bruit entre les rochers ; le pont envahi par le lierre, la chapelle, des chalets blancs, de vieux murs envahis par les mousses et les fleurs, le village groupé autour de son église à dôme d'ardoises, l'intense verdure des montagnes de la rive gauche, les roches puissantes de la rive droite, un viaduc pour la route, composent un tableau complet.

Brusquement, en amont, change le décor : la gorge s'est refermée, mais entre des pentes puissamment vertes que trouent quelques pentes de roches blanches. Vers le couchant, une vallée s'ouvre, très creuse ; au fond apparaît le pic aigu d'Arc. Par ce pli monte le chemin conduisant à Lourdios-Ichère et dans le pays de Barétous. Entre les bois s'étendent des prés et

des touyas où pacagent des moutons à longue laine; un ruisseau descendant au long du chemin de Lourdios tombe en cascade sous un pont de la route.

En face, une gorge s'entr'ouvre, conduisant à une vallée presque circulaire ayant encore des couloirs neigeux sur ses flancs. Il y a beaucoup de métairies sur les bords du ruisseau de Mariabère qui draine les eaux de ce cirque d'Ourdinse[1]. La paroi du sud, la plus à pic, supporte un plateau étrangement régulier par sa forme ronde, comme un cône qui aurait été décapité. Ce plateau, ayant un kilomètre en tous sens, est une superbe pelouse tenant par un pédoncule de rochers au pic de Mousté et par celui-ci à d'âpres montagnes dominant à l'est la vallée d'Ossau.

La route franchit le gave, puis le ruisseau de Mariabère et, suivant désormais la rive droite de la rivière, ici très étroite et rapide, remonte un défilé plein de l'âcre senteur des buis. Peu à peu ce couloir s'élargit, la vallée se montre enfermée entre des cimes très hautes striées de neige. Sur la route, nous croisons sans cesse des

1. Sur la carte de la page 179, le cirque est au nord d'Accous, à gauche du col d'Aran.

gens coiffés de chapeaux singuliers, avec des culottes de toile bouffantes recouvertes d'autres culottes de velours ouvertes sur le côté, les bords de la fente étant ornés d'une multitude de boutons. Ce sont des Espagnols aragonais descendus par le Somport et allant trafiquer ou travailler en Béarn. Un détail révèle plus encore la proximité de la frontière, c'est le mot *posada* — auberge — sur une maison de 1767, face aux grands rochers blancs qui portent le plateau d'Ourdinse.

Le soleil, qui avait disparu au fond de ce défilé, apparaît de nouveau quand nous avons gravi la côte de Bedous et découvert le bassin très lumineux et chaud qui semble un bout du monde, fermé par de grandes parois rocheuses, hérissées en aiguilles dans la haute vallée d'Aydius, d'où descend le torrent de Gabarret ou gave d'Aydius.

En réalité, ce bassin est un carrefour de vallons séparés par des crêtes parfois étrangement taillées. Sur la rive gauche du gave, en face de Bedous, s'alignent quatre monticules, deux aigus, un troisième arrondi, le dernier aplani. Ce sont des pointements d'ophite, roche éruptive particulièrement abondante dans les Pyrénées et surtout dans ce bassin.

Le bourg de Bedous est aujourd'hui le plus considérable de la vallée d'Aspe ; il dépasse Accous le chef-lieu[1] par le nombre d'habitants réunis dans le centre, aussi peut-on le considérer comme le point vital du pays d'Aspe, Accous ne possédant que les autorités cantonales. La vallée qu'il domine s'élargit au sud en une belle plaine plantée de peupliers d'Italie et rappelant, en réduction, celle du Bourg-d'Oisans en Dauphiné[2]. Bien encadrée, cultivée avec soin en maïs surtout, cette campagne semble riche.

Bedous est presque une petite ville ; elle a des boutiques nombreuses et bien fournies, des maisons élégantes entourées de jardins ; elle est éclairée à la lumière électrique. A travers la bourgade, le Gabarret descend en cascades. L'église, datée de 1631, est une simple nef nue, blanchie à la chaux, dont le chœur est peint et doré dans le goût espagnol.

Toute la vie commerciale de la vallée semble se concentrer ici. Les Espagnols en ont fait un centre d'échanges : ils s'y approvisionnent et apportent leurs produits, notamment les laines dont Bedous fait un négoce considérable. L'in-

1. Accous, 1 033 habitants, dont 695 agglomérés ; Bedous, 929, dont 779 agglomérés.

2. 9e série du *Voyage en France*, chapitre IX.

dustrie est représentée par une scierie, une fabrique d'espadrilles; des ateliers de chaudronniers et de sabotiers animent les rues; deux carrières d'ardoises sont ouvertes aux environs. Une fruitière avait été jadis installée à Bedous, elle n'a pu réussir. Un propriétaire a repris l'œuvre à son compte et obtient de meilleurs résultats; il ne peut travailler que l'hiver, quand les vaches sont descendues de la montagne. En 1902, on traita 40 000 litres de lait dans cette laiterie et l'on obtint 3 780 kilogrammes de fromages; c'est peu, mais l'entreprise semble appelée à se développer.

Bedous va devenir tête de ligne du chemin de fer jusqu'au moment où l'on poussera celui-ci vers l'Espagne : la voie se reliera alors à un embranchement que ce pays doit poursuivre à travers l'Aragon. L'arrivée des locomotives accroîtra encore la valeur économique de ce centre et fera peut-être transformer en établissements thermaux plus considérables la petite station de Suberlaché aux eaux sulfureuses et la buvette de la source ferrugineuse de Bulasquet.

Le bassin a d'autres villages; l'un d'eux, Osse, assis entre les bizarres monticules d'ophite, à l'exposition du midi, qui lui vaut un climat d'une douceur fameuse au pays d'Aspe, car la

neige n'y séjourne pas, est le dernier refuge du protestantisme dans ces monts où il a fleuri avec Jeanne d'Albret. Ce gros village possède encore un temple et un pasteur ; plus loin Lées-Athas s'étend au bord du gave. Là commençait jadis le flottage des bois pour la marine.

De l'autre côté, à l'écart de la grande route, se montre Accous, ancienne capitale de la vallée, chef-lieu du canton actuel, que domine le pic d'Arapoup, relié, par d'immenses rochers dentelés, au pic d'Auchet, dont les parois sont encore revêtues de neige.

Il y a moins de 3 kilomètres de Bedous à Accous ; entre les deux bourgs est le petit établissement thermal. Bientôt la « capitale » de la vallée d'Aspe est atteinte ; elle aligne ses toits noirs couvrant des maisons blanches, entre un monticule boisé et un petit pic, au bord du torrent de la Berthe, dont le vallon est entouré de cimes aiguës, rocheuses et nues. Accous n'est qu'un village auprès de Bedous ; son église, ayant des parties anciennes, possède un clocher massif sous lequel s'ouvre le portail ; une maison dont le chambranle se contourne en pointe d'écu révèle l'antiquité du lieu. Sur le mamelon isolé et revêtu d'arbres qui surgit au sud, se dresse un obélisque élevé au poète béarnais

Despourrins. Parmi les principaux souscripteurs de ce monument figura Bernadotte, fils du Béarn, comme on sait.

Ici encore viennent les Espagnols ; une des auberges leur est réservée, à en croire l'enseigne : *Posada española.*

Cette partie de la vallée est un des points de la France où Victor Hugo fait signaler le passage de Jean Valjean par la police : « On a pu trouver quelque trace de son passage dans les Pyrénées à Accous, au lieu dit la Grange de Doumecq, près du hameau de Chavailles. »

Accous n'offre aucune curiosité à ses visiteurs, on y cherche en vain des traces de l'ancienne suprématie du pauvre bourg sur cette vallée dont l'autonomie était comparable à celle des autres communautés voisines. En se donnant au Béarn, la vallée revendiquait son caractère de république ; à la veille de la Révolution encore, les treize villages nommaient leurs jurats ; tout Aspois accusé d'un délit commis au dehors ne pouvait être arrêté quand il avait franchi la pène d'Escot. Au temps des comtes de Béarn, le seigneur ne devait pas entrer dans l'Aspe sans donner des otages. De cette sorte de communauté entre les communes d'Aspe d'En-Bas ou région d'Accous et d'Aspe d'En-Haut ou pays d'Urdos,

il ne reste que le droit de pâturage en Aragon, ayant pour corollaire les droits des Aragonais sur les hautes montagnes du pays d'Aspe, droits dont la durée d'exercice est soigneusement réglée.

La vallée d'Aspe est un des pays pyrénéens qui se dépeuplent de la façon la plus inquiétante. Il y a moins de quarante ans, on y comptait 11 720 habitants; au recensement de 1901, on n'en comptait plus que 7 977. Accous est tombé de 1 440 âmes à 1 033; Bedous, de 1 176 à 929. Cette énorme diminution est due, ici encore, à l'émigration dans les Amériques.

Les chemins qui relient Accous à la route nationale sont juste assez larges pour un char, des murs de pierre sèche les bordent. L'un d'eux aboutit à l'extrémité de la plaine où il rejoint le gave, resserré entre deux montagnes comparables au défilé d'Escot, plus rapprochées peut-être encore. Sur la rive droite, c'est un contrefort du pic d'Arapoup; du côté opposé, c'est la pène d'Esquit — le même terme qu'à Escot. La route est entaillée sur le rocher ou conquise sur le lit du torrent. Des filets d'eau ruissellent sur les parois.

Cette gorge est assez animée aux approches du soir; les montagnards reviennent des hautes

pelouses où ils ont fauché le foin ; la plupart sont montés sur de petits ânes qui trottinent allégrement en devinant l'écurie prochaine. Au bord de la route, quand il y a un peu d'espace, on a installé de primitifs fours à chaux ; une enceinte de branchages est formée ; à l'intérieur on empile bois et pierre et l'on allume. Il y a de ces fours sur beaucoup de points.

Le paysage est superbe : hautes pentes boisées ou gazonnées, hérissées de roches, parois à pic où s'accrochent des arbustes, pyramide de calcaire chaudement colorée, surtout la puissance de la végétation, font de cette gorge une admirable chose. Avant le pont que traverse la route de Lescun, un grand rocher, complètement recouvert de lierre et de clématite, se dresse au-dessus du gave.

De la vallée de Lescun, verte, admirablement dessinée, que ferment à l'ouest des pics très hauts et très fiers, descend un torrent qui semble aussi puissant que le gave. Le village de Lescun, invisible, est à moins d'une demi-lieue, assis sur une terrasse. Par là on peut arriver en quatre heures au pic d'Anie, roi des Pyrénées entre l'Aspe et la mer, et l'un des plus beaux observatoires de ces monts.

XIV

DE LA VALLÉE D'ASPE A LA VALLÉE D'OSSAU

Les gorges de la vallée d'Aspe. — Le fort d'Urdos ou du Portalet. — Son rôle stratégique. — Urdos. — A la recherche d'un guide. — La vie à Urdos. — Contrebande. — En route pour l'Ossau. — La route du Somport. — A la recherche du col de Lorry. — Le vallon de Baigts-Saint-Cours. — Le col d'Aas-de-Bielle. — Descente en Ossau. — Apparition du pic du Midi d'Ossau. — Le gave d'Ossau. — Arrivée à Gabas.

Gabas. Mai.

Après la traversée du torrent de Lescun, la nature paraît plus âpre. Au long du gave d'Aspe, sur un mamelon élevé, le hameau de Cette, chef-lieu de la commune de Cette-Eygun, domine un bassin sévère; quelques maisons, une église, cultures rares, des prés. De roches à pic jaillissent de fortes sources qui tombent en filets d'argent. Au pied de Cette, bordant la route, Eygun s'étend, fier de sa flèche neuve d'église. Les auberges ont toutes pour enseigne : *Posada española*.

Des pics qui bornent l'horizon à l'orient ac-

court un petit gave, tumultueux et blanc d'écume ; accru d'autres torrents il se jette d'un bond dans le gave d'Aspe, toujours enserré entre les monts.

Le défilé s'entr'ouvre un peu et, aussitôt, deux villages s'installent sur l'espace laissé libre, Etsaut et Borce. La verdure entoure les maisons : la chaleur a dû succéder brusquement à l'hiver et déterminer la végétation sans les gradations des régions du Centre et du Nord, car les chênes sont en feuilles en même temps que l'aubépine fleurit. Des cascatelles glissent entre les arbres ; il en est trois, charmantes, côte à côte, sur la même paroi de rocher de la rive gauche.

Un joli pont de deux arches, lui aussi recouvert de lierre, conduit à Borce ; la liane à feuille luisante tombe en lambrequin, prête à toucher le flot. Borce profile sur une terrasse sa rangée régulière de pignons sombres. En face, Etsaut est au confluent d'un gave descendu du pic de Sesques, géant de ces confins de l'Aspe et de l'Ossau (2 605) et but d'ascension des alpinistes du Béarn. L'église dominée par une tour carrée crépie, des maisons grises, d'antiques demeures irrégulièrement disposées au long de la route, forment un décor original. Des abords des villages, on commence à distinguer le fort d'Urdos.

Une nuée se forme au loin sur les monts; elle s'élève au-dessus du lac d'Ayous près duquel je dois passer demain matin. Mes compagnons de route secouent la tête en me prédisant de la brume. Nous verrons bien!

Le gave, toujours bruyant, roule des eaux de moins en moins abondantes, tout en restant un fort beau torrent, mais on comprend la puissance qu'il a plus bas par les nombreux affluents qui ruissellent des vallons ouverts entre ces énormes parois rocheuses.

Un chemin en lacets se dessine, bien fait pour étonner, car, dans les Pyrénées, les sentiers de montagne sont rares et mal entretenus; ils le paraissent surtout à ceux qui connaissent les Alpes, où les voies muletières sont si nombreuses. Ces zigzags aboutissent aux grises constructions du fort d'Urdos ou du Portalet, dominant la cluse extrêmement rétrécie, simple fissure au fond de laquelle mugit le gave; une autre fissure enferme le torrent de Baigts-Saint-Cours, descendu du pic d'Ayous; une route vertigineuse entaille à mi-hauteur la formidable falaise.

Dans ce passage sinistre, le fort, avec ses échauguettes, ses mâchicoulis, le réduit circulaire qui le domine, les galeries creusées dans le rocher et ouvrant sur la route par des embra-

sures, est vraiment saisissant. En dehors du chemin que peuvent suivre les canons, un escalier de 506 marches permet d'y monter; il commence au « pont d'Enfer ».

Cet ouvrage a été construit de 1838 à 1848, en même temps que l'on fortifiait Lyon, Paris et d'autres villes. On n'a jamais voulu en faire une place de guerre de grande puissance, mais un simple point d'appui. La vallée d'Aspe, en ce défilé, est trop entourée par le territoire espagnol ; nos voisins pourraient déboucher de plusieurs cols ou ports comme ceux d'Écho et d'Anso qui mènent au-dessus de la forteresse. Les Espagnols ont fait plus que nous en construisant le grand fort de Coll de Lladrones, dans la vallée de l'Aragon, et d'autres batteries près de Canfranc. En France on a étudié divers travaux complémentaires qui appuieraient Urdos ou, mieux encore, interdiraient l'accès du bassin de Bedous.

Je vois le fort à l'entrée de la nuit ; dans le crépuscule, sa silhouette paraît plus fantastique, elle s'efface bientôt. Voici Urdos, village formé d'une rue au long du gave, vivante et animée ; on dirait une fête, des omnibus amènent de nombreux voyageurs. C'est pour la noce d'un douanier ; les invités ont pris toutes les cham-

bres de l'hôtel, et me voici menacé de coucher à la belle étoile. On m'indique enfin une petite auberge tenue par Mme Lalanne. L'hôtesse me fait un cordial accueil et, apprenant que je veux passer dans l'Ossau, se met en quête d'un guide.

Je n'ose avouer mon ignorance : il m'est impossible d'imaginer le chemin à suivre, car je n'ai pas de carte. Les gens me dissuadent de passer : c'est pénible, il y a de la neige et la brume menace. Je tiens bon. Enfin, on m'amène un guide ; lui est plein de confiance, nous partirons à trois heures du matin ; le prix est fait et me voilà engagé.

Un instant après, l'hôtesse me dit :

— Vous avez pris X... ? il n'a jamais passé la montagne !

Je vais aux informations. Mon individu, pressé de questions, avoue qu'il ignore la route, mais il est sûr de me conduire, dit-il. Cependant les propos des voisins m'inquiètent, d'autant plus que mon futur compagnon étant de la noce a déjà prélevé sa part des libations nuptiales. On me parle de vrais guides, mais ils sont du cortège et n'entendent pas perdre la cérémonie.

Enfin, quelqu'un songe à un vieux brave homme, Soubie (Augustin), qui n'est point guide de profession, et va le chercher. Il connaît bien

le passage, me dit-on, car chaque année depuis longtemps, il va à une foire de la vallée d'Ossau. Et je retrouve mes surprises d'alpin en voyant combien il y a peu de relations de vallée à vallée dans ces Pyrénées.

Je fais causer Soubie ; c'est un cultivateur. Il m'apprend que le maïs est cultivé jusqu'à la limite des bois, mais la grande industrie est pastorale, tout le monde a des vaches qui passent l'hiver dans les étables et montent dans les pâturages élevés, à partir de juin jusqu'à la Toussaint. Les moutons s'y rendent plus tôt, on attend justement demain un millier de brebis venant d'Escot et d'Issor; elles vont dans les montagnes que nous allons traverser.

Il y a un autre métier sur lequel nous glissons : la contrebande. L'aubergiste, intervenant dans la conversation, me dit combien les droits sont élevés sur les vins d'Espagne, les seuls que l'on connaisse ici. Alors que la valeur du litre est de 17 à 20 centimes, la douane exige 10 centimes par litre, jusqu'à 10° d'alcool. Les habitants d'Urdos devraient en passer par là, mais dans le hameau tout le monde boit du vin entré en fraude.

— Ils ne savent même pas combien ils devraient payer, ajoute un auditeur.

Au point du jour, Soubie est à la porte; d'un ton navré il me dit que la brume est intense sur les monts et me conseille d'attendre une heure pour voir s'il y a chance d'embellie. Les nuages sont à peine à 200 ou 300 mètres au-dessus du village, même des lambeaux s'échevèlent contre les murailles du fort; cependant, ils ont tendance à s'élever, on voit peu à peu se dégager le flanc des montagnes; dans un moment nous apercevrons le fond de la vallée, vers le Somport.

Enfin, à 6 heures et demie, Soubie estime que nous pourrons passer; si quelques brumes nous menacent encore vers le col, le chemin sera plus facile à distinguer. Aussitôt nous voilà en route. Je suis assez peu équipé pour une marche en montagne, mais en somme il s'agit de s'élever à des hauteurs relativement modestes; dans les Alpes, bien des routes carrossables atteignent des altitudes plus grandes. Cependant la course est assez pénible, à cause des torrents à franchir et des pentes de neige nombreuses et étendues encore.

Le chemin part du village même, voie muletière qui s'élève au long du torrent de Lorry tombant en cascade et qu'il faut bientôt traverser. Après quelques minutes de marche, nous



Gabas
Ft de Portalet
Bois de Pacq
Urdos
Bois de Lacaubé
Pic d'Aule
Pic Hourratater
Bois
Pic Peyrot ou d'Estibère
Col d'Aas
Pic Tul
Col Peyrot
Col d'Ayous
Pic d'Ayous
Lac d'Ayous
Pic de Lorry
Pic Hourquette
Lac Bersou
Col de Suzon
Pic du Midi d'Ossau
Col Moumtellas
Forêt de Gabas

dominons Urdos, bien au-dessous, au bord du gave blanc d'écume ; tout autour, des chalets s'étagent sur les pentes. D'ici le fort est invisible, un éperon le masque ; de même en descendant du Somport, on ne le voit que lorsqu'on arrive tout près, à Urdos.

Le chemin, rocailleux mais facile, continue à s'élever au long du torrent dont le bruit seul trouble la solitude. Soubie propose une première halte en un point d'où nous découvrons le village tout petit et ramassé et pouvons suivre de l'œil le cours sinueux du gave au fond d'une corbeille de verdure. Au long du torrent, tout blanc, s'allonge la route blanche qui semble finir à 6 kilomètres d'Urdos, en un passage que mon guide appelle col de la Horgue ou de Penadarey ; mais la chaussée se prolonge encore pendant 8 kilomètres, avant d'atteindre le col du Somport, à 1 640 mètres d'altitude. Notre route est récente, elle a été achevée seulement en 1877, tandis que, depuis quinze ans, les Espagnols, cependant peu soucieux de travaux publics, pouvaient amener des voitures jusqu'à la frontière. Le chemin de fer projeté passera bien au-dessous du port, où les limites des États sont marquées par une pyramide ; on le percera à 1 305 mètres seulement. Le tunnel, long de

6 730 mètres, débouchera en Espagne dans la vallée du rio Aragon.

Cette voie du Somport — *Summus Portus, Summus Pyreneus* — n'a plus l'importance qu'elle eut jadis; de même elle semble bien avoir perdu de son rôle militaire, car les grandes luttes entre France et Espagne, comme les invasions barbares, paraissent sans doute finies. Mais elle vit un des grands faits de l'histoire : le passage de l'armée arabe d'Abd-er-Rhaman venant pour conquérir l'ancienne Gaule et que Charles Martel arrêta à Poitiers.

En route de nouveau. Le sentier suit la lisière d'une hêtraie et pénètre dans des pelouses ; tout le long on rencontre de petits bassins aménageant les eaux des ruisseaux et des sources pour permettre au bétail de s'abreuver. Sauf ce détail de la vie pastorale, la montagne se dérobe, les nuages continuent à la couvrir ; pourtant ils montent peu à peu ; malgré notre ascension assez rapide, nous n'avons pas encore pénétré dans la brume.

La voici cependant : nous entrons dans cette zone froide, humide et incertaine au moment où nous atteignons un gave venu du col d'Ayous, cascade plutôt que torrent ; le sentier s'élève, abrupt, au long de cette chute continue d'eaux

laiteuses dont il faut franchir un affluent. Le brouillard s'accroît de la poussière d'eau soulevée par ce flot sans cesse précipité, mais, grâce à cette succession de sauts du torrent, nous pouvons sans peine continuer le chemin, malgré l'opacité du brouillard; il n'y a qu'à ne pas quitter la berge.

Si l'on n'y voit goutte en dehors du ruban d'argent coulant à grand bruit, je puis cependant distinguer un changement dans la nature géologique : nous sommes maintenant en pleine roche primitive. Le sentier devient plus raide et rocailleux, je reconnais des touffes luisantes de rhododendrons. Nous voici donc bien haut déjà. Mon guide demande une nouvelle pause; il tire de son sac une paire de gros souliers et les chausse pour remplacer les sandales avec lesquelles il a fait cette première partie de l'ascension. Cela indique que l'effort va être plus considérable.

L'endroit où nous sommes arrêtés se nomme Sauquet; des sentiers s'y croisent, révélant que les troupeaux partent de là dans plusieurs directions pour les pâturages. Ceux-ci ne sont pas encore animés; à travers le brouillard nous apercevons de grandes plaques neigeuses qui devront fondre avant que le bétail trouve à pa-

cager. Pour la première fois depuis notre départ, nous trouvons des hommes : deux montagnards descendent en conduisant des juments et des poulains ; les jeunes bêtes bondissent et cabriolent gaiement.

Voici maintenant la partie la plus rude du chemin ; longtemps il faut gravir des pentes très raides ; toujours dans le brouillard, nous atteignons les névés, désormais il y en aura souvent. Soubie propose de manger un morceau de pain et de boire une gorgée de vin d'Espagne ; à ces provisions il a joint un morceau de lard. Un peu transi par l'humidité, j'accepte sans façon ma part de ce repas; bientôt réchauffé, j'entreprends la montée dans la neige. La blancheur de ce tapis triomphe un peu de l'opacité des nuages. Il me semble distinguer à ma gauche une large coupure dans la montagne. Sans doute le col de Lorry ? Je la signale à Soubie, mais il secoue la tête : le passage est à droite, dit-il.

Nous allons à droite pendant de longues minutes. Je vois le guide hésiter, chercher une trace, enfin il avoue son erreur; c'est bien le col que j'ai vu, mais nous aurions dû l'avoir à droite et non à gauche, nous avions pris par mégarde le chemin du lac d'Ayous. Heureusement

Soubie s'en est aperçu à temps, car la région des lacs : Ayous, Berson et Romassot, est pénible à parcourir, dangereuse même en ce moment. Le chemin qui la traverse, plus court que celui du col de Lorry, offre des pentes neigeuses finissant par des à-pics.

Il faut donc redescendre d'où nous étions partis et je revois encore l'échancrure du col. La grimpade semble plus dure d'avoir été précédée d'une ascension inutile, mais enfin voici le col, dégagé de brouillards ; au-dessous se creuse profonde, verte, solitaire, la vallée où se forme le torrent de Baigts-Saint-Cours, qui va, plus loin, forer la cluse profonde barrée par le fort d'Urdos.

9 heures 10 : il y a juste trois heures que nous montons. Urdos était à 760 mètres, le col est à 2 200, nous n'avons donc pas perdu de temps.

Mais ce n'est pas fini ! Pour éviter les mauvais passages des lacs, nous nous sommes imposé de *faire* un autre col. Il faut descendre dans le pli du Baigts-Saint-Cours et remonter sur l'autre versant, au col de l'Aas-de-Bielle. Et nous dévalons par une grande plaque de neige, très épaisse, où Soubie me fraie le chemiu, car souvent on enfonce jusqu'à la ceinture. Puis voici du gazon et des rochers et le torrent roulant

les froides eaux de la fonte des neiges. En vingt minutes, depuis le col, nous avons atteint le fond du vallon. Nous devions nous arrêter à la cabane de Ramas, abri des bergers, nous la trouvons à moitié démolie ; une bourrasque d'automne a emporté la toiture de zinc.

En face, une rampe très raide à escalader, encombrée de rochers d'aspect éruptif, conglomérat formé de pierres rouges, bleues, grises, amalgamées par une sorte de lave rougeâtre.

Le soleil apparaît soudain ; il a chassé les nuages au-dessus du col ; la lumière réverbérée par les névés devient insoutenable et l'œil cherche la douceur des gazons qui couvrent plus bas le vallon désert. Puis le vent, montant de la vallée d'Ossau, amène de nouvelles brumes ; dans l'opacité et l'humidité, nous gravissons les parois rocheuses au sommet desquelles s'ouvre le col d'Aas-de-Bielle, dont l'autre versant est la vallée d'Ossau.

Encore un névé à descendre, très étendu, difficile, où souvent j'enfonce profondément ; enfin voici la pelouse naissante, les rhododendrons et d'incessants lacets, descentes ou montées au flanc de ravins où coulent des eaux glaciales. Soubie me montre un toit de cabane, à l'abri de rochers : c'est la bergerie de l'Aas-de-Bielle. Au-

dessus se dressent les grands escarpements du pic d'Ayous, sous lesquels gronde le torrent que je dois suivre désormais.

Comme il est convenu que Soubie ne me conduira pas plus loin, le guide allume du feu, tire des vivres de son bissac et se prépare à déjeuner pendant que je me mets en route sous les hêtres et les sapins moussus d'une forêt. Le chemin fut bien tracé, mais il est à l'abandon, les torrents l'ont dégradé, des arbres tombés de vieillesse le barrent parfois. Enfin je sors de ces bois sinistres, où l'on n'entend pas un chant d'oiseau, ni la coignée du bûcheron ; voici le gave d'Ossau et, superbe, d'une splendide envolée, se détachant dans toute sa gloire sur le ciel bleu, le pic du Midi d'Ossau. Je ne m'attendais pas à cette surprise, je désespérais d'apercevoir le roi des Pyrénées occidentales. Le voici cependant, si près que je crois pouvoir l'atteindre en quelques instants. Mais l'aspect de ses parois cause une déception : la montagne si belle, vue de Pau, est une pyramide hargneuse, aux flancs nus, ravinés, bouleversés, striés de neige, surgissant au-dessus des bois de sapin. Une pyramide secondaire, le petit pic du Midi, se dresse à côté.

Le gave coule à grand bruit ; deux ponts de

bois ont été jetés sur le courant pour permettre l'exploitation de la forêt; plus haut, est une scierie abandonnée, Bious-Artigues. Les ponts n'étant plus entretenus depuis longtemps, les poutres sont pourries; au passage que je dois franchir, deux d'entre elles ont cédé. Je ne m'engage pas sans quelque appréhension sur ce qui reste du pont. Décidément les Pyrénées sont mal aménagées pour les visiteurs!

Je n'ai pas le loisir de me livrer longtemps à ces réflexions : un vent froid descend des monts, de nouveau la brume envahit le paysage, le pic du Midi a disparu. Il faut entreprendre la descente vers Gabas. Ici la route est carrossable, mais les avalanches et le dégel l'ont bien dévastée, des éboulis de terre et de roche couvrent l'étroite chaussée au-dessous de laquelle le gave d'Ossau plonge d'abîme en abîme, bleu sous l'écume blanche produite par la chute. L'endroit le plus encombré par les éboulis est au-dessus d'un précipice inquiétant. La solitude est profonde; sans le chemin entaillé dans les alluvions morainiques, il semblerait que nul n'est jamais venu ici. Sauf la rumeur du torrent, aucun murmure, pas un cri d'animal, pas un chant. Les ours, assez nombreux encore dans le massif, dit-on, doivent être fort misanthropes. A la pensée

de maître Martin vivant dans le calme sinistre de ces grands bois, je comprends enfin l'expression populaire : C'est un ours! qui me semblait étrange quand je voyais les grâces un peu lourdes des ours admirés à Berne ou au Jardin des Plantes.

Enfin, voici de la vie : des prés étroits, des vaches qui paissent, un douanier que mon passage semble surprendre. De fait, je suis le premier touriste venu cette année de la vallée d'Aspe par la *grosse montagne,* comme on me disait à Oloron.

Puis voici l'hôtel du Pic, dont les hôtes sont aimables et pleins d'attention. On me force à remplacer par des chaussons mes souliers déformés par la neige, je me sèche devant un bon feu de hêtre et bientôt dans la grande salle claire où je suis seul convive, la servante triomphante apporte une friture de truites, premier plat d'un déjeuner copieux.

XV

LA HAUTE VALLÉE D'OSSAU

Gabas. — Les forêts et l'exploitation du buis. — La fabrication des chapelets. — Messieurs d'Ossau. — La communauté d'Ossau. — Vestiges des vieilles mœurs. — En route pour Laruns. — Les ours. — Le torrent du lac d'Artouste. — Mines abandonnées. — Les Eaux-Chaudes.

Arudy. Mai.

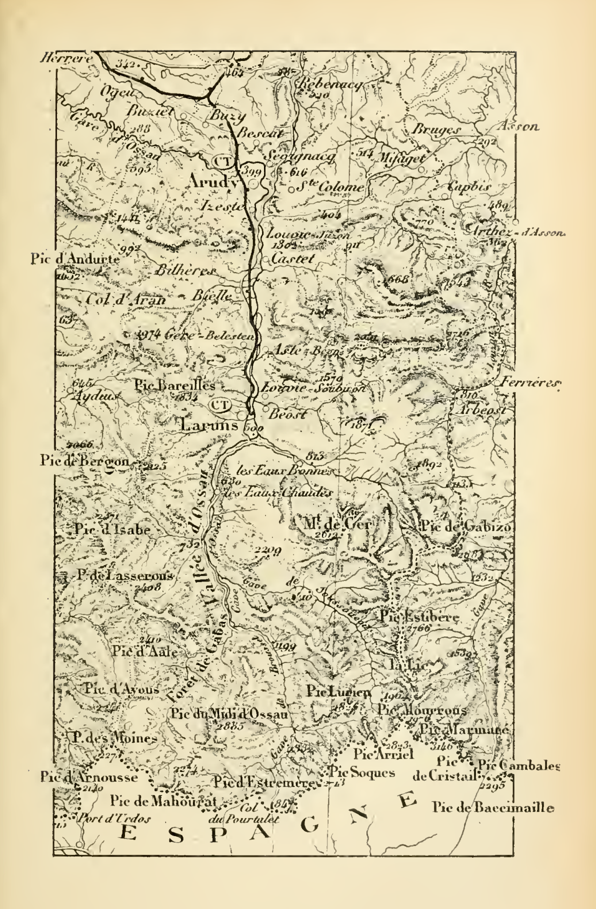
Gabas, où j'ai trouvé si bon gîte, n'est qu'un hameau de quelques feux : 23 habitants, dit un des derniers recensements. Il se groupe autour d'une très antique chapelle, bâtie en 1121 et d'un hôpital où l'on secourait jadis les voyageurs qui franchissaient les Pyrénées par la tête de cette vallée ; l'établissement était une sorte de succursale d'un hospice fameux au Moyen Age : Santa-Christina, sur le versant espagnol du Somport, consacré à héberger les pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle.

La situation de Gabas, à 1 125 mètres, lui vaut un climat hivernal rude mais sain, aussi

le hameau était-il réputé jadis pour la longévité de ses habitants. On garde le souvenir des centenaires qui habitèrent quelques-unes de ses maisons.

Deux gaves se réunissent à l'entrée du hameau : celui de Bious par lequel je suis venu du col d'Aas, et celui de Broussette, descendu par une vallée profonde et bien dessinée au revers méridional du pic du Midi d'Ossau. Ces cours d'eau entourent presque complètement le massif du pic, de leur source à leur confluent.

Du village, la hardie montagne apparaît ; ses deux pics de granit nu se dressent en arrière de monts boisés dont les pentes inférieures sont revêtues de buis. Cet arbuste atteint ici des dimensions considérables et donne lieu à une exploitation réglementée par le service des forêts, du moins sur les domaines de l'État et de la commune de Laruns, qui possède une forêt de près de 6 000 hectares, dont 70 p. 100 sont en sapins et 30 p. 100 en hêtres. Le buis croît dans les endroits où la grande végétation ne s'est pas assise et vient volontiers sous le hêtre. C'est un couvert précieux pour le reboisement, car il protège la croissance des sapins ; aussi beaucoup de forestiers voudraient-ils voir accroître la grosseur minimum exigée pour la coupe des buis.



Herrère
Ogeu
Buziet
Buzy
Rébenacq
Gare d'Ossau
Bescat
Bruges
Asson
Sévignacq
Mifaget
CT
Arudy
Ste Colome
Capbis
Izeste
Arthez-d'Asson
Louvie-Juzon
Castet
Pic d'Andurte
Bilhères
Col d'Aran
Bielle
Gère-Belesten
Aste-Béon
Pic Bareilles
Louvie-Soubiron
Ferrières
Aydius
Arbéost
CT
Béost
Laruns
Pic de Bergon
les Eaux Bonnes
les Eaux Chaudes
Mt. de Ger
Pic de Gabizo
Pic d'Isabe
Vallée d'Ossau
P. de Lasserons
Gave de
Pic Estibère
Forêt de Gabas
Pic d'Aale
la Lie
Pic d'Ayous
Pic Lurien
Pic du Midi d'Ossau
Pic Mourrous
P. des Moines
Pic Marmuré
Pic Arriel
Pic d'Arnousse
Pic Soques
Pic de Cristail
Pic Cambales
Pic d'Estremère
Pic de Mahourat
Col du Pourtalet
Pic de Baecimaille
Port d'Urdos
E S P A G N E

Cette dimension étant actuellement de 8 centimètres de tour, on pourrait la porter à 10 à 12. Évidemment cela retarderait les coupes, étant donnée la lenteur de croissance, mais la communauté d'Ossau et l'industrie y trouveraient leur compte, puisque les brins seraient bien plus gros et d'une plus grande valeur marchande.

L'arbuste n'atteint jamais une grande hauteur; cependant on trouve dans les bois de Laruns des perches de 2 à 5 mètres ayant parfois 40 centimètres de circonférence. Le buis est utilisé dans le pays pour faire les grains de chapelets qui seront montés à Betharram[1], à Saumur, à Ambert ou à Lalouvesc. Il ne peut être employé que si le diamètre atteint celui d'une pièce de 2 fr.

La valeur de ces bois, d'après une note du service forestier, est de 35 à 40 centimes le quintal, l'exploitation revient à 75 centimes. La quantité exploitée chaque année est importante ; on la restreint un peu dans le but de produire dans l'avenir des perches plus fortes ; en 1892, la seule forêt de Laruns avait des coupes représen-

---

1. Sur Betharram, voyez le chapitre XXI du présent volume; sur Saumur, voyez la 2e série du *Voyage en France,* chapitres XVII et XVIII ; sur Ambert, la 33e série, chapitre XVI ; sur Lalouvesc (Ardèche), la 34e série, chapitre II.

tant 3 185 fr.; en 1895, on n'en vendit que pour 1 000 fr.

Les buis des environs de Gabas étaient exploités il y a quelque trente ans pour le compte d'une usine de Bagnères-de-Bigorre; on les y débitait dans une tournerie. Aujourd'hui, ce commerce a cessé.

Le sapin et le hêtre donnent lieu à une activité considérable, moins cependant qu'elle ne le serait si les chemins permettaient l'exploitation, mais bien des forêts sont restées vierges à cause de la difficulté des transports, le bois ne pouvant être amené aux scieries à des prix rémunérateurs. Au long du gave et de ses affluents, de nombreuses petites usines débitent les sapins en madriers et en planches.

Je voulais descendre à Laruns à pied, mais l'hôtelier offre de me faire conduire par un étrange véhicule, attelé d'un mulet. Le prix est raisonnable, j'accepte donc. Le conducteur est un brave homme enjoué.

— Je m'appelle Périssé Jean-Baptiste, c'est mon nom, me dit-il, nous serons bientôt prêts.

Pendant que Périssé prépare son équipage, je parcours le hameau : une affiche attire mon attention, elle contient les remerciements d'un

conseiller d'arrondissement à ses électeurs, et débute ainsi : « *Messieurs* d'Ossau ».

Cette formule singulière, reste de l'ancienne constitution à demi républicaine de la vallée, est celle dont se servaient les princes de Béarn lorsqu'ils venaient recevoir le serment de fidélité et jurer de respecter les fors et les coutumes. Nulle part dans cette région de petits pays à demi indépendants, l'autonomie n'était poussée aussi loin ; aucun seigneur n'y possédait les terres, les habitants eux-mêmes, par leurs jurats, jouissaient du droit de haute et basse justice, partout ailleurs réservé au souverain. Même, pour les faits, délits ou crimes commis à la frontière, une cour composée d'Ossalois et d'Espagnols jugeait en toute indépendance. Aussi *Messieurs d'Ossau* ne reconnaissaient-ils aucune supériorité en dehors du vague lien d'aide au prince.

La constitution d'autrefois se retrouve encore dans les propriétés communes. Les biens communaux sont divisés en deux catégories : les montagnes particulières, propriété d'une seule commune, et les montagnes générales, situées dans le canton de Laruns, et appartenant au syndicat formé des dix-sept communes ossaloises des deux cantons de Laruns et d'Arudy. En outre,

la vallée d'Ossau était propriétaire des landes de Pont-Long, près de Pau et de Lescar; ces vastes terrains couverts d'ajonc servent l'hiver au pacage du bétail à qui la montagne est interdite par la neige. Les communes du canton d'Arudy ont cédé leur part à une compagnie qui voulait défricher les landes et dont je dirai l'insuccès[1], mais celles de Laruns continuent à exercer le droit de pacage que des Ossalois disent tenir de Henri IV et que d'autres, plus chauds patriotes encore, font remonter au xe siècle. Messieurs d'Ossau auraient reçu dès cette époque le privilège de s'asseoir au bout de la table des vicomtes pour reconnaître la cession d'une partie des landes destinée à la construction du château de Pau !

Le régime communautaire continue donc à exister dans l'Ossau, comme dans la plupart des pays pastoraux. La vallée n'a guère de culture que dans les fonds et sur les premières pentes; le terrain ainsi exploité est évalué à 3 800 hectares, tandis que les bois en couvrent 14 500 et les pâturages 32 500. Les troupeaux s'en vont à la montagne sous la garde de pasteurs tirés au sort et qui ramènent chaque soir les animaux dans un endroit abrité. Lorsque les troupeaux

1. Sur les landes de Pont-Long, voyez le chapitre XIX.

sont nombreux dans le même lieu de repos, on appelle celui-ci une *cujala*. C'est là que les pâtres, ayant chacun un campement particulier gardé par les superbes chiens des Pyrénées, font le fromage. Les pasteurs sont toujours des hommes, représentant souvent la presque totalité de l'élément mâle dans une commune.

Les rares hommes restés au village ou dans les métairies et les femmes surtout se livrent à la culture du sol, sèment et cultivent le maïs, base de l'exploitation rurale, surveillent les génisses, coupent et ramassent la litière de fougère qui servira pendant l'hiver, font la récolte du foin, trop peu abondant, car on n'a pas transformé en prairies tous les terrains propices. Ces travaux qui étonnent le voyageur par le rôle prépondérant de la femme, se font sous la conduite du chef de famille, dont l'autorité est absolue et qui transmettra celle-ci à l'aîné des garçons ou au mari de la fille aînée avec la propriété absolue du domaine. Le père et l'aîné sont donc les seuls chefs, les cadets qui ne peuvent être pasteurs ou ne trouvent pas à travailler dans le pays s'en vont chercher fortune au loin, dans « les Amériques » surtout. On ne partage jamais le domaine familial, il reste la propriété de l'aîné ; les cadets touchent leur part en argent.

Ossau garde ainsi quelque originalité, cependant les traditions d'autrefois s'en vont, les coutumes et les modes aussi : sauf dans quelques cérémonies comme celle dont je fus aujourd'hui témoin à Laruns, on ne trouve guère les costumes si curieux d'autrefois. Il faut fouiller dans les vieilles estampes pour en avoir la trace. L'hôtel du Pic, à Gabas, possède une intéressante collection de ces vieilles gravures.

Périssé Jean-Baptiste a fini d'atteler, je monte dans l'étrange machine qu'il va conduire avec dextérité, car nous ne mettrons pas longtemps à faire les onze kilomètres séparant Gabas de Laruns.

La route longe étroitement le gave qui vient de se former ; de beaux arbres l'ombragent : hêtres, bouleaux et chênes ; tout le long coulent des fontaines ; une cascade plonge vers le grand torrent grondant au fond d'un abîme de verdure, sous d'immenses escarpements allant se rattacher au pic de Sesques. Sur la route, un vieux chêne que me montre Périssé se nomme l' « arbre de l'ours », parce qu'on vit un jour un de ces plantigrades y grimper pour manger les glands.

Quelques ours habitent encore les montagnes

de l'Ossau; il y a peu de mois on en prit trois; Un jeune prince russe en tua deux. En quatre ou cinq ans, d'après Périssé, on en a capturé ou tué dix-huit. Quant aux isards, gibier plus exclusivement pyrénéen, il en existe peu dans ces parages, parce que l'on tue trop de jeunes — des *chevreaux* — en dehors du temps de chasse. L'ours reste une sorte de fauve national pour la vallée d'Ossau, moins glorifié toutefois que la vache nourricière : les armes du pays représentent une vache luttant contre un ours, avec cette devise : « *Viva la Vaca!* » (Vive la vache !)

Ainsi devisant, nous atteignons le débouché du gave de Soussouéou qui descend du lac d'Artouste dominé par le Balaïtous; la fissure par où débouche le cours d'eau est si étroite, qu'on ne peut voir les flots accourant au grand gave, mais la vallée se dessine bien. Le lac qui alimente le Soussouéou est une nappe ovale de 50 hectares de superficie, étalée à 1 964 mètres d'altitude; sa profondeur est grande : 84 mètres. Les touristes vantent sa beauté austère, les grands rochers qui l'encadrent, les cascades tombant dans son bassin du haut de sommets sans cesse revêtus de neige. Une puissante arête sépare le lac de la vallée du gave d'Arrens

ou d'Azun [1], alimenté par des affluents sortis d'autres nappes lacustres dont les plus vastes sont celles de Migouelout et de Pouylunt. En cette saison, les abords du lac sont encore encombrés de neige ; les troupeaux ne peuvent monter, ils s'y rendront en juin.

Le Soussouéou roule ses eaux dans une haute vallée herbeuse, qui s'épanouit un instant en petite plaine de prairies. Sauf l'été, où les pasteurs viennent occuper les cabanes, c'est une solitude profonde. Jadis il y avait un peu de vie industrielle ; malgré les difficultés apportées par l'altitude, on exploitait des mines de plomb à Arre (ou Ar), au-dessus de la plaine de Soussouéou, et des mines de cuivre sur la montagne de Cézy, qui domine le confluent des deux gaves, mais ces mines ont dû être abandonnées; cependant les travaux de recherches se poursuivent dans la contrée.

L'exploitation de la forêt pourra ramener un peu de vie. On projette d'utiliser la force du torrent de Soussouéou pour installer une usine qui transformera les bois en pâte à papier. On pourrait créer bien d'autres industries, tant la force motrice abonde; le gave d'Ossau, doublé par

1. 40e série du *Voyage en France,* chapitre XIX.

l'émissaire du lac d'Artouste, roule de chute en chute, semblant appeler les usines; ses eaux laiteuses peuvent être la fortune de la vallée. Cette utilisation de la houille blanche n'arrêtera sans doute guère l'émigration des Ossalois que ne saurait retenir le travail en manufactures, mais elle amènera une population ouvrière qui pourrait compenser les départs pour les Amériques. En dehors du métier de pasteur, les Ossalois ne comprennent guère le travail. Encore la garde des brebis est-elle une occupation que l'on pourrait qualifier de méditative: pour la surveillance de leurs troupeaux ils se fient surtout à leurs admirables *labris,* chiens de berger d'une activité et d'une intelligence surprenantes.

D'autres gaves viennent sans cesse accroître celui d'Ossau. L'un d'eux, descendu du col d'Izabey, où passe le chemin d'Accous, coule, abondant, entre de beaux escarpements calcaires et de grandes forêts où des ours furent tués il y a peu de temps. Une petite usine utilise un peu de la force de ce gave; c'est un des établissements où le buis est tourné en grains à chapelet et teint avant d'être expédié. Le principal débouché est Montaut-Betharram [1] pour la mise en

1. Chapitre XXI.

œuvre des petites boules obtenues. Des femmes surtout travaillent le buis; chacune peut débiter 25 kilogr. par jour. Le quintal de grains de chapelet vaut de 3 fr. 50 c. à 4 fr., dont 50 centimes de bénéfice pour le fabricant.

Des hautes parois calcaires de belles cascades descendent; la plus abondante sourd d'une grotte dite des Eaux-Chaudes, à cause de son voisinage des bains de ce nom; elle tombe au gave en trois bonds, tandis qu'à côté un ruisseau moins puissant glisse doucement au flanc du rocher. D'autres se précipitent de la montagne de Soarzy en face du hameau de Goust, assis sur un plateau porté par des roches énormes et admirablement encadrées; de ce plateau ruissellent encore des cascades et des eaux plongent vers le gave, au-dessus du pont d'Enfer; la chute serait plus abondante, si l'on n'avait capté le torrent pour une usine d'électricité.

Cette partie du val, étroite et sévère, belle pourtant, possède un hameau de maisons blanches et coquettes, avec église catholique et temple protestant, tous deux fort modestes. Ce petit centre est dû aux fontaines thermales des Eaux-Chaudes qui ont fait naître un bel établissement fréquenté surtout par des malades, car le village manque trop d'espace pour satisfaire les ama-

teurs de villégiature. Cependant on a pu créer de jolies promenades dans cette gorge en apparence sans issue.

Au-dessous, l'abîme semble plus étroit encore, ce n'est qu'un couloir menacé l'hiver par les avalanches, égayé l'été par les cascades tombant de toutes les parois. Jadis, la route suivait l'autre rive ; ouverte en 1810, c'était une belle œuvre pour l'époque : elle avait été entaillée en pleine roche, mais était fort escarpée ; le tracé a été abandonné de nos jours pour un autre suivant de plus près la coupure profonde du gave, qu'il franchit par un beau viaduc. Cette voie superbe domine de ses hauts parapets la fissure extraordinairement mince où mugit le torrent, qui semble s'envoler en écume. Des points où le parapet est assez peu élevé pour permettre de voir l'étourdissant abîme dans lequel les eaux ont creusé des *marmites*, le spectacle est parfois sublime.

XVI

LA BASSE VALLÉE D'OSSAU

Laruns. — A travers la ville. — La procession de la Fête-Dieu. — Les costumes du pays d'Ossau. — L'émigration des Ossalois, — Eaux-Bonnes. — Souvenirs de Castellane. — Les marbres de Louvie-Soubiron. — Bielle, capitale de l'Ossau. — Castel-Gelos. — Les marbres d'Izeste et d'Arudy. — Arudy. — Le pont de Germé.

Brusquement, les parois s'écartent et l'on aperçoit l'admirable bassin de Laruns, ses vertes cultures, ses pentes boisées et ses villages. A l'entrée, le hameau de Pons, très vieux, avec d'intéressantes maisons de la Renaissance, fait partie de la commune de Laruns.

La vallée rappelle celle de Barcelonnette dans les Basses-Alpes[1], mais elle est plus verte et ses beaux villages ont beaucoup de grâce avec leurs maisons et leurs églises coiffées d'une ardoise sans éclat qui se détache à merveille sur ce fond de verdure.

---

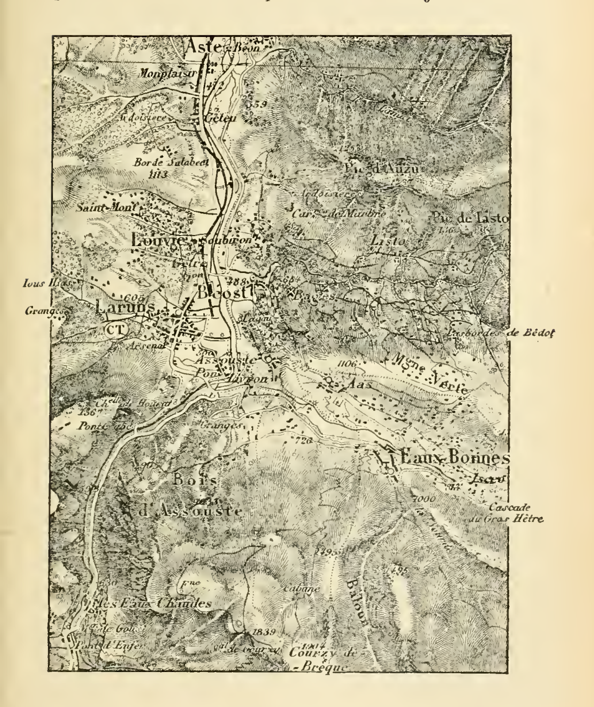
1. 10e série du *Voyage en France.*

La ville, car Laruns avec ses 2 000 habitants, dont près de 1 500 agglomérés, mérite ce titre, a gardé son aspect d'autrefois malgré un embryon de quartier neuf né près de la gare — celle-ci très animée l'été à cause des bains des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes qu'elle dessert.

Une avenue partant du chemin de fer aboutit à la place centrale, ornée d'une fontaine de marbre. Un des côtés de cette place est dans l'axe de la rue principale qui constitue la ville presque entière. Dans la direction de Pau sont de vieilles maisons aux portes en ogive ou en arc de cercle. Les deux dernières datent de la Renaissance, l'une d'elles a une fenêtre ornée de délicats culs-de-lampe. Ce quartier archaïque est rendu plus caractéristique par les types féminins qui se penchent entre les contrevents gris. C'est dimanche, femmes et jeunes filles ont un bonnet blanc recouvert par un fichu noir aux broderies de couleurs. La plupart des maisons possèdent des greniers à jour où sèche le maïs pendu aux poutres ; quelques-unes renferment des fours dont le fond fait saillie sur la rue ; j'avais déjà remarqué cette disposition dans la vallée d'Aspe.

A l'issue de la ville, est une fontaine où les femmes puisent de l'eau ; elles la rapportent dans ces grands vases de bois cerclés de cuivre

plus étroits en haut qu'en bas, dont j'ai vu la



fabrication à Saint-Jean-Pied-de-Port. Des abords de ce rendez-vous des ménagères, on

jouit d'une vue étendue. Il fait gris, des nuées enveloppent les cieux et cependant cela est d'une douceur infinie. Belles cultures, prairies vertes, bois où le hêtre et le sapin mettent des nuances variées, quelques villas des Eaux-Bonnes apparaissant sur les pentes, constituent un décor dont le vieux château de Livron et celui de Béost accroissent le caractère.

Je reviens en ville, monte un instant dans une rue sur laquelle s'ouvre l'église, intéressant édifice moderne, et vais errant entre les maisons. Voici des enseignes annonçant des « guides chasseurs » : ce sont eux qui mènent les amateurs d'émotions fortes à la poursuite de l'ours et de l'isard. Un autre écriteau indique un agent pour les compagnies de navigation transatlantique. L'émigration sévit donc aussi sur l'Ossau, puisque les sociétés maritimes s'y font représenter. Toutefois, la perte n'est pas aussi considérable que dans les pays basques et la vallée d'Aspe. Il y a quarante ans, les deux cantons ossalois avaient 16 872 habitants : ils en conservent 14 177, mais dans ce dernier chiffre il y a les nombreux ouvriers des carrières d'Arudy, Espagnols pour la plupart ; leur nombre serait à déduire de la population pour connaître le déchet réel.

J'ai la chance de me trouver à Laruns un jour de procession de la Fête-Dieu et de voir dans le pieux cortège quelques-uns des costumes féminins qui deviennent si rares. Les fillettes et les jeunes filles gardent le bonnet aux couleurs vives, bordé de rouge, soutaché d'argent, le foulard non moins éclatant sur lequel pend la torsade de cheveux tressés avec des rubans tissés de fils d'or et d'argent ; les matrones, vêtues de noir, ont la tête couverte d'une ample mante de même couleur ; les jeunes femmes portent un corselet apparent soutaché de fils en métal précieux et une grande capeline d'étoffe orange, bordée d'un ruban plus vif ; les cheveux sont liés avec un ruban à ornement et franges d'argent. Quant aux hommes, nombreux et recueillis, ils ont abandonné les antiques costumes et sont vêtus comme partout maintenant dans les campagnes, mais ils restent fidèles au béret ; la blouse courte s'entr'ouvre sur le gilet.

La procession a été très calme et très digne ; quand elle se fut dispersée, un bal a été organisé sous la halle. On a dansé à grands cris scandés de coups de grosse caisse. J'espérais entendre le tambourin, mais les joueurs de cet instrument n'ont pas paru. Pas une paysanne parmi les danseuses, seules les jeunes filles de la ville

sont venues. Pourtant la danse est une passion dans le pays d'Ossau.

Bien que la saison ne soit pas encore commencée aux Eaux-Bonnes, je suis allé jusqu'à cette station par une matinée délicieuse mais très fraîche, pourtant mai est à la veille de finir. Dans le ciel d'une pureté idéale, se dressent des pics immenses que semblent appuyer en contreforts des crêtes dentelées aux grands pans de neige, surgissant au-dessus de pentes boisées de sapins et de hêtres. Le pic de Ger, qui semble de loin le maître de la chaîne, est, vu d'ici, une arête aiguë isolée entre deux pics neigeux plus fiers. Je ne puis trouver le nom de ces cimes et l'on ne saurait me le dire à Laruns, même à l'hôtel, où, pourtant, les touristes doivent souvent poser la question !

Une belle route sinueuse monte aux Eaux-Bonnes ; les piétons y parviennent plus vite par l'ancien chemin qui s'élève en vue d'une campagne semée de nombreuses habitations isolées, au milieu desquelles les hameaux d'Assouste et d'Aas se groupent autour de leur église. Le trajet est court, voici bientôt Eaux-Bonnes, les grands hôtels, de beaux établissements, des promenades soigneusement entretenues, les maisons

à louer aux baigneurs. Cette ville de vastes édifices, assise sur l'étroit espace laissé par la montagne et le torrent de la Sourde, est encore endormie : le printemps est morose cette année, les visiteurs sont bien rares, ils n'arriveront guère en nombre avant un mois.

Eaux-Bonnes est connu depuis bien longtemps, puisque les Béarnais blessés à la bataille de Pavie y furent conduits pour éprouver les effets bienfaisants de ces eaux d'*arquebusade,* comme on disait alors; son développement est dû surtout au comte de Castellane, préfet des Basses-Pyrénées sous Napoléon et père du maréchal, qui fit tant pour ce département. On lui doit les belles promenades, achevées de nos jours, qui rendent aimable le séjour de cette gorge. Des allées bordent les torrents, pénètrent dans les forêts de hêtres et les fourrés de buis. Le bourg s'est fait aimable, il est devenu un centre d'excursions pour toute cette partie des Pyrénées ; une bonne route, dite route thermale, le relie à la vallée d'Argelès, en franchissant le col d'Aubisque, à 1 710 mètres.

Pendant le court été de cette haute région, Laruns est donc un centre de vie, grâce à la voie ferrée qui atteint ce point où finit la partie

épanouie de la vallée d'Ossau. La petite ville pourrait être aussi un centre industriel si les mines de l'énorme commune [1] étaient de nouveau exploitées et si, les forêts devenant accessibles, les bois pouvaient être plus facilement aménagés en coupes régulières. Les scieries sont nombreuses déjà, sur le gave et ses affluents ; elles pourraient l'être davantage.

Au-dessous de Laruns, la vallée gagne en richesse et en aisance ce qu'elle perd en pittoresque ; la montagne s'abaisse par degrés jusqu'à la plaine, sans cesse bordée de villages. Presque en face de la ville, est Béost, si gentiment assis sur un plateau dont le rebord porte l'église et sous lequel le gave roule ses eaux bleuâtres dans un lit étroit. Un gave fuyant dans une gorge ou plutôt une fissure, sépare ce village de celui de Louvie-Soubiron, qui exploitait jadis de beaux marbres. Les carrières ont fourni la pierre pour les lourdes statues de ville qui ornent la place de la Concorde à Paris.

Les montagnes enserrant la vallée ont des arêtes et des pics aigus, revêtus de végétation jusqu'au sommet, sauf dans les parois trop verti-

---

1. 24 753 hectares. On fait des recherches de plomb et de zinc sur le terroir de Bartèque.

cales. Sous un de ces monts est Béon, assis sur un petit plateau de la rive droite, à l'entrée d'une large combe admirablement boisée. En face, sont les villages de Gère et de Bélesten, au pied de pentes plus arides, encadrant le riant domaine appelé l'Oasis. Béon, au pied d'un immense escarpement, possède une ancienne maison noble, encore flanquée de tours et à demi drapée de lierre. Ces petits villages ont à leur pied, sur les deux rives du gave et sur les premières pentes, des cultures où le maïs domine. Peu de prairies, les eaux étant rares de ce côté où les neiges ont disparu de bonne heure, on ne voit plus une seule cascade, alors qu'elles abondent au-dessus de Laruns.

Dans une partie plus élargie de la vallée, voici Bielle, qui fut la capitale de l'Ossau jusqu'à la Révolution ; là se tenaient les assemblées du pays. Cette façon de petite ville dont toute la population (728 habitants) reste agglomérée, n'a pas reçu le titre de chef-lieu de canton, mais l'antique tradition persiste : ici encore les délégués des communes ossaloises se réunissent en syndicat pour discuter les intérêts communs relatifs aux pâturages et aux bois. Dans une salle attenant à l'église, on conserve le coffre d'Ossau où la petite république gardait ses ar-

chives et dont les trois serrures avaient trois clefs restant chacune aux mains d'un maire : Bielle, Laruns et Sainte-Colome.

Centre très ancien, puisque les environs montrent encore une quarantaine de cromlechs très bien conservés et que l'on a retrouvé beaucoup de vestiges romains, Bielle n'a pas perdu tout son aspect du vieux temps ; mais les maisons et l'église ne remontent guère au delà de la Renaissance ; beaucoup de ces édifices sont ornés de sculptures et d'inscriptions en béarnais. Le bourg est dans un beau bassin disposé en hémicycle ; les habitations de Bilhères en occupent les parties hautes ; ces maisons blanches et l'église à lourde flèche complètent à merveille l'heureux décor.

Bielle a dans ses environs les mines de cuivre d'Aspeigt, dont on tente l'exploitation, et des ardoisières fournissant ces plaques d'un noir mat qui donnent aux villages ossalois leur aspect particulier ; le gave et ses affluents animent des scieries. Un chemin conduit à Escot, dans la vallée d'Aspe, par le col de Marie-Blanque.

Au-dessous de Bielle, la vallée se resserre encore en un défilé que défendait une forteresse, Castet-Gelos, qui a laissé des ruines superbes ; un donjon carré entouré d'une haute

enceinte, couvre un mamelon rocheux en partie ceint de murailles. Au-dessous, le village de Castet borde le gave ; à l'écart, une église se dresse sur un rocher isolé; un cimetière occupe la plate-forme.

Ce passage, véritable clef de la vallée, est bordé d'âpres hauteurs exploitées en carrières de marbre. C'est ici la région industrielle de l'Ossau ; Louvie-Juzon, où s'ouvre définitivement le bassin, possède une vaste usine ; il y a des plâtrières et une fabrique de tissus pour sandales. L'église possède une flèche de pierre assez curieuse, qui étonne dans cette contrée où l'ardoise semblait maîtresse.

Et nous voici dans la région du marbre : la gare d'Izeste a son nom gravé sur une plaque de cette pierre de luxe. Tout autour s'ouvrent les carrières ; les petits coteaux isolés qui remplissent le fond de la vallée sont autant de rochers de marbre entaillés par le pic. Ces monticules surgissent au milieu d'une campagne couverte de champs de maïs ; en ce moment on procède au sarclage, soit à la houe, soit avec une petite charrue conduite par des bœufs.

Les coteaux isolés, masses de marbre où croissent à peine quelques touffes de buis, forment jusqu'à Arudy un pittoresque chaos ; le

dernier de ces monticules porte une chapelle. Au-dessous, la petite ville s'étend largement au bord du gave, qui décrit un méandre. Les maisons, grises, sont revêtues d'ardoises moussues donnant à Arudy un aspect de vétusté. La population, aussi considérable dans l'agglomération que celle de Laruns, si la commune a moins d'habitants[1], se livre à l'exploitation des marbrières. Le centre n'a pas autant d'intérêt que Bielle ou Laruns, mais il garde encore quelques maisons de la Renaissance et une église épargnée par le tremblement de terre de 1722. Le monument le plus remarquable est le pont de Germé ; la grande arche supporte une rangée d'arcades sur laquelle est la chaussée d'Oloron. Le lierre qui, dans toutes les Basses-Pyrénées, a une affection si vive pour les ponts, a envahi l'ouvrage et en accroît la beauté.

Ici finit le pays d'Ossau ; les derniers villages, Sévignacq et Sainte-Colome, sont à l'orient du gave. Le premier, très ancien, occupe le site d'un camp romain et possède une église romane ; au-dessus, Sainte-Colome a les ruines d'un château et domine le gave et la plaine d'Arudy. Le dernier village du canton, Bescat, est dans une

1. Population d'Arudy, 1 710 habitants, dont 1 469 agglomérés.

situation charmante, au flanc du coteau d'où l'on découvre un immense paysage et le long et large couloir verdoyant d'où le gave d'Ossau débouche, pour pénétrer dans la gorge étroite et sauvage qu'il suivra jusqu'à Oloron.

XVII

LE JOSBAIG ET LES VÉSIAUS DU BÉARN

Le gave d'Oloron. — Campagnes béarnaises. — Le pays de Josbaig. — Navarrenx. — Une forteresse abandonnée. — Le vésiau de Sauveterre. — Sauveterre et ses ruines. — Le vésiau de Salies. — Salies-de-Béarn. — Les thermes et les salines. — Les parts-prenants. — Au bord du gave de Pau.

Puyoô. Juin.

Après avoir parcouru les vallées des deux gaves d'Aspe et d'Ossau, désormais réunis en une grosse rivière : le gave d'Oloron, je vais descendre le grand cours d'eau dans la vallée élargie qui semble incarner le Béarn, beau bassin peuplé de villages s'égrenant jusqu'à la jonction avec le gave de Pau.

Une telle vallée appelait un chemin de fer : on le lui a donné, mais c'est une ligne à voie étroite courant sur les accotements de la grande route jusqu'à Sauveterre, où elle rejoint la ligne de la Soule. La gare d'Oloron est commune avec celle de la Compagnie du Midi.

Malgré le ciel couvert et gris, la campagne est bien belle ce matin, au long du petit chemin de fer. Des vignes en hautins s'alignent dans les champs de maïs et de pommes de terre, les prés sont encadrés de chênes, les collines riveraines revêtues de bois; entre les arbres apparaissent des maisons badigeonnées d'un blanc rosé. Le gave, peu visible, coule, très profond, dans un lit excavé au sein de la roche; il y bondit et écume; les strates qui se prolongent en travers du courant font de certaines parties de la fissure comme une sorte d'escalier où le torrent accourt avec furie. Il dut passer bien plus haut, il y a des siècles et des siècles, peu à peu il descendit à son niveau actuel; des terrasses et des berges régulières où l'on distingue des cailloux roulés disent la succession géologique de ces lits.

Sur les pentes, nombreux sont les beaux domaines et les riches villas, dont beaucoup ont été édifiées par les émigrants revenus d'Amérique après fortune faite. Le paysage est riant, surtout à l'endroit où le Vert aboutit au gave; le beau torrent du Barétous laisse sur la pointe abaissée d'un promontoire le village de Moumour que défendait jadis une forteresse. Sur la rive gauche du Vert s'étendent de grands bois.

Moumour appartient à une de ces anciennes communautés de paroisses qui semblent la base de la vie politique d'autrefois dans toutes les vallées pyrénéennes, c'était le Josbaig. Ce pays comprenait le cours inférieur de la petite rivière de Joos, descendue des montagnes séparant le versant du Saison de celui du gave. Le Josbaig, dont l'étendue est faible, confine, au couchant, à des régions de langue basque; celle-ci est déjà employée non loin de Moumour, à Barcus. L'ancien petit pays vit encore dans l'usage par le nom d'une commune : Préchacq-Josbaig, et par les propriétés indivises entre les sept communes qui le composent. La partie haute est couverte par la forêt de Josbaig, sur la commune de Géronce, elle appartient non seulement à cette commune, mais aussi à Moumour et Orin. Le nom viendrait de la petite rivière de Joos et du mot béarnais *baig* qui veut dire *val.*

Entre le Vert et le Joos, Orin s'étage au flanc d'un coteau; plus loin, sur ce dernier cours d'eau, Géronce est l'entrée d'une sorte de rue continuée par les villages de Saint-Goin et de Géus. De ces communes, Géronce est la plus populeuse. Le cours d'eau fait mouvoir moulins et scieries ; il est la gaîté de ce joli petit pays bien ombragé qui va finir avec sa riviérette à Préchacq-



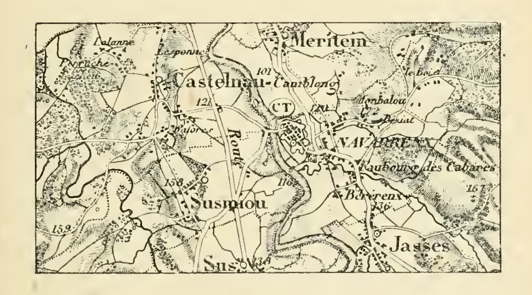
(Échelle au 1/320 000e.)

Josbaig, séparé par le gave de Préchacq-Navarrenx. Un seul village du Josbaig ne s'étend pas sur la route, c'est Aren, à l'écart dans un coude du gave.

Une colline basse, constituée de galets, borde le Joos près de son embouchure et se poursuit au long du gave qu'elle sépare d'un autre étroit cours d'eau, le Lausset, descendu, lui aussi, du pays basque et dont le tracé sur la carte semble une réplique du cours du Joos. Dans sa partie haute, le coteau caillouteux est revêtu de beaux chênes ou d'une touya d'ajoncs dans lesquels paissent de petites vaches aux cornes longues et recourbées, des chevaux et des moutons. La route franchit une sorte de col et, descendant au flanc de la terrasse de galets, court au-dessus du Lausset qui se creuse un vallon désert. La population se tient au-dessus, sur le plateau étroit, étendu entre gave et Lausset et semé de villages. Gurs, le plus vaste, domine les deux cours d'eau superbement encadrés de verdure, plus loin apparaissent Sus et Susmiou.

Le centre le plus considérable occupe l'autre rive du gave, c'est la vieille cité forte de Navarrenx, déclassée mais gardant encore une partie de l'enceinte bastionnée dont l'entoura Vauban. Jusqu'en 1867, cette petite ville, qui barrait en

arrière la route de Saint-Jean-Pied-de-Port et de Roncevaux, fut regardée comme place de guerre ; elle a encore fière mine sur la haute terrasse qu'elle borde, ceinte de ses remparts, dominée par le dôme roux de son église surgissant entre les arbres. La route qui conduit à Navarrenx forme une avenue de platanes dirigés en berceau



et va franchir le gave sur un vieux pont de cinq arches, fort étroit, construit par le roi Henri d'Albret, fondateur de la ville primitive. Celle-ci occupait la rive gauche ; le souverain l'estimant trop difficile à défendre la fit complètement détruire pour la réédifier sur l'emplacement actuel. Quand Louis XIV confia à Vauban le soin de refaire les places fortes sur un plan nouveau, Navarrenx reçut l'enceinte et les bastions qui

existent encore. Mais la cité n'eut jamais à défendre ces murailles nouvelles. Depuis lors, Navarrenx faillit devenir une grande ville : la Révolution en fit un moment le chef-lieu des Basses-Pyrénées à cause de sa position vraiment centrale ; Oloron lui enleva ce rang, et Pau, à son tour, détrôna Oloron.

On entre encore dans la ville par les portes étroites qui suffisaient autrefois, mais à côté le rempart a été éventré pour livrer passage aux routes modernes. Bien humble, dans ce corset de pierre, est Navarrenx ; la description qu'en faisait Arthur Young, en 1787, est toujours exacte : « Trois rues principales, qui se coupent à angle droit, et une petite place. »

Un peu de commerce avec les communes voisines, mais pas d'industrie. Au temps où Young la traversait, la fabrication de la toile était fort répandue ; elle n'existe plus aujourd'hui. Le canton tout entier est purement agricole. Le gave fuit rapidement, au sein de campagnes superbes, sans cesse bordé de villages. La population se porte presque toute dans la vallée, les collines riveraines n'ont guère de centres de population et les métairies sont assez clairsemées. Un seul village se montre sur ces hauteurs, Castetbon, qui fut sans doute un *bon château,*

comme semble le dire son nom. Il commande d'immenses horizons.

Sur la rive gauche, la grande route laisse à l'écart les petits centres assis de préférence sur les pentes et le bord des terrasses. Ainsi Castetnau-Camblong est groupé sur une ancienne berge, semblable à un énorme rempart et en partie couverte de châtaigniers vigoureux. Plus loin, sur la rive droite, Audaux possède, au bord du gave, un vaste château flanqué de pavillons coiffés de grands dômes, œuvre du XVIIe siècle.

Le Lausset se rapproche du gave auquel il amène ses claires eaux sous le beau village d'Araujuzon. Légèrement accru par l'abondant ruisseau, le fier torrent va passer sous le pont suspendu de Narp qui relie ce village à Montfort. Les collines qui forment sa vallée s'abaissent de plus en plus, le paysage perd de sa grandeur, cependant il y a de jolis coins encore; ainsi Laas avec une église à flèche de pierre et son château moderne bâti sur la berge abrupte du gave. Ce bourg est habité par une population de potiers fabriquant des ustensiles communs en terre vernissée; nombreux sont les petits ateliers et les fours. Plus loin, sur la rive opposée, Barraute est enfoui sous la verdure; à l'écart, le cimetière possède une chapelle couronnée par un dôme

de pierre; sur l'autre rive, les rares maisons d'Andrein avoisinent une église très humble, assise sur la falaise.

Toujours en descendant au long du gave, on voit grandir un site féodal : sur un à-pic des tours, des murailles croulantes, une église, des toits forment un des beaux décors du Béarn : la « ville » de Sauveterre, qui fut la capitale d'un de ces vésiaus constituant les minuscules provinces du petit État. Ces vésiaus étaient ceux de Sauveterre, Salies et Orthez, répondant à peu près aux cantons actuels.

Sauveterre est une de ces vieilles villes qu'il faut avoir vues de loin pour ne pas éprouver de déception. Rien ne répond moins que ce bourg endormi au fier aspect de ses ruines, au beau tableau formé par le gave conservant encore une travée de vieux pont surmonté d'une tour de défense. Ce fut au Moyen Age une place très forte, dont la valeur était accrue par le château de Montréal ayant un rôle analogue à celui rempli par les citadelles. Ce château a gardé un puissant donjon, note capitale de ce beau paysage. L'église se dresse tout près, sur une terrasse ; c'est une œuvre du XIIIe siècle où l'art roman s'associe au style ogival et qui a mérité d'être classée parmi les monuments historiques.

Des abords de ces édifices, on a une vue parfois sublime sur la chaîne des Pyrénées, dont une grande partie se déroule au regard.

Sauveterre est fort calme ; la fabrication des sandales ou espadrilles est sa principale source d'activité. Cependant, elle est assez commerçante pour que sa population n'ait pas décru, elle est même légèrement supérieure à ce qu'elle fut il y a une trentaine d'années.

Riche en amont, la vallée du gave d'Oloron, que le gave de Mauléon ou Saison atteint en vue de la petite ville, est plus opulente encore en aval. Les villages se pressent au long de la rivière qui a désormais toute son ampleur ; les maisons isolées, couvertes de toits rouges, semblent sourire dans la verdure. Ce passage, emprunté par le chemin de fer décrivant un grand détour pour atteindre Salies, est plus riant et varié que la route directe tracée à travers un pays de bois bientôt plissé par un vallon descendant à Salies.

Cette contrée a pour sous-sol un banc de sel gemme, exploité à Oraas sur le bord du gave et à Salies. Oraas possède une saline au fond d'un petit vallon ; elle appartient à une « corporation des parts-prenants ». En 1902, la production en sel a été de 535 tonnes seulement, chiffre

bien peu supérieur à la quantité minima exigée par le fisc (500 000 kilogr.) pour toute saline, mais les eaux du puits salant, dont la profondeur est de 62 mètres, ne sont pas toutes soumises à l'ébullition, une partie est refoulée à Salies pour l'alimentation des thermes.

Les parts-prenants constituent une sorte de syndicat formé des chefs de famille d'Oraas. On retrouve le même système à Salies, mais bien plus en grand, le nombre de parts-prenants étant de 1 400. La production du sel à Salies est d'ailleurs moins importante que dans les salines des environs de Bayonne, 2 014 tonnes en 1902. Le revenu de chaque participant est médiocre, il atteint seulement 42 fr. par an. A ces parts-prenants appartient l'établissement thermal, dont une compagnie fermière assure l'exploitation.

Les eaux, exploitées de temps immémorial pour la préparation du sel par l'association des habitants appelés autrefois les *Beziis* ou voisins, ne sont utilisées pour les bains que depuis 1857. La station s'est fort développée par suite des excellents résultats obtenus et de la douceur du climat qui permet de séjourner toute l'année à Salies. De grands hôtels, des villas, de beaux parcs entourent l'établissement et contrastent

par leur fraîcheur et leur élégance avec la vieille cité, toute grise, groupée au pied d'une colline, de l'autre côté de la rivière du Saleys. Cette ville primitive possède quelques demeures anciennes, mais son intérêt est médiocre. La population, assez considérable[1], vit soit des salines et du logement aux étrangers, soit de petites industries; la fabrication des sandales et espadrilles est la plus importante. C'est un des centres de préparation des jambons dits de Bayonne.

Les habitants qui ne résident pas en ville, sont répartis sur un vaste territoire (5 208 hectares), où ils se livrent à la culture. D'innombrables maisons rurales se suivent au long des chemins ou des vallons parcourus par d'indigents ruisseaux allant à la pauvre et glauque rivière du Saleys. La vigne, le maïs, les céréales, de petits bois, des prairies, donnent à cette campagne beaucoup de charme et de variété. On est ici aux confins de la zone des vignes sur haute tige, car on trouve à la fois des ceps grimpant en hautins et les pampres guidés sur échalas comme dans la Chalosse voisine.

Ce pays landais est proche, en effet. Dès que l'on a traversé le bourrelet de collines qui pro-

1. 5 994 habitants, dont 2 963 agglomérés.

tège Salies des vents du nord, on est sur le versant du gave de Pau et, par delà cette rivière, on voit s'étendre la vaste Chalosse, précédée par les campagnes du pays d'Orthe, à travers lesquelles le chemin de fer de Dax amène à Puyoô, sur la ligne de Bayonne à Toulouse, les wagons de luxe venus de Paris à destination de Pau. A Puyoô aussi viennent prendre place, sous le grand hall de la bruyante gare, les trains de Saint-Palais et de Mauléon qui desservent Salies.

Cette jonction de voies ferrées est dans une des plus belles parties du Béarn. Au nord, les coteaux du pays d'Orthe dépendant du département des Landes, au sud la large plaine de Lahontan, sont couverts d'opulentes cultures.

XVIII

AU LONG DU GAVE DE PAU

Les gaves à Peyrehorade, les gaves en amont. — Le gave de Pau. — Orthez, son pont et son donjon. — Le champ de bataille. — Monument du général Foy. — Le pays de Larbaig. — Arrivée à Pau. — La ville, sa transformation, son climat. — La colonie anglaise.

Pau. Juin.

Au-dessus du point où la marée les soutient et les gonfle, les gaves ne sont plus que des torrents, puissants, autrement abondants que l'Adour, mais ils n'ont rien d'une rivière, sinon le volume des eaux ; ce sont des torrents aux flots sauvages, rapides toujours, souvent violents, parfois enfermés en des fissures de roc qu'ils ont creusé de plus en plus profondément, sans réussir à élargir les parois.

D'un côté du barrage de Peyrehorade, un fleuve calme, des chalands, toute l'activité marinière ; en amont, la course folle des eaux grises ou transparentes selon la saison. La rive gauche est la plus belle sur le gave de Pau ; vers Saint-Cricq les collines boisées tombent parfois à pic. Plus haut, le torrent erre dans les graviers où crois-

sent les saules. Les champs étalent de riches rangées de maïs, quelques-uns montrent des tiges pointant à peine. Le jeune germe est un appât pour les oiseaux; le cultivateur s'ingénie à multiplier les épouvantails sans troubler beaucoup ses petits ennemis.

Entre les champs de maïs qui couvrent sa plaine, le gave descend par un lit étroit et profond qu'il a scié dans la pierre. Les neiges fondent en ce moment dans les Pyrénées, aussi les eaux sont-elles souillées, d'un gris d'acier. Elles se précipitent en bouillonnant contre des parois à pic, revêtues de mousse et de broussailles; la végétation est très puissante sur ces hautes rives taillées en abîme. Au-dessus de ce lit vivant, sont ce que l'on pourrait appeler des lits morts, de belles roches pareilles à celles du Jura et qui semblent avoir été façonnées par un torrent.

A mesure que l'on approche d'Orthez, ce caractère inachevé mais héroïque du gave se précise davantage. Certaines parties des gorges rappellent en petit les cañons du Rhône et de la Valserine aux abords de Bellegarde[1]. Une de ces coupures pittoresques, dans lesquelles le gave, contenu entre les roches qu'il a façonnées,

---

1. 8e série du *Voyage en France*, chapitre V.

doit être d'une énorme profondeur, est franchie par un pont infiniment pittoresque : quatre arches inégales, en dos d'âne, dont la partie supérieure était défendue par une tour qui a été rétablie dans son état primitif. Il est peu de passages de rivières aussi saisissants que celui-ci.

La ville d'Orthez ne répond pas à ce site. On s'attendrait à retrouver une vieille cité du Moyen Age ou de la Renaissance et c'est une grosse bourgade, régulière et tranquille, où bien rares sont les maisons d'apparence ancienne. Elle ne rappelle guère les souvenirs de Gaston-Phœbus, dont Froissart a décrit avec un tel émerveillement la cour brillante réunie au château. La beauté de la ville est dans les grands arbres de ses promenades : platanes, ormes, tilleuls d'une admirable venue, dans son gave farouchement superbe au sein d'un lit qu'il a patiemment travaillé et sur lequel se penchent de vertes ramures. Même notre époque a accru la grandeur de ce paysage par un second pont hardi jeté au-dessus du torrent. Du tablier, on découvre en partie la ville, dominée par la tour de Moncade, seul vestige du château superbe où les souverains résidèrent avant d'aller habiter Pau d'une façon continue. En dehors de la voie principale, formée par la route de Pau à Bayonne et des au-

tres entrées de la ville, Orthez n'a que de petites rues, irrégulières, pavées de cailloux, bordées de maisons à grands contrevents. Un mail planté d'ormes immenses monte du gave à l'église, bel édifice ogival du xve siècle.

Orthez doit aux eaux puissantes de la rivière d'être un petit centre industriel, un des rares points où se soit conservée la fabrication des toiles de Béarn, qui a fait naître celle des tissus de coton nouveauté. Orthez file et tisse. Parmi les principales usines auxquelles le gave donne la vie, sont de grandes fabriques de papier de paille. Mais ce qui peut être considéré comme la fabrication type d'Orthez, c'est la salaison des fameux jambons de Bayonne. Orthez est le marché principal pour cette industrie : deux grosses maisons y mettent en conserve, à l'aide des sels de Salies, les jambons fournis par les innombrables porcs des métairies béarnaises.

Les Basses-Pyrénées sont un des départements où les porcs existent en plus grande quantité ; la statistique décennale de 1892 constatait 144 377 animaux appartenant à cette race ; à ce point de vue, le département venait en dixième ligne pour la France entière. Si l'on envisage le poids vif des porcs entretenus sur une surface de cent hectares, les Basses-Pyrénées sont au dix-hui-

tième rang, avec 1 568 kilogr. Mais la région ne se borne pas à utiliser ses jambons : le département des Hautes-Pyrénées, bien moins étendu [1], a presque autant de porcs et alimente de ses jambons les ateliers de salaisons béarnais ; il possédait 103 080 individus de race porcine avec un poids vif de 1 681 kilogr. par cent hectares.

Orthez, qui joua un si grand rôle dans les guerres de religion, fut, en 1814, le théâtre d'un des grands drames de la lutte qui se déroulait en France contre l'invasion. C'est au nord de la ville, au sommet des collines d'où l'on jouit d'une vue si belle sur les Pyrénées, que Wellington, à la tête de forces bien supérieures, atteignit le maréchal Soult et lui infligea un sanglant échec. Le duc de Dalmatie perdit de 3 000 à 4 000 hommes, mais il en avait mis hors de combat 6 000 à l'ennemi et put se retirer sans être inquiété. Parmi les blessés se trouvait le général Foy, le futur grand orateur, pour la quatorzième fois atteint sur un champ de bataille. Une pyramide a été élevée à l'endroit où tomba ce vaillant soldat.

---

1. Basses-Pyrénées, 771 200 hectares ; Hautes-Pyrénées, 452 945.

Les hauteurs sur lesquelles se livra la rude bataille supportent un long plateau de landes que le Luy de Béarn limite vers le nord par sa vallée profonde. Elles sont bizarrement découpées par des vallons aboutissant au gave après avoir décrit, selon un parallélisme singulier, une grande courbe, comme un éventail dont chaque branche se serait repliée. Les sources sont toutes sur un plateau déchiqueté par de profonds ravins et sur lequel s'étend le bourg d'Arthez, centre rural n'ayant d'intéressant que sa merveilleuse situation en vue des Pyrénées, de la luxuriante vallée du gave et des campagnes de la Chalosse. Pour toute cette région, Orthez est le rendez-vous commercial.

Au sud du gave de Pau, le pays est relié à Orthez par la route de Navarrenx suivant une partie de la vallée du Laâ ou Lar, qui a donné son nom avec *baig* (val) à un des petits pays de l'ancien Béarn. Ce Larbaig[1] est une contrée agricole très agreste, dont un des plus petits villages, Castetner, était le chef-lieu. Outre le grand pli du Laâ, il comprenait la longue vallée parallèle du Geu et s'étendait jusqu'au bord du gave ; la plus grande partie de cet ancien

---

1. Voyez la carte, page 241.

bailliage est aujourd'hui rattachée au canton de Lagor.

Les villages sont rares et infimes dans ces collines écartées des grandes vallées ; la population se porte de préférence aux deux côtés du gave de Pau, où la plaine vaste et fertile est couverte de villages largement étalés au long ou au croisement des chemins. Le gave y coule en amples détours enserrant des îles. Sur la rive gauche, les pentes sont garnies de petits bois ; sur la rive droite ces bosquets s'entremêlent de vignobles. La rivière est souvent séparée des campagnes par d'épais fourrés d'arbres aquatiques. La partie cultivée est découpée par des haies bien taillées et entretenues encadrant les champs et précisant les damiers de culture. Ces sombres lignes d'aubépine font paraître argentées les nappes des blés et rendent plus nettes les lignes rigides dessinées par le maïs naissant.

A l'exposition du midi, beaucoup de villas et de parcs ombreux montent jusqu'à l'arête du plateau où ils confinent aux landes. Ces habitations, parfois somptueuses, ont été établies pour que les hôtes puissent se baigner de soleil, en vue du féerique rideau des Pyrénées. Argagnon, Mont, Lacq, Artix possèdent de ces opulentes demeures, regardant la rive gauche où les col-

lines plus fières et mieux taillées font un premier plan au décor pyrénéen.

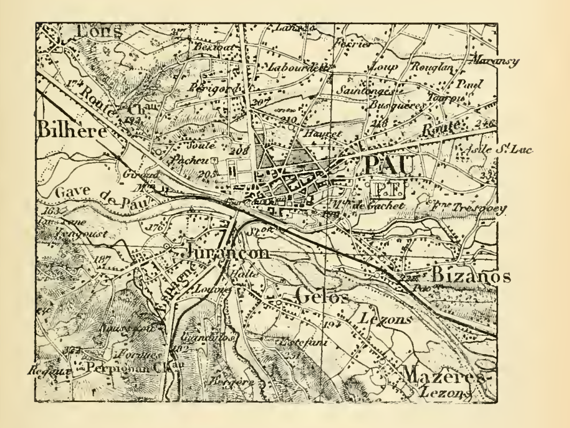
Au delà d'Artix, des bois couvrent les hauteurs, la plaine devient un bocage épais, tant les prairies sont masquées par les chênes étêtés, noueux et difformes. Puis le gave coule sans cesse derrière une large bordure d'arbres aquatiques, longue et solitaire forêt. Les villages aux toits fauves s'échelonnent sur la route. Un bourg plus considérable s'étage sur les pentes, sous les murs d'un château ruiné et la masse considérable d'une église. Les maisons sont éparpillées, cela n'a guère l'apparence d'une ville et pourtant c'est Lescar, jusqu'à la Révolution cité épiscopale, héritière de l'antique *Beneharnum* gallo-romain qui donna son nom au Béarn.

Je reviendrai à Lescar[1], aujourd'hui j'ai hâte d'atteindre Pau, petite Nice des Pyrénées.

Le vicomte de Béarn qui eut l'idée de transférer sa capitale de Morlaa à Pau fut un homme de goût. L'endroit où il planta les trois pieux ou *pau* délimitant ce nouveau domaine et qui donnèrent leur nom à la ville nouvelle est un des plus admirables belvédères de la France en-

1. Voyez page 277.

tière. De cette terrasse, dominant de 40 mètres les rives du gave, le souverain apercevait tous ses États béarnais et basques et une partie de ce Bigorre que ses successeurs devaient annexer à leurs domaines. Par-dessus les grands monts



neigeux, ils devinaient leur royaume navarrais d'Espagne dont ils restaient maîtres jusqu'en 1512.

Les vicomtes de Béarn, devenus rois de Navarre, étaient d'ailleurs seuls à profiter de cet admirable tableau offert par un développement de cent lieues de montagnes formant décor, de-

puis le pic d'Anie jusqu'au pic du Midi de Bigorre, avec, au centre, la double cime du pic du Midi d'Ossau. Les habitants ne se souciaient guère du tableau, leur ville boudait le panorama; quand le Béarn devint domaine de la royauté française et jusqu'à notre siècle, il n'existait sur la terrasse que des quartiers sordides. Les Anglais, les premiers, découvrirent qu'il y avait là un paysage grandiose, dans un climat autrement doux que celui de leur île brumeuse; ils firent assez tard cette découverte, car Arthur Young, qui passait ici en 1787, se bornait à dire : « Pau est une ville considérable, ayant un Parlement et une manufacture de toile, mais elle est plus célèbre comme lieu de naissance de Henri IV. J'ai vu le château, et on m'a montré, comme à tous les voyageurs, la chambre où il vint au monde et l'écaille de tortue qui lui servit de berceau. Influence des talents sur la postérité! Voici une grande ville, mais je doute que rien y amenât l'étranger s'il n'y avait pas ce souvenir favori. »

Le voyageur anglais eut ce jour-là sa sagacité en défaut. L'étranger vient désormais à Pau, il vient en foule et le souvenir du roi Henri IV n'y est pour rien. Grâce à lui, la *grande ville* qui était à peine, d'ailleurs, une cité de 10 000 âmes,

a près de 35 000 habitants aujourd'hui[1]. Il y a quinze ans on n'en comptait que 28 000 et il semble bien que cet accroissement soit loin d'être arrêté ; Pau finira par englober les communes faubourgs de la rive gauche : Jurançon, Gelos et Bizanos au pied de sa terrasse, qui constituent déjà avec elle une agglomération de plus de 40 000 âmes. Peut-être ira-t-elle jusqu'au village de Billère où l'on montre la maison dans laquelle Henri IV fut allaité.

La transformation de Pau en ville de plaisance est œuvre de notre temps. Vers 1840 encore, les récits de voyageurs ne signalaient pas la capitale du Béarn comme station médicale. Cependant des médecins anglais envoyaient leurs malades dans ce climat doux et reposant, où les vents, surtout les souffles froids du nord et de l'est, sont inconnus. Des brochures et des études sont publiées chez nos voisins, vantant l'égalité de température du climat ; peu à peu on voit accroître le nombre des visiteurs, avec le chemin de fer ils deviennent foule. Alors seulement les Palois commencent à comprendre la fortune jusqu'alors insoupçonnée ; ils bordent peu à peu leur terrasse et le gave de boulevards et de

---

1. 34 268, au recensement de 1901.

promenades : de luxueux hôtels s'édifient, des quartiers nouveaux se créent. Mais les hôtes sont toujours en majorité des Anglais ; pendant l'hiver Pau est une cité britannique par ses quartiers neufs. C'est ainsi qu'elle a dépassé Bayonne par la population.

Elle n'offre cependant pas la beauté citadine de sa rivale. Dans son ensemble Bayonne est d'aspect plus monumental, plus original, plus grande ville, par contre les boulevards de Pau en façade sur la haute terrasse dont le gave frôle le pied sont incomparables et les rampes d'accès où montent les tramways électriques donnent un majestueux aspect à ce piédestal de la cité. A l'intérieur, les rues longues et propres sont banales, à cause du crépi sans relief qui les enduit. Les quartiers neufs qui s'étendent sans cesse vers le nord, sur le plateau, sont plus riants ; chaque maison est entourée de jardins très fleuris, dont les murs et les grilles sont rapidement enveloppés de rosiers grimpants qui doivent leur vigueur à la chaleur et à l'humidité. Dans la ville proprement dite, autour du Palais de justice, de l'église Saint-Jacques et de la place de la République, des artères neuves et coquettes se prolongent. Près de là se creuse un pittoresque ravin où coule le ruisseau de Hédas, contrastant

par ses berges et ses saillies avec les voies régulières. Ce pli servait de fossé au château des rois de Navarre.

Longtemps saccagé, dépouillé de son mobilier par Henri IV et ses successeurs peu soucieux de garder intact ce souvenir de leur humble royauté des Pyrénées, le palais a été restauré, ses tours détruites ont été relevées ; la reconstitution est surtout l'œuvre de Napoléon III, qui s'était épris de la vieille demeure. Le château est redevenu la note la plus caractéristique du paysage palois ; ses tours coiffées de toits aigus, la plus grosse gardant son couronnement de créneaux et de mâchicoulis, sont d'un grand effet, bien que la construction des hôtels immenses, alignés comme lui sur la terrasse, ait quelque peu diminué son aspect dominateur.

L'édifice a été restauré à l'intérieur comme au dehors ; on a meublé de nouveau les pièces dévalisées au profit d'autres résidences souveraines ou des grands seigneurs. Comme les anciens séjours royaux, il est devenu monument historique.

Les premiers travaux d'aménagement de la ville ont consisté à relier le château à la place Royale par le boulevard du Midi ; pendant ces dernières années on a prolongé cette artère ; le

boulevard des Pyrénées, porté sur des murs de soutènement et des viaducs, va rejoindre le parc de Beaumont où l'on a construit un vaste jardin d'hiver, immense édifice de fer et de verre, et un casino. Des arbres superbes, où les résineux dominent, de belles pelouses, des massifs fleuris, des allées soigneusement entretenues font de cette promenade un rendez-vous fort mondain et élégant. Pau, du reste, est une cité de luxe, aucune autre ville de province ne possède un tel nombre d'équipages corrects et aristocratiques.

Ces boulevards en terrasse se bordent d'hôtels d'où la vue est merveilleuse sur le gave, le bassin de Jurançon et les plans successifs des Pyrénées se dégradant selon les profondeurs jusqu'aux pics neigeux de la frontière. Je suis peu favorisé aujourd'hui, l'immense tableau est à demi embrumé, seule la plaine du Bigorre, à l'orient, se montre en entier.

Cette transformation de la terrasse de Pau a été faite avec goût, les rampes et les escaliers qui y conduisent ont grand caractère et sont bordés de plantations et de jardinets ; on s'est efforcé d'atténuer tout ce que l'industrialisme moderne peut avoir d'offensant pour les yeux ; une promenade enveloppe les abords de la gare, l'usine à gaz a entouré ses cloches lourdes et

sans grâce d'un manteau de lierre. Aussi l'on comprend l'engouement d'une clientèle riche pour la ville qui s'est ainsi pliée à ses goûts.

Toute cette splendeur est en effet réservée aux gens fortunés. Les valétudinaires, les anémiques, les phtisiques dont la bourse est plus solide que la santé viennent en nombre prépondérant respirer sous le ciel doux et le climat sédatif de Pau. La ville est très recherchée par les fonctionnaires et les officiers qui croient avoir une santé délicate. Peu de régiments sont l'objet de sollicitations aussi nombreuses que celui de Pau.

La place Royale où est la statue du roi Henri, la place Gramont où s'élève la statue du maréchal Bosquet né à Mont-de-Marsan mais mort à Pau, la place Duplaa qui possède l'effigie de Bourbaki sont des lieux de rendez-vous, la place Royale surtout, longtemps le joyau de la ville par la vue qu'elle offre sur les Pyrénées; mais les nouveaux boulevards présentent le même panorama, dont on jouit plus longtemps grâce à la longueur de ce balcon sur le gave.

Pau entretient un intéressant musée et une riche bibliothèque ; pour les amateurs de sport elle a un hippodrome, un vélodrome, des jeux de lawn-tennis et de polo, et surtout ses chasses

au renard, organisées par le Cercle anglais dont les équipages et la meute sont célèbres.

Pau demeure cité de plaisance et de repos; en dépit de la force motrice que pourrait lui donner son gave elle ne s'est point transformée en ville industrielle, son activité commerciale reste due à ses magasins et aux relations avec sa banlieue; les chemins de fer et les tramways à vapeur ont fini par faire d'elle sinon le cœur géométrique du département, au moins le marché le plus important de la région purement béarnaise. Aussi, malgré l'absence d'usines et l'existence d'un autre établissement à Bayonne, la Banque de France a-t-elle à Pau une succursale dont le rang est assez élevé: c'est la 65e sur 126[1]. Pau vient avant Avignon, Castres, Montluçon et autres cités industrielles.

La fabrication des toiles, qu'Arthur Young disait importante, a disparu, Pau n'est plus que le lieu d'entrepôt pour les « toiles du Béarn », d'ailleurs de moins en moins produites. Le centre le plus considérable pour le tissage est Hagetmau dans le département des Landes, mais à une faible distance de Pau.

---

1. Mouvement d'affaires de la succursale de la Banque de France à Pau en 1902 : 32 949 000 fr. Bayonne, on l'a vu au chapitre Ier, est au 15e rang.

Les vignobles des environs, que l'on pourrait appeler vignobles de Pau, produisent un vin fameux, grâce surtout à la réputation que lui fit le roi Henri : c'est le vin de Jurançon. La surface des plantations est assez restreinte et la célébrité reste un peu locale, plus étendue cependant que celle faite par les Béarnais aux produits du petit pays de Vic-Bilh[1].

---

1. Sur ces vignobles, voyez le chapitre XX.

XIX

CAMPAGNES BÉARNAISES

L'esprit béarnais et l'esprit basque. — Efforts pour en effacer les traces. — L'émigration dans les Amériques. — A travers la campagne de Pau. — La route de Monein. — Une page d'Arthur Young. — De Monein à Lescar. — Où fut *Beneharnum.* — Lescar. — Cathédrale de village. — Les landes de Pont-Long. — Les pâturages des Ossalois. — Siècles de luttes et de procès. — Vains essais de transformation.

Lescar. Juin.

Parmi les hauts fonctionnaires de Pau, j'ai retrouvé un ami de vieille date qui ne paraît guère partager mes sentiments sympathiques à l'égard de ces restes de particularisme dont les vallées des Basses-Pyrénées offrent le curieux exemple. En sa qualité d'administrateur ayant beaucoup parcouru la France de poste en poste, cette persistance des usages du passé lui semble abominable. Il est de ceux qui ne peuvent admettre que des populations conservent encore le souvenir du passé, s'attachent à leur langue

et à leurs usages. Sa conviction était trop ferme, trop bureaucratique surtout, pour être discutée; je me suis borné à prêter l'oreille et à apprendre comment on s'y prend pour étouffer le langage béarnais, fils du latin, et la langue basque qui est une des plus vieilles, sinon la plus ancienne du monde.

En sa qualité d'idiome latin le béarnais offre moins de résistance; il a complètement disparu des écoles, des prônes et du catéchisme. D'ailleurs, si le pays est foncièrement religieux, il ne subit pas la direction de l'Église, les prêtres restent à l'écart de la vie publique.

En pays basque il n'en est pas tout à fait de même; le clergé est réellement encore le conducteur du peuple, bien que son action ne se produise pas ouvertement. C'est par l'Église que le peuple euskarien reste le plus fidèle à ses origines. Curés et desservants sont fils de la race même et, par leur action incessante, maintiennent les vieilles traditions. Jusqu'à ces dernières années cette influence était appuyée par les instituteurs, basques d'origine, qui, malgré leur passage à l'école normale de Lescar, restaient en communauté d'idées avec leurs concitoyens et continuaient à parler basque avec leurs élèves et les parents. On a commencé par interdire le

basque, comme je l'ai dit déjà [1], puis on a envoyé en pays basque des maîtres d'origine béarnaise. Ceux-ci ont eu quelque peine à réussir, mais, une fois connus, ils ont obtenu la confiance des familles.

Une partie de la population échappe à cette infiltration française se produisant par le canal des instituteurs, ce sont les habitants des hameaux éloignés et des *cayolars* isolés qui ne peuvent envoyer les enfants aux écoles ; il en est encore assez pour qu'un grand nombre de conscrits arrivent au régiment sans savoir lire ou écrire, ou avec une instruction trop rudimentaire. La classe 1902, qui comprenait 4 166 conscrits, en avait 267 ne sachant ni lire ni écrire ; 79 savaient lire seulement, 380 savaient juste lire et écrire. Il y a progrès cependant : en 1899 le nombre de jeunes gens ne sachant ni lire ni écrire était de 358 et 120 ne savaient que lire.

Ces chiffres, je n'ai pas voulu le faire remarquer à mon ami, sont plus satisfaisants que ceux de départements où l'on n'a pourtant pas à lutter contre des langues autres que le français, ce qui prouve bien que l'existence de ces idiomes n'empêche pas la diffusion de l'instruction.

---

1. Voyez page 50.

Une chose me frappe, c'est que, en s'efforçant de détruire l'usage de la langue basque, on brisera au profit des Espagnols le lien qui unit à la mère patrie les émigrants en Argentine et en Californie. Ces émigrants retrouvant là-bas la langue du petit pays, lui restent fidèles, ceux qui les rejoignent accroissent ce noyau basque et reprennent mieux conscience de leurs origines. Quand on aura réussi à effacer chez nous la langue euskarienne, les Basques d'au delà des mers se sentiront moins nôtres, se fondront davantage dans leur nouvelle patrie, au détriment des relations commerciales qu'ils ont établies avec la France.

L'émigration tend un peu à se ralentir mais elle est active encore. Deux courants se manifestent : alors que les Basques vont surtout en Argentine, le pays béarnais, notamment l'arrondissement d'Oloron, préfère la Californie. Au conseil de revision on s'aperçoit bien de ces directions si opposées.

La diminution dans le nombre des émigrants est un peu due à l'intervention des autorités. On a fait cesser les abus dus à certains agents d'émigration et le chiffre a décru. On s'en est pris aussi à un établissement religieux des environs de Bayonne qui dirigeait beaucoup de

jeunes gens sur ses maisons d'Amérique et les faisait ainsi échapper au service militaire. Ce recrutement au profit de l'étranger a pris fin.

Je donne ces détails sans apprécier. A mon sens, on a bien raison d'empêcher l'exode de populations rurales qui ont tant de terrains à mettre en valeur dans leur propre pays. La touya, si elle était cultivée comme elle pourrait l'être, serait au moins aussi productive que la pampa d'Argentine !

Quelle est la valeur actuelle de ce mouvement d'émigration ? Les statistiques ne la donnent pas. Pourtant, comme le port de Bordeaux est le seul, dans cette région, à prendre des émigrants pour l'Amérique du Sud, puisque les Espagnols eux-mêmes vont s'y embarquer, les chiffres relevés à Bordeaux peuvent donner une idée du mouvement et montrer que celui-ci est bien ralenti. En 1901, le nombre de Français partis pour les « Amériques » fut de 1 295, alors qu'il y avait 1 530 Espagnols. Sur ces 1 295 la Plata en reçut 1 084, le Brésil 67, l'Uruguay 97. Ces émigrants appartenaient non seulement aux Basses-Pyrénées, mais aux autres départements pyrénéens, jusqu'à la Haute-Garonne et à l'Ariège. C'est peu, comparé au grand mouvement de jadis et qui, de 1857 à 1891, donnait en moyenne

1 750 émigrants par année pour le seul département des Basses-Pyrénées.

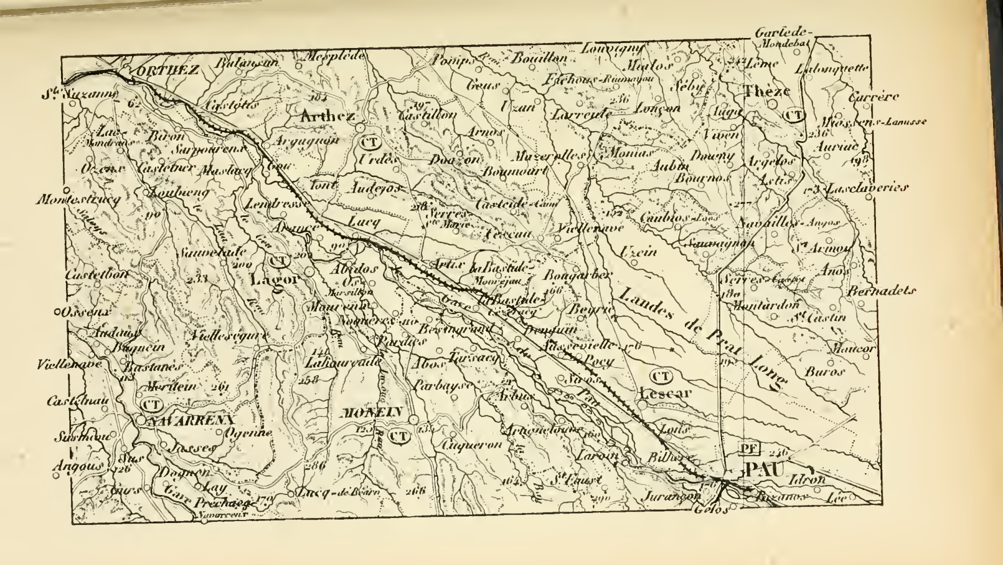
Si l'on comprend le mouvement qui porte une population misérable, trouvant insuffisamment sa subsistance sur un sol marâtre, à abandonner la terre natale, on ne peut le concevoir dans ces heureuses contrées du Béarn et du pays basque qui semblent condenser toute la grâce et le bonheur rustiques. Par bien des traits, le Béarn ressemble au pays basque pour sa richesse. Que l'on aille de Pau dans le canton oloronais de Lasseube, dont les vastes communes se composent surtout d'une infinité de métairies isolées, semées gracieusement sur les flancs ou au sommet des collines ; que l'on pénètre dans les longues et paisibles vallées de la Bayse béarnaise, de la Baylongue ou du Laa, on retrouve partout le même spectacle de la richesse rurale et de la tranquillité. Heureuse contrée qui nous a valu une des rares pages où Arthur Young ait loué sans restriction une partie de la France d'il y a cent ans :

En prenant la route de Monein, je suis tombé sur une scène si nouvelle pour moi en France, que j'en pouvais à peine croire mes yeux. — Une longue suite de chaumières bien bâties, bien closes et confortables, construites en

pierre et couvertes en tuiles, ayant chacune son petit jardin entouré d'une haie d'épines nettement taillée, ombragé de pêchers et d'autres arbres à fruits, de beaux chênes épars dans les clôtures et, çà et là, de jeunes arbres traités avec ce soin, cette attention quiète du propriétaire, que rien ne pourrait remplacer. De chaque maison dépend une ferme parfaitement enclose, le gazon des tournières dans les champs de blé est fauché ras, et ces champs communiquent ensemble par des barrières ouvertes dans les haies. Les hommes portent des bonnets rouges comme les montagnards d'Écosse. Quelques parties de l'Angleterre (là où il reste encore de petits semainiers) se rapprochent de ce pays de Béarn, mais nous en avons bien peu d'égales à ce que je viens de voir dans ma course de douze milles de Paris à Monein. Il est tout entre les mains de petits propriétaires sans que les fermes se morcellent assez pour rendre la population misérable et vicieuse. Partout on respire un air de propreté, de bien-être et d'aisance qui se retrouve dans les maisons, dans les étables fraîchement construites, dans les petits jardins, dans les clôtures, dans la cour qui précède les maisons, jusque dans les mues de volailles et les toits à porcs. Peu importe au paysan que son porc soit mal abrité, si son propre bonheur tient à un fil, à un bail de neuf ans. Nous sommes en Béarn, à quelques milles du berceau d'Henri IV. Serait-ce de ce bon prince qu'ils tiennent tant de bonheur? Le génie bienveillant de cet excellent monarque semble régner encore sur le pays : chaque paysan y a la poule au pot.

Et le lendemain, allant à Navarrenx, il disait :

L'agréable tableau d'hier se déroule encore devant nos yeux : beaucoup de petites propriétés, toutes les apparences du bonheur champêtre.


ORTHEZ
Arthez
Lagor
MONEIN
NAVARRENX
PAU
Lescar
Thèze
Landes de Prat Long
Montestrucq
Castetbon
Viellenave
Castelnau
Angous
Biron
Lucq
Abidos
Artix
Uzein
Bougarber
Beyrie
Poey
Billère
Jurançon
Gelos
Idron
Lée
Buros
Bernadets
Lasclaveries
Carrère
Auriac
Argelos
Doumy
Aubin
Larreule
Longon
Mazerolles
Castillon
Geus
Uzan
Bouillon
Louvigny
Arnos
Ogenne
Jasses
Lay
Parbayse
Cuqueron
Abos
Tarsacq
Viellesègure
Lucq-de-Béarn
Sauvelade
Sus
Dognen
Laroin
Lons
Viven
Navailles-Angos
Sauvagnon
St Castin
Montardon
Maucor
Denguin
Garlède-Mondebat
Lème
Séby
Mialos

On n'ajouterait rien de plus à ce tableau. Des routes nouvelles, des chemins, ont été tracés à travers ces petits domaines, des écoles ont été bâties, mais l'aspect général des choses ne s'est pas modifié. C'est toujours la campagne riante et prospère. Cependant, la dépopulation est venue, le canton de Monein avait 9 500 âmes il y a quarante ans, il lui en reste 8 500 seulement.

Le chef-lieu, ce bourg de Monein où Young notait sa surprise, est un centre modeste ; s'il y a plus de 4 200 habitants dans la commune, on en trouve 1 100 seulement dans l'agglomération, longue rue formée par la chaussée d'Oloron à Orthez, coupée par une autre voie bordant la route de Navarrenx. Les maisons dominent la pente douce sous laquelle coule la Baylongue. Une église de la Renaissance dresse une belle tour, des restes de remparts disent que ce fut une cité forte.

De Monein, un chemin conduit au gave de Pau, à travers l'aimable campagne ; il franchit les chaînes de collines qui séparent la Baylongue de la Bayse et du ruisseau des Hies, gravit la haute colline d'où Cuqueron commande de grands horizons, descend à Parbayse, vieux

village qui possède une charmante église romane et monte encore pour redescendre à la vallée du gave vers Arbus, d'où il gagne Artiguelouve et le pont qui porte le chemin de Lescar.

Lescar ! Elle paraît bien perdue l'antique cité de *Beneharnum,* la métropole religieuse du Béarn dont les évêques étaient présidents-nés des États de la province et seigneurs de la ville diocésaine ! Les cités sont loin du monde, aujourd'hui, quand un quart de lieue les sépare de la gare et que les trains express dédaignent de s'y arrêter. Tel est le sort de Lescar ; la voie ferrée touche à l'un de ses faubourgs, mais la station est à l'écart, dans les champs.

Un chemin monte de la gare au long d'un ruisseau retenu par le bief d'un moulin et sali par les déjections de la bourgade ; il aboutit à un village morne; une rue déclive, passant sous une porte de ville à demi écroulée, conduit à la partie haute, vers l'ancienne cathédrale dont la façade triangulaire, navrante de vulgarité, ne saurait faire deviner la beauté. Celle-ci réside surtout, à l'extérieur, dans le chevet entouré par le cimetière et qui est demeuré intact. Les purs arceaux des fenêtres, les modillons fantastiques de la corniche bizarrement ornée

d'une rangée de boules de pierre, font regretter que la cathédrale n'ait pas gardé toute la sobriété de son architecture romane.

L'art roman eut ici une envolée et une délicatesse d'ornementation exquises ; un évêque du temps de la Renaissance trouva cela trop austère, car des arcs ont été remaniés dans le goût nouveau. A l'intérieur, le chœur, dont le transept, très court, semble faire partie, possède encore les stalles sculptées, œuvre de la Renaissance, mais le vandalisme des réformés a détruit et fait disparaître les tombeaux des souverains de Béarn, dont Lescar était le Saint-Denis. Les grandes fenêtres qui ont été percées dans les côtés, remplaçant les étroites baies romanes, ont bien dénaturé le caractère de l'édifice.

L'église occupe une terrasse dont les murs sont envahis par des touffes de morelle, en ce moment couvertes de fleurs blanches à cœur orange, et qui se pareront plus tard de leurs baies rouges. Ce sont les anciens remparts de la ville de *Lascarris*, élevée sur l'emplacement de *Beneharnum* détruite par les Sarrazins. Cette cité dut être exiguë, car l'enceinte est d'un faible développement. La partie la mieux conservée, une tour flanquant la porte conduisant à la cathédrale, est constituée par des assises de

trois rangées de galets séparées par un lit de briques plates.

Si mornes que soient les quartiers bas semblables à un coin de village et n'ayant d'autre édifice que la vaste école normale, ancien couvent tapissé de glycine jusqu'au faîte, plus solitaire encore paraît cette cité haute. Nul être ne semble l'habiter. Mais combien est merveilleux l'horizon découvert des abords de l'église sur la vallée du gave et les montagnes ! Si, hier, je n'eus pas à Pau le panorama tant vanté, celui-ci m'est donné aujourd'hui. Toute la chaîne se montre, dentelée, hérissée de pics, avec les lignes successives d'avant-monts, noires de forêts, couronnées d'escarpements superbes dorés par le soleil. A l'ouest le pic d'Anie, à l'est le pic du Midi de Bigorre, borne triomphale, au centre le pic du Midi d'Ossau reconnaissable à ses deux pointes. Je cherche à m'orienter, mais trop nombreuses sont les cimes.

Pendant que je contemple ce magique tableau, un paysan vient à passer, fort indifférent au spectacle qu'il eut toute sa vie sous les yeux. Je lui demandai le nom de ces crêtes, espérant retrouver quelques-uns des monts dont je viens de suivre la base pendant mes courses dans les vallées.

Je commence par le pic du Midi d'Ossau pour

obtenir quelques points de repère autour du géant :

— *C'est la montagne,* me répond l'homme.

— Quelle montagne ?

— Je ne sais pas, ça doit être du côté de Laruns, de chez les montagnards qui nous prennent notre herbe !

— Votre herbe ?

— Oui, l'herbe de nos landes de Pont-Long. Il paraît que cette herbe n'est pas à nous, parce qu'un montagnard a retiré le roi Henri d'un trou. Alors le roi Henri, par reconnaissance, a donné aux gens d'Ossau nos landes, où seuls nous envoyions autrefois nos bêtes. Dès qu'il y a un peu d'herbe, vers le 1er mars, les Ossalois arrivent, ils ne s'en vont que dans les premiers jours de juin, quand la chaleur est trop forte ici et que, la neige ayant disparu, les moutons peuvent paître là-bas. Tenez, il y a deux jours à peine que les derniers troupeaux sont partis.

Je ne m'attendais pas à cette sortie contre Henri IV et les Ossalois. J'avais oublié Ossau et ses landes de Pont-Long, mais puisque me voilà tout près, j'irai faire une course dans ces champs d'ajonc, cause d'une animosité plusieurs fois séculaire déjà entre la plaine et la montagne.

Les landes de Pont-Long[1] sont le dernier vestige d'une région désertique, bien plus étendue jadis et qui couvre encore plus de cinq lieues en longueur et deux lieues en largeur au nord de Pau et de Lescar. Les faubourgs de Pau ont empiété sur cette lande uniformément revêtue d'ajoncs en dehors des zones que le voisinage immédiat des villes a fait mettre en valeur.

J'ai dit[2] que les Ossalois estiment leur droit de pâturage bien antérieur à la fondation de Pau, puisqu'ils auraient cédé au vicomte de Béarn le terrain nécessaire à la ville nouvelle. Ils eurent à soutenir cette propriété temporaire contre les Béarnais de la plaine et le firent « armes et enseignes déployées », raconte M. Bonnecase dans une étude sur la constitution de l'Ossau : « Ab armes, ost et signes desplegats », comme disent de vieux actes. On assure que le roi Henri II de Navarre, grand-père de Henri IV de France, ayant voulu faire enclore un coin des landes, les Ossalois descendirent pour renverser la muraille. En vain les riverains de la lande s'efforçaient-ils d'empiéter sur le droit des montagnards, ceux-ci réussirent toujours à évincer

1. Prat-Long sur la carte de la page 275.
2. Page 217.

les voisins. Ils avaient pour dicton : « *En despicit deus de Pau, lou Poun-loung séra d'Aussau.* En dépit de ceux de Pau, le Pont-Long sera d'Ossau. »

Les armes ne suffisant pas, on eut recours aux procès ; cette période judiciaire dura jusqu'en 1837. Alors un arrêt de la cour de Pau régla les droits réciproques des Ossalois et des riverains de la lande.

Mais l'immense étendue d'ajoncs tentait les agronomes, on s'imaginait qu'il suffisait de mettre la charrue dans ces alluvions glaciaires pour les transformer en terres fertiles. Déjà, sous le Consulat, le comte de Castellane nommé en 1802 préfet du département qui lui dut tant de progrès, avait voulu conquérir les landes en y créant une ferme-école. L'illustre administrateur devançait l'heure, il échoua.

D'autres ne furent pas plus heureux. Après bien des efforts, on avait fini par faire aliéner une partie de Pont-Long. Comme le haut Ossau, c'est-à-dire le canton de Laruns, se refusait à renoncer à ses droits, on divisa les landes en deux parties, l'une dévolue à Laruns, l'autre au canton d'Arudy ; cette séparation eut lieu en 1853. Le bas Ossau, qui a moins de *baccades,* c'est-à-dire de bandes de bœufs et de moutons, vendit sa part à une société dotée d'un gros capital. Celle-

ci entreprit en 1864 la mise en valeur de mille hectares. Des charrues à vapeur remuèrent le sol, si compact que les câbles cassaient sans cesse. Comme les engrais chimiques et les amendements n'étaient pas connus ou étaient à peine soupçonnés, l'échec fut complet, en dépit d'abondantes fumures au noir animal. La compagnie dut abandonner son œuvre et l'ajonc reprit possession du sol où les céréales avaient refusé de croître. Il eût été plus simple de planter des arbres et de rétablir la forêt où le brillant Gaston Phœbus allait courre le cerf.

Ce qu'une compagnie ne put faire, des particuliers l'ont réussi, sur des surfaces plus restreintes, il est vrai. Une partie des landes aux abords de Pau, vendues par le bas Ossau, se transforme en belles cultures, grâce au voisinage de la ville, qui fournit ses gadoues et les fumiers de ses écuries, et paie cher les produits du sol et des étables.

Le drainage est très utile en un tel sol, mais il ne saurait suffire, il faut aussi protéger les cultures contre les vents. Autant Pau est à l'abri de leur souffle, autant ces landes nues sont parcourues par eux. Toute récolte est brûlée par les bourrasques ; si l'on disposait des rideaux d'arbres comme dans les pommages du pays d'Auge,

les domaines du Caux ou les campagnes du Comtat et de Provence, il serait possible de gagner peu à peu l'énorme plateau voué à l'ajonc.

Mais cet ajonc et le pauvre gazon qu'il abrite sont indispensables aux Ossalois, du moins le croient-ils, et il se passera bien des années avant que les habitants du canton de Laruns consentent à renoncer à ce pâturage printanier pour les milliers de moutons qu'ils y conduisent. Pendant ce temps, les habitants des communes réparties autour de la lande de Pont-Long continueront à ne posséder le droit de pâture qu'aux époques où l'herbe est brûlée par le soleil et les vents.

Au fond, pâture pour les Ossalois ou pour les gens de la plaine, cela n'en est pas moins un sol très misérable qui devrait tenter les transformateurs de terres pauvres. La création de forêts semble s'imposer ici, elle aurait les mêmes résultats qu'en Sologne et dans les Landes. Mais un tel effort devrait avoir pour corollaire une meilleure utilisation de la montagne, permettant d'obtenir la nourriture d'hiver pour les troupeaux qui viennent à Pont-Long chercher une misérable pitance.

XX

LES VINS DE JURANÇON ET DE VIC-BILH

Le vin de Jurançon et le roi Henri. — Ce qu'est le vignoble. — Son étendue, son histoire. — Le vallon du Néez. — Le chemin de fer d'Oloron. — Le Vic-Bilh et ses vins. — Le pays des aoubiscous. — Morlaas. — Thèze. — Garlin. — Le vignoble de Vic-Bilh. — Le canton de Lembeye. — Les landes de Ger. — Enclaves du Bigorre en Béarn, enclaves des Hautes-Pyrénées dans les Basses-Pyrénées. — Pontacq. — Le pays de Rivière-Ousse.

Pontacq. Juin.

La légende qui s'est faite autour du bon roi Henri ne nous a pas seulement valu la poule au pot, elle a également rendu populaire le vin de Jurançon. Plus que les crus illustres de Bourgogne, le jurançon a sa place dans les traditions nationales. Bien peu ont atteint un tel degré de *famosité*. Tout cela, parce que le brave aïeul qu'était Henri d'Albret donna une goutte de jurançon à téter au futur Henri IV, avant de le confier à la nourrice qui devait l'élever à Billère !

Bien des gens qui considèrent le jurançon comme une de nos gloires, n'en ont jamais bu et

n'en boiront jamais. Il faut au moins leur apprendre où est ce cru fameux, comment on le travaille et quel est son produit.

Jurançon, en somme, c'est à Pau. Dès qu'on a traversé le gave on est sur son territoire. De la gare on est aussi vite au cœur du bourg vigneron que sur la place Royale. Lorsqu'on admire le paysage du haut boulevard des Pyrénées, le premier plan est formé par les coteaux produisant le vin illustre et ceux de Gan, Gelos, Saint-Faust et Laroin qui continuent le terroir, dans un rayon de six kilomètres, au plus, au sud de la ville.

Le vignoble rappelle les cultures de vignes dans certaines parties du Grésivaudan par la disposition des ceps sur des pieux de 2 à 4 mètres de hauteur, au travers desquels, à 2 mètres au-dessus du sol, on dispose des traverses ou flèches dépassant le poteau de un mètre sur chaque côté; ces flèches se réunissent aux voisines par des liens, jadis on usait surtout des lianes de la clématite sauvage ou viorne. Les ceps, au pied de chaque tuteur, sont au nombre de deux. Les vignes françaises comprennent quatre cépages : *Arrouyat, Bouchi, Tannat* et *Mansenc*.

La production du cru de Jurançon proprement

dit n'est pas très considérable : outre que la quantité à l'hectare est faible, le vignoble n'est pas continu. D'après une note fournie par le président du syndicat de Jurançon au jury de l'Exposition de 1900, les membres de cette association obtiennent environ 500 à 600 barriques de 3 hectolitres chacune ; le vin se vend de 40 à 60 fr. l'hectolitre sur place. Ce syndicat est parvenu à obtenir une vinification plus parfaite, soit par les soins en cuve, soit par la propreté de la vaisselle vinaire.

Les prix du jurançon, bas comparativement à ceux des vins supérieurs de Bordeaux, suffisent à révéler une différence de qualité entre les deux crus ; on comprendrait donc difficilement la célébrité ancienne du vin béarnais, si l'on ne savait qu'il trouvait dans le port de Bayonne un débouché vers les Pays-Bas, grands connaisseurs de vins généreux, comme l'on sait. Par les ports de Hollande, le jurançon allait en Brabant, en Suède et en Allemagne. On en demandait beaucoup ; pour en fournir, les Hollandais ne craignaient pas de frelater les barriques avec d'autre vin. Puis les vendeurs eux-mêmes trichaient sur la quantité au point que les Brabançons durent écrire aux États pour se plaindre de la contenance des futailles. Celle-ci devait

être de 40 verges ou 160 pots, mesure de Morlaas, cela équivalait à 297 litres 60, soit bien près du tonneau d'aujourd'hui.

Le Béarn était fier de son vin, il s'efforçait de le faire connaître partout. En 1781 une « compagnie patriotique du Béarn » se fonde pour faire le commerce vinicole ; elle met à sa tête des gens de tous les mondes, gentilshommes, bourgeois ou prêtres. En 1786 M. de Noë, évêque de Lescar, président des États, fait envoyer 600 bouteilles à deux ministres ; ces « pots de vin » avaient pour but « de faire constater à nouveau la qualité des vins et d'attirer la sollicitude des États pour la protection d'un commerce qui est la principale richesse de la région ». Il en coûta la jolie somme de 1 672 livres 8 sols 1 denier pour faire déguster les vins et les expédier à Paris. Tous ces détails sont fournis par le syndicat de Jurançon, tenant à montrer que le cru a son histoire et ses archives.

« Le vin rouge de Jurançon, a dit un de ses admirateurs, est très coloré, d'une robe magnifique, généreux, d'un bouquet et d'une saveur piquants mais agréables. » Quant au blanc « il ressemble beaucoup à celui du Rhin ».

La route et le chemin de fer d'Oloron traver-

sent le vignoble ou plutôt passent au pied des coteaux revêtus de pampres en longeant les bords de la petite rivière du Néez. A l'entrée du val s'étendent les deux bourgs de Gélos et de Jurançon remplis de villas, entourés de beaux jardins et de vignes montant jusqu'au sommet des coteaux. Ici, chaque pente a sa célébrité locale et sera un cru, quand Jurançon aura classé ses vins.

Le vallon du Néez est étroit et charmant. De belles prairies dans le fond ; des bois sur les pentes, encadrant des châteaux et des habitations opulentes et fleuries. Sur la rive gauche le vignoble domine. A Gan, où aboutit un vallon latéral, le paysage s'élargit un peu ; le bourg étale ses toits d'ardoise mate et sans reflet autour du lourd clocher de l'église.

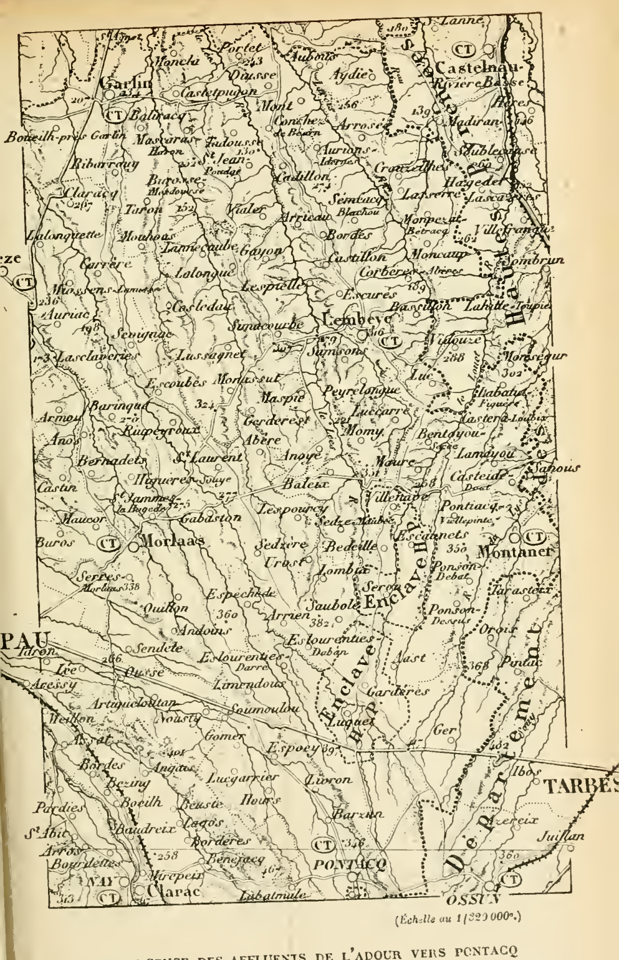
Ici finit la région des crus de Jurançon, on rencontre bien de la vigne au delà et dans tout le pays, de chaque côté, vers les aimables campagnes de Lasseube ou sur les bords du gave, mais le commerce ne la considère point comme fournissant du jurançon.

Là aussi finit la banlieue vivante de Pau ; le Néez descend par un vallon étroit, solitaire et gracieux, entre de hautes collines au pied desquelles naissent des sources puissantes, où la

capitale béarnaise vient chercher l'eau de ses fontaines. Par bonds mutins, toujours suivi par la route d'Arudy, le joyeux torrent pénètre dans le riant bassin de Gan.

La route d'Oloron et le chemin de fer, abandonnant le cours gracieux de la petite rivière, s'élèvent vers la ligne de faîte entre les deux gaves ; la voie ferrée l'atteint par de beaux travaux d'art, rampes, viaducs, tunnels exécutés à travers un paysage charmant, auquel ils donnent une beauté nouvelle. Du haut d'un viaduc courbe on commence à voir les Pyrénées qui, brusquement, lorsqu'on accède au point culminant du passage, se montrent dans toute leur splendeur ; la chaîne semble disposée pour encadrer le pic du Midi d'Ossau.

Jurançon n'est pas le seul cru dont se vante le Béarn ; après lui il place son vic-bilh, vin fantastique à en juger par les recherches auxquelles j'ai dû me livrer pour connaître son terroir. Œnologues et ampélographes, ne sachant pas exactement où celui-ci se trouve, sont restés dans le vague ou bien ont fait de *Vicbile* un village. Or, il n'y a pas un seul lieudit de ce nom dans tout le Béarn. C'est que le Vic-Bilh était un de ces petits pays, de ces *vicus* qui formaient des sortes



DIVERGENCE DES AFFLUENTS DE L'ADOUR VERS PONTACQ

… DES HAUTES-PYRÉNÉES DANS LES BASSES-PYRÉNÉES.

de provinces dans l'État béarnais. Région singulière, réplique du plateau de Lannemezan, reproduisant en petit l'éventail de rivières qui s'épanouit de Lannemezan à la Garonne; ici c'est vers l'Adour, et un peu le gave de Pau, que se dirigent les eaux. Les rivières, ou plutôt les ruisseaux, étant plus courtes sont encore plus indigentes. Le point de départ de ces cours d'eau est près du bourg de Pontacq et des landes de Ger.

Pauvre région, dont le sol d'alluvions glaciaires, compact et froid, est médiocrement fertile, où prédomine encore la touya, composée surtout d'ajonc, de bruyère dans les sols trop secs. L'ajonc sert de chauffage et de litière, à son ombre croît une pauvre flore où domine la mélique bleue, graminée rêche servant à faire du chaume ou des petits balais. D'après une note fournie à M. Risler par M. Boué, professeur d'agriculture, cette plante, nommée en béarnais aoubiscous, aurait valu le nom de *pays des aoubiscous* aux cantons de Morlaas, Garlin et à une partie de celui de Thèze.

Peu de villages dans cette contrée, la plupart des communes sont des associations de fermes isolées; parfois quelques maisons, groupées en hameau, constituent le chef-lieu; le plus sou-

vent mairie ou église sont à l'écart. Chaque métairie forme un domaine jalousement clos ayant en moyenne de 20 à 30 hectares, sur lequel le cultivateur réunit toutes ses cultures. A peine la moitié de cette surface est soumise à la charrue, le reste est en touya et en bois : châtaigniers dont le fruit est une ressource pour l'alimentation, chênes dont les branches fréquemment élaquées fournissent le combustible et sous lesquels croît la fougère destinée à servir de litière.

Le paysan a donc le chauffage et la litière par le bois et la touya ; la moitié de l'autre partie du domaine fournit le maïs consommé en mélange dans le pain dit *méture ;* les céréales : blé, seigle ou avoine, les pommes de terre, le *farouch* ou trèfle incarnat ; la vigne, un ou deux hectares, donne le vin ; le reste est en prairies permettant d'alimenter le bétail en hiver. Mais on ne peut obtenir des récoltes suffisantes que par l'emploi de la marne, ce sol de *boulbènes* est trop pauvre en chaux et en acide phosphorique. Si les engrais chimiques permettent désormais d'assurer des récoltes rémunératrices, leur emploi est bien restreint encore, l'extrême dissémination des métairies ne permet pas de prêcher par l'exemple.

Ce plateau où les blocs erratiques abondent,

diminuant en dimension et en nombre à mesure que les cours d'eau approchent de leur embouchure, est donc strié par une multitude de vallons entre lesquels les collines portent des plateaux où les habitations se sont installées, de préférence aux rives des ruisseaux.

Dans cette contrée purement agreste et bocagère s'est formé le petit État de Béarn. Sa capitale primitive, Morlaas, est sur les premiers coteaux, au delà des landes de Pont-Long. La petite ville, qui semble avoir été une station romaine, était la résidence des vicomtes jusqu'au moment où Pau fut construite. Les *fors* ou coutumes du Béarn y furent rédigés. On a vu que la mesure de Morlaas était la base du commerce des vins ; les livres morlanes et les sous morlans étaient des unités monétaires et servaient aux transactions dans toute la Gascogne et une partie du Languedoc. Abandonnée par ses souverains, ne gardant de son passé que des vestiges de fortifications et le superbe portail roman de son église, Morlaas est une bien petite ville, moins peuplée que nombre de villages[1]. Mais c'est le chef-lieu d'un vaste canton (22 367 hectares) comprenant vingt-neuf communes, toutes pure-

1. 1 467 habitants, dont 1 157 agglomérés.

ment agricoles et dont dix ne possèdent aucun village ou hameau.

L'étroit plateau sur lequel les premiers vicomtes de Béarn avaient fixé leur séjour domine les sources du Luy de Béarn, pauvre rivière qui va longer les landes de Pont-Long, et le cours presque aussi indigent du Luy de France, coulant avec lenteur en une vallée très longue, où l'on ne rencontre aucun village. Les petits centres de population sont tous sur les collines, rides étroites bordées de chaque côté par un cours d'eau également long, également pauvre. Ces villages sont rares d'ailleurs, on n'en trouve que quatre à cinq entre Morlaas et Thèze, autre chef-lieu de canton des bords du Luy, à plus de 15 kilomètres. Thèze est infime, avec ses 280 habitants agglomérés, mais la route bordée par ce bourg minuscule est, jusqu'à Arzacq et aux confins du département des Landes, une rue de métairies courant sur la crête de la colline au pied de laquelle le Luy de France, lentement accru, va bientôt mériter son surnom en pénétrant dans la Chalosse, terre de France, tandis que le Béarn était souveraineté étrangère.

De Thèze ou d'Arzacq, des routes traversent jusqu'à Garlin le pays des *aoubiscous*. Les landes sont nombreuses encore sur ces plateaux où se

traîne le misérable ruisseau de Louts, qui deviendra la rivière d'Hagetmau[1]. Sans cesse les routes gravissent les pentes, traversent les landes, redescendent dans un autre pli et remontent. Ainsi l'on traverse le Gabas et le Bahus qui arrosent plus bas de beaux vallons de Chalosse, avant d'atteindre à Garlin le bassin où les Lées se réunissent en une seule riviérette.

Garlin est chef-lieu d'un canton en grande partie couvert de landes, mais qui, dans sa partie occidentale, possède de belles vignes allant se rattacher au vignoble célèbre de Madiran, dans le canton haut-pyrénéen de Castelnau-Rivière-Basse[2]. C'est le pays de Vic-Bilh auquel on rattache parfois Madiran. Les produits sont des vins rouges et blancs, plus liquoreux et doux que ceux de Jurançon, mais moins réputés et recherchés. Moncla et Portets entre les Lées, Arrosès, Crouseilles, Corbère-Abères dans la vallée de l'Arcès ou Larcès sont les principaux centres; les vins de l'Arcès, plus corsés, sont aussi plus estimés. Ils avoisinent Madiran.

Ces derniers crus appartiennent au canton de

---

1. Sur Hagetmau et ces rivières de la Chalosse, voyez la 30e série du *Voyage en France*.

2. Sur la Rivière-Basse et le vignoble de Madiran, voyez la 30e série du *Voyage en France*, chapitre XV.

Lembeye, dont l'ensemble a pris le nom du chef-lieu, pour désigner les vins rouges et blancs. Ce bourg, assez considérable, est bien groupé sur une haute colline dominant le Petit Lées ; son église, grand édifice à trois nefs, dresse au-dessus du portail une énorme tour commandant un vaste paysage. Sur tout le plateau au nord de Pau, le canton de Lembeye est celui qui a la population la plus éparse. Il ne renferme pas 10 000 habitants et possède cependant trente et une communes ; trois seulement, y compris Lembeye, groupent plus de 500 habitants au chef-lieu et douze n'ont pas de village. Mais le pays est charmant par la variété des cultures et la multitude des hameaux et des habitations isolées.

Dans son ensemble, la partie haute du plateau d'alluvions glaciaires est restée à l'état de landes nues, mais les ruisseaux qui y naissent creusent bientôt des vallons nombreux ; leurs eaux vont à l'Adour par le Louet et l'Echez, dans les Hautes-Pyrénées. Pays très sylvain, les grands bois couvrant des crêtes allongées entre les rivières parallèles ont des clairières où sont enfermés les villages. Ce fut encore un petit pays béarnais, le Montanerès, ainsi nommé de sa capitale, assise au-dessus du ruisseau du Lys, Montaner, petit bourg dominé par la masse puissante d'un

donjon haut de 42 mètres et des remparts qui l'entourent. Cette forteresse est l'œuvre de Gaston Phœbus, le plus célèbre et le plus magnifique des souverains du Béarn de la maison de Foix. Le Montanerès, tout en dépendant du Béarn au point de vue féodal, faisait partie du diocèse de Tarbes.

Au sud, le canton de Pontacq s'étend en grande partie sur l'immense plateau couvert par les landes de Ger et partagé entre les deux départements des Basses et des Hautes-Pyrénées. Plaine sauvage, à peine plissée par des ravins qui sont les origines des plus longs parmi les cours d'eau en éventail allant aboutir au grand coude de l'Adour. Région assez abandonnée pour que l'armée ait pu installer un champ de tir d'artillerie en remplacement du camp de Lannemezan. Lande et camp ont pris le nom de Ger, village aux maisons éparpillées capricieusement sur les rides entre lesquelles naissent la Lys-Devant et la Lys-Derrière.

Entre le Montanerès et les landes de Ger, les cartes coloriées montrent deux îlots qui se touchent presque, et portant les teintes des Hautes-Pyrénées, isolés au milieu de l'arrondissement de Pau. Ce sont d'anciennes possessions des seigneurs de Bigorre enclavées dans celles du Béarn,

conservées comme bigourdanes sous l'ancienne monarchie après la réunion des États béarnais à la France et respectueusement laissées aux Hautes-Pyrénées lors de la création des départements, les limites répudiant ainsi l'idée qui avait présidé à l'organisation nouvelle. Cette bizarrerie incohérente a résisté à tout, les deux îlots continuent à faire partie des Hautes-Pyrénées et dépendent du canton d'Ossun. Le plus au nord verse ses eaux dans le Louet, il comprend les communes de Villenave-près-Béarn, Escaunets et Séron; l'autre, au sud, voit naître le Louet et le Lées et est traversé par le Gabas, il compte deux villages, Gardères et Luquet. Ces deux enclaves ont naturellement beaucoup plus de relations avec les Basses-Pyrénées qu'avec leur département : celle du nord se rattache à Montaner et à Lembeye, celle du sud est attirée vers Pontacq, même vers Pau depuis qu'un petit chemin de fer routier passe à proximité. Le plus étrange dans cette délimitation, c'est que les enclaves sont presque contiguës, il y a 100 mètres à peine entre les territoires de Gardères et de Séron, un kilomètre au point le plus éloigné!

La grande route de Pau à Tarbes qui traverse le sud de l'enclave dans la commune de Luquet

traverse aussi Ger, elle est suivie de Pau à Soumoulou par le tramway à vapeur qui se dirige ensuite vers Pontacq en suivant une route moins directe et plus fréquentée, car elle s'éloigne des landes de Ger pour traverser une région couverte encore de touyas mais où de nombreux villages ont conquis à la culture une partie du sol. Tout ce pays est une vallée large et peu profonde où coule l'Ousse qui, malgré son cours de 45 kilomètres jusqu'à Pau, reste un ruisseau, mais un ruisseau travailleur au long duquel s'échelonnent les moulins et les petites usines. Dans ce pli enfermé entre la terrasse portant les landes de Ger et les belles collines riveraines du gave de Pau, Pontacq est un centre important pour une contrée où l'on ne trouve pas une agglomération compacte de plus de 1 000 âmes; il en renferme plus de 2 000 dans le centre communal, 2 815 dans la commune tout entière. Cette population considérable est due à l'industrie. Le travail du cuir y est actif, soit pour la transformation des peaux brutes dans les tanneries, soit pour la fabrication des chaussures. Plusieurs ateliers se livrent à la production des meubles.

Longtemps Pontacq n'eut de communications avec Pau et Tarbes que par les gares de Nay et d'Ossun. Aujourd'hui l'active petite ville est

reliée au chef-lieu du département par le chemin de fer de la vallée de l'Ousse qui dessert de nombreux villages, dont le plus populeux est Espoey, et doit atteindre Lourdes. Cette ligne du pays de *Rivière-Ousse,* et d'autres qui se dirigent vers Pau, contribuent à donner artificiellement à l'ancienne capitale du Béarn le rôle de cœur du département que lui refusait jadis sa situation excentrique et qui faillit faire de Navarrenx ou d'Oloron la capitale de l'organisme administratif. Désormais, toute la région béarnaise est attirée vers Pau, et la Soule entre dans sa zone d'influence par la construction du petit chemin de fer d'Oloron à Tardets et à Mauléon. Le Labourd et la Basse-Navarre continuent à graviter vers Bayonne [1].

---

1. Les lignes à voie étroite rayonnant vers Pau sont celles de : Pau à Pontacq, Pau à Morlaas et à Lembeye (avec un embranchement en construction sur Garlin), Pau à Monein. Le réseau exploité comprend en outre la ligne d'Oloron à Sauveterre.

On construit ou l'on étudie les lignes d'Oloron à Mauléon, de Lembeye à Madiran et à Riscle, d'Orthez à Aire, de Sauveterre à Peyrehorade.

XXI

DE BÉARN EN BIGORRE

Le pays de Rivière-Lagoin. — La plaine du gave. — Nay et ses industries. — Les manufactures du gave. — Bruges et ses fils de Flamands. — Le vallon du Bécs. — La vallée de l'Ouzon. — La fabrication des chapelets. — Coarraze. — Lestelle, Montaut et Bétharram. — Entrée en Bigorre. — Le lac de Lourdes.

Lourdes. Juin.

Au-dessus de Pau, la vallée du gave s'élargit en plaine où la voie ferrée et la grande route s'en vont parallèlement pour gagner le défilé de Coarraze. Le voyageur, après avoir longé les coteaux de Bizanos, couverts de vignes, pénètre à travers de luxuriantes campagnes, en vue de la chaîne des Pyrénées dont on ne voit d'ici que les sommités neigeuses. De beaux villages éparpillent leurs maisons blanches entre leurs jardins et les nappes de maïs et de froment. Vers Assat, la perspective offerte par une vallée laisse apercevoir une grande cime blanche, se dressant audessus d'autres monts : le Balaïtous, me dit-on.

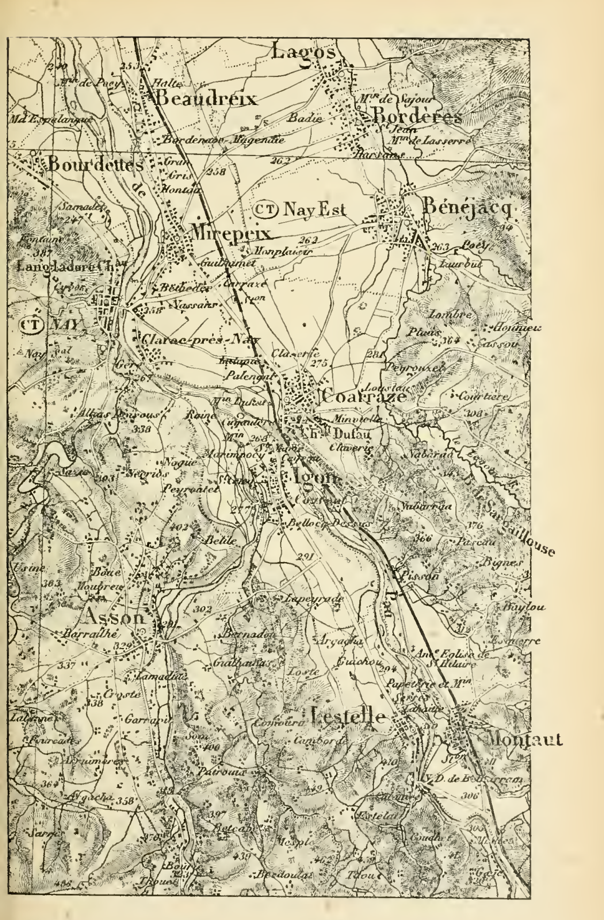
La vallée s'élargit de plus en plus, trois cours d'eau naturels et un canal de dérivation la parcourent et la fertilisent. Au milieu le gave, large, divisé en bras par de nombreuses îles ; au long des collines de la rive gauche, le Luz bordé de villages ; frôlant celles de la rive droite, le Lagoin non moins longé par les habitations agglomérées en centres fort étendus ; enfin, entre le gave et la route, la dérivation du grand torrent, appelée canal du Lagoin parce que la plaine elle-même a dû à son cours d'eau oriental le nom de Rivière-Lagoin.

Il est peu de pays plus riche d'aspect que cette longue et large plaine ; sa beauté s'accroît par le rideau lointain des Pyrénées vers lequel on se dirige et dont les détails s'accusent de plus en plus ; on distingue nettement les escarpements qui masquaient les lignes successives ; les vallées se dessinent, on voit s'ouvrir les cirques aux parois formidables, on reconnaît les forêts qui montent jusqu'aux croupes de gazon et aux neiges. Des abords de Nay, surtout, le spectacle est merveilleux ; mais il manque ici cette netteté de lumière qui donne tant de magie à certaines parties des Alpes du Dauphiné et de Provence.

La vallée, grâce à son élévation de près de 300 mètres, au courant d'air marin venu de

l'Océan, à l'écran des Pyrénées qui arrête les vents chauds d'Espagne, à l'abondance de ses rivières, est d'une grande splendeur agricole. Si elle est riche par ses cultures, la Rivière-Lagoin est aussi fort active au point de vue industriel et commercial, la plupart des bourgs et des villages sont enrichis par quelque branche de négoce. Ceux qui bordent la riviérette de Lagoin élèvent et vendent en quantité des chevaux et des mulets ; Angais, Beaudreix, Bordères ont beaucoup de maquignons. Bénéjacq, plus populeux que bien des villes (1 694 habitants), fait un grand commerce de légumes secs. Bordes, sur le canal, se livre à la vente des jambons. Sur la rive gauche, à l'endroit où le Luz débouche de son vallon, Arros exploite de nombreuses carrières.

Ces villages et ces bourgs, au nombre de vingt-cinq dans la plaine seulement, sont remarquablement peuplés, contrastant avec les autres communes du Béarn et du pays basque. Les deux cantons de Nay n'ont pas une commune sans agglomération et aucune n'a moins de 200 habitants. Les quinze du canton-est ont ensemble 12 537 âmes et quatre dépassent 1 000 habitants ; les dix du canton-ouest en ont 10 772 et quatre en renferment plus de 1 000. Or, ces


Lagos
Beaudreix
Bordères
Bourdettes
Bénéjacq
Nay Est
Mirepeix
NAY
Clarac-près-Nay
Coarraze
Igon
Asson
Lestelle
Montaut

deux cantons couvrent ensemble 25 000 hectares à peine. Ils peuvent donc compter parmi les pays ruraux les plus peuplés de France.

La population citadine entre pour une faible part dans ces chiffres. Bien que mise à la tête de deux cantons, Nay est une fort petite ville où 3 450 habitants, sur les 3 670 de la commune, sont agglomérés. Ce n'en est pas moins la sixième ville des Basses-Pyrénées pour le nombre d'individus réunis dans le même groupe de maisons, et l'on pourrait encore comprendre dans l'agglomération son faubourg de Clarac et le bourg de Mirepeix sur la rive droite, qui comptent plus de mille âmes.

Le chemin de fer passe assez loin de Nay, les ingénieurs n'ont pas tenté de faire fléchir la ligne droite pour venir toucher de plus près à la ville; il y a près de 2 kilomètres entre celle-ci et la station bâtie en pleins champs et portant le nom de Coarraze-Nay, parce qu'elle est sur le territoire de Coarraze. Une fabrique d'extrait de bois de châtaignier avoisine la voie ferrée, ce sera une grande dévoreuse pour les châtaigneraies de la rive gauche du gave. Près de là, un beau groupe de ces arbres couvre un pâtis où paissent des poulains.

La route s'en va à Nay, entre des champs bien

cultivés, la vigne y grimpe à des cerisiers étêtés, reliés par des fils de fer sur lesquels on fait courir les sarments ; traversant un petit faubourg, elle arrive au gave et le franchit par un pont de pierre, à l'extrémité duquel s'ouvre la place de la République, régulière et vaste, bordée sur deux côtés par des maisons à arcades, au fond par l'hôtel de ville, sous lequel sont les halles. Une des maisons offre un caractère monumental par une façade régulière en pierre de taille ; elle est plus belle encore à l'intérieur où la cour est entourée de galeries, trois rangées superposées d'arcades donnent beaucoup d'allure à cette construction appelée maison de la reine Jeanne.

L'église, édifice de la Renaissance, possède de belles voûtes à nervures, mais est défigurée par la crudité des peintures dont sont couvertes les chapelles ; le goût espagnol semble être venu jusqu'ici. La porte latérale a des ornements rappelant Blois et Chambord. La ville ne garde pas d'autre édifice ancien, car elle fut reconstruite après un incendie qui la détruisit de fond en comble, en 1543.

Les rues, bordées de maisons très simples, sont animées par les ouvriers qui travaillent à même la chaussée : les hommes cousent des sandales, les femmes font des chapelets. Ce n'est qu'une

partie de l'activité locale, Nay possède des industries variées auxquelles des dérivations du gave donnent la force motrice ; les eaux qui actionnent les roues des fabriques rafraîchissent les abords du grand mail bordant le quai.

La bonneterie est la principale production de Nay, plusieurs maisons importantes tissent les lainages des Pyrénées et autres articles; on fait encore un peu de drap et des tissus communs, laine et coton; une filature de coton fournit les filés nécessaires et alimente les fabriques de tissus de la région : coutil, mouchoirs, étoffes pour espadrilles. A Mirepeix et à Igon sont deux autres filatures.

Une fonderie de cuivre a comme spécialité la fabrication des grelots et des sonnettes pour le bétail ; de là sortent une grande partie des petites clochettes dont les sonnailles impriment tant de poésie aux pâturages de la montagne.

Les bois de la contrée ont fait naître l'industrie du meuble; des usines mécaniques élaborent toutes les pièces qu'il suffira ensuite d'assembler. Remontant à trente ans à peine, cette branche d'affaires est devenue florissante. D'abord limitée au meuble à bon marché, elle aborde en ce

moment les articles de luxe et, de ce côté aussi, semble assurée d'une grande prospérité.

Au-dessus de Nay la colline est entaillée de carrières qui fournissent de beaux matériaux.

L'activité manufacturière est ancienne, j'ai pu recueillir sur ses origines des données intéressantes, grâce à un industriel d'origine alsacienne, M. Brückert, de Mirepeix, créateur d'une des filatures de coton qui sont venues apporter à cette partie du Béarn les fils nécessaires aux ateliers de tissage obligés de se plier aux besoins nouveaux.

Jusqu'au moment où les grandes manufactures sont nées, la vallée de Rivière-Lagoin était le centre de production des tissus communs qui servaient aux populations de la contrée, articles peu variés d'ailleurs, perpétués jusqu'à nous. Les laines abondantes fournies par les troupeaux de la montagne étaient filées et tissées pour donner ces draps de teinte neutre ou d'un brun fauve, « couleur de bête », utilisés par les montagnards et les gens de la plaine. De ce tissu on faisait le pantalon et la veste courte ; avec la même laine on tissait la ceinture et le béret chers aux Béarnais et aux Basques. Dans les vallées reculées ces vêtements sont encore immuables. Si l'étoffe est peu

agréable de teinte, elle est chaude et peu perméable, aussi les touristes ont-ils adopté le manteau pyrénéen.

Le linge de corps était également préparé dans le pays, à l'aide du lin cultivé par les paysans. Comme la laine, il était filé à la quenouille et tissé à bras, mais ces toiles n'avaient pas pour le commerce une importance comparable à celle des lainages, devenus de bonne heure articles d'importation, car le nombre des foulons recensés au XVIIIe siècle représente une production bien supérieure aux besoins de la contrée.

Jadis la fabrication des draps était répandue un peu partout, ayant déjà Nay comme centre. Finalement, l'emploi des métiers mécaniques a concentré dans la ville et sa banlieue l'industrie éparpillée chez les tisserands des campagnes. Le béret, notamment, est devenu article important pour les usines qui se sont créées. Nay fournit la plus grande partie des coiffures de nos troupes alpines, qui ont contribué à faire adopter ce bonnet à la fois élégant et pratique. Les ateliers de Nay produisent également des draps et des gilets de chasse ; enfin ils sont entrés aussi dans la voie ouverte par Bagnères-de-Bigorre[1]

---

1. 40e série du *Voyage en France*, chapitre XIV.

pour les « lainages des Pyrénées » qui luttent avec tant de succès contre les articles saxons.

La fabrication des toiles a moins bien résisté à la concurrence du Nord et de l'Est. Les belles étoffes damassées, fameuses sous le nom de toiles de Béarn, ont cédé en partie la place aux produits d'Armentières, de Gérardmer et de Voiron[1]. Mais l'usine de Coarraze maintient les vieilles traditions béarnaises et continue à produire des toiles de table, des mouchoirs, des coutils dignes de l'antique réputation de la province.

De bonne heure, c'est-à-dire depuis 1830, la filature du coton apparut au bord du gave de Pau. Le lin filé à la main donnait une toile rugueuse au toucher et grossière d'aspect, on tenta de mélanger les textiles, la chaîne étant en lin et la trame en coton ; il en résulta une étoffe souple et agréable à l'œil dont le succès fut rapide ; aussi d'autres filatures de coton ont-elles pu être créées ; le tissage des tissus d'espadrilles leur a ouvert un important débouché et, grâce à l'abondance de la force motrice, un petit centre de filatures, noyau isolé du reste de l'in-

1. Sur l'industrie d'Armentières, voyez la 18e série du *Voyage en France*, chapitre X ; sur Gérardmer la 22e série, chapitre XVIII ; sur Voiron, la 9e série, chapitre IV.

dustrie cotonnière, s'est constitué autour de Nay; ses filés sont très recherchés, notamment dans la région lyonnaise. Certes, les 12 000 broches des Basses-Pyrénées sont peu de chose auprès des 3 800 000 de la France entière[1], mais on peut voir dans l'existence du groupe de Nay la preuve que la région deviendrait facilement industrielle, grâce à la force motrice naturelle.

Le principal débouché de la filature béarnaise reste la fabrique d'espadrilles; c'est jusqu'ici la raison d'être des broches mises en mouvement par les gaves. J'ai signalé l'activité de ces ateliers de chaussures qui enrichissent Saint-Laurent-de-Cerdans[2], Mauléon et Oloron; on la retrouve ici. Cependant on constate un état stationnaire, sinon un recul; les droits protecteurs dont les pays d'Amérique du Sud ont frappé les sandales amènent un temps d'arrêt dans la production.

Les usines de Nay, celles de Coarraze, d'Igon et de Mirepeix n'ont rien de l'aspect sombre des établissements du Nord. Installées en des villages entourés de verdure, elles rappellent les petits centres cotonniers de Normandie. Puisse

1. Chiffres relevés en 1894.
2. 39e série du *Voyage en France*.

cet aimable pays conserver cet aspect quand le gave de Pau aura été mieux utilisé encore !

Une riviérette, le Bées, arrose un vallon délicieux mais solitaire, elle se forme par des ruisseaux nés dans un massif séparant le pays de Nay de la vallée d'Ossau, riante contrée d'élevage chevalin qui rappelle les plus heureuses zones du Béarn et du pays basque. Sur un de ces ruisseaux, le Landistou, un bourg au plan régulier porte un nom inattendu dans ce milieu béarnais : Bruges. Ce n'est pas une simple coïncidence, cette bastide fut peuplée par des Flamands qui l'appelèrent ainsi en souvenir d'une de leurs glorieuses cités. On n'a pas de détails bien précis sur les causes de l'implantation d'une telle colonie, et l'on douterait de la tradition si l'on ne remarquait dans le béarnais parlé à Bruges certaines tournures flamandes. La communauté a joui jusqu'à la Révolution de privilèges étendus ; elle était fort industrieuse ; si l'on admet l'origine flamande, peut-être faut-il voir dans cet élément étranger attiré en Béarn l'origine de l'industrie lainière dans la contrée. Mais Bruges n'en garde pas de vestiges, l'activité manufacturière est représentée par la confection des espadrilles et le tissage des étoffes

nécessaires à ces chaussures; les femmes font des chapelets.

Le travail du chapelet, dont le centre principal est à Montaut, se retrouve dans beaucoup de villages et de hameaux, notamment dans la vallée de l'Ouzon (ou Louzon), dont le torrent, abondant et rapide, descend des hautes cimes du Gabizos, par une des plus belles vallées des Pyrénées. La fabrication est facilitée par l'abondance du buis dans ces montagnes; le torrent fait mouvoir les tours qui débitent le bois. On trouve usines et ateliers presque dès la source de l'Ouzon, à Ferrières. La vallée, charmante, enfermée entre des monts superbes, s'épanouit à Arthez-d'Asson, où la population féminine travaille aux chapelets. Les collines sont hautes et striées de vallons à demi sauvages; plus bas, vers Asson, ce ne sont plus que des coteaux modestes où le torrent apaisé sert encore à l'industrie. Ce centre populeux fait beaucoup de chapelets, les tisserands produisent la toile du Béarn, un atelier fond des clochettes; à Igon, où l'Ouzon atteint le gave, les femmes sont toujours occupées au travail tranquille des objets de piété, comme à Coarraze qui lui fait face.

Ce dernier bourg, groupe de maisons grises,

est bâti dans une situation heureuse, sur une terrasse voisine d'un vaste parc dont les grands arbres semblent disposés pour en embellir les abords. Le château construit dans ce domaine a remplacé celui où fut élevé Henri IV, laissé comme un chevreau en liberté avec les gamins de Coarraze. De l'édifice historique il reste une tour.

Cette partie de la vallée est un grand rendez-vous pour les catholiques attirés par la chapelle de Bétharram où l'on vénère une madone. Il n'y a pas de village de ce nom ; mais, à proximité de l'église, deux bourgs au tracé régulier se font face de chaque côté du gave : Lestelle et Montaut. Le pèlerinage a amené l'industrie des chapelets, à Montaut surtout où elle est fort importante et nécessite l'emploi des machines pour le tournage des perles, la confection des chaînettes de laiton, d'argent, d'or même. Les deux bourgs, dont la population réunie dépasse 2 600 âmes, se consacrent à cette fabrication qui n'a pas l'importance des ateliers de Saumur et d'Ambert [1].

Le site est charmant ; la vallée, toujours opulente, est bien rétrécie ; des collines, très hautes

---

1. Sur Saumur, voyez la 1re série du *Voyage en France*, chapitres XVII et XVIII, sur Ambert, la 33e série, chapitre XVII.

sur la rive droite, deviennent montagnes sur la rive gauche. Pour relier Montaut à Bétharram, un vieux pont d'une arche franchit le gave; le lierre s'est emparé de cet ouvrage, l'enveloppe complètement, tombe en lambrequin au-dessus des eaux. De tous ces ponts des Basses-Pyrénées qui doivent à la végétation une grâce non prévue par les architectes, aucun n'a été plus souvent reproduit par la gravure ou la photographie.

Passé ce joli coin, les hauteurs se resserrent, la vallée est un défilé où le gave bondit sur les rochers. Ses eaux actionnent les dynamos de l'usine électrique de Lourdes. Les pentes sont couvertes de maigres taillis, l'étroite bande de terrain qui s'étend entre elles et le torrent est ombragée de grands châtaigniers.

A l'entrée d'un vallon, sur une terrasse, voici Saint-Pé-de-Bigorre, premier centre des Hautes-Pyrénées. Bien petite ville! mais si gentiment disposée sur une terrasse sinueuse que recouvrent de vieilles bâtisses grises et dont le pied est occupé par des jardins enclos de murs noircis. Quelques maisons ont gardé des fenêtres à créneaux, d'autres montrent fièrement des tourelles d'angle. Ces antiques demeures sont contemporaines d'un monastère détruit avec son

église pendant les guerres de religion par ce Montgomery dont le rôle fut particulièrement cruel dans toute la région. On a pu rétablir l'église; l'abside et le clocher, restés debout, ont été conservés dans le nouvel édifice.

Bien que Saint-Pé ait beaucoup perdu de sa population depuis quelques années, elle conserve un peu de l'activité industrielle qui l'animait jadis ; cette ville bigourdane fait encore la toile de Béarn, mais le nombre des fabricants a décru ; l'exploitation des ardoisières est assez importante et les bois qui couvrent les montagnes sont rapidement transformés en charbon ; on comptait il y a cinquante ans quarante charbonniers dont les produits alimentaient Béarn et Bigorre, il en reste quatre ou cinq ; des clouteries, des taillanderies, des scieries mécaniques complètent les ressources économiques de ce petit centre.

Le canton de Saint-Pé est de médiocre étendue et peu peuplé. Il n'y a, outre le chef-lieu, que trois communes disposées autour du massif dont la forêt de Mourle couvre la croupe suprême. La commune située au nord, Barlest, n'est qu'à une lieue de Pontacq ; il y en a trois pour se rendre à Saint-Pé.

En remontant le gave, on traverse un autre

village du canton, Peyrouse, assis au bord du torrent sur lequel se penchent des aulnes. De chaque côté les pentes sont revêtues de châtaigniers et de chênes ; en gravissant celles de la rive droite par un chemin montant de Peyrouse, on ne tarde pas à découvrir une vaste nappe d'eau mélancolique, étalée entre des berges morainiques que parsèment d'énormes et innombrables blocs erratiques. C'est le lac de Lourdes, dû, comme celui de Gérardmer dans les Vosges, à un barrage formé par une moraine. Mais il est moins vaste et incomparablement moins gracieux que le lac vosgien, il n'en possède ni les prairies, ni les sapinières, ni les belles cimes, ni les chalets étalés sur les pentes. Les eaux sont moins belles aussi, elles manquent de transparence et sont envahies par une végétation qui donne naissance à la tourbe et amènera le comblement de ce témoin de la période glaciaire.

Cette morne lagune ressemble à beaucoup d'étangs du massif central par ses eaux louches et la lande de bruyère qui l'encadre, elle n'a pas la belle végétation de châtaigniers et de chênes qui leur imprime une sévère beauté.

Le lac est entouré de hautes collines d'où l'on découvre le grand paysage de Lourdes, la ville

enserrant de ses quartiers sans cesse grandissants le rocher sur lequel se dresse encore le château fort destiné à barrer cette issue du Lavedan et qui, si longtemps, fut une prison d'État. Le spectacle de ce bassin et de la ville qui l'emplit serait autrement beau si les sommets voisins, notamment le pic du Jer, gravi par un funiculaire, n'étaient si nus. Mais les arbres manquent : ceux qui ont transformé Lourdes n'ont pas songé à donner à la ville la beauté des forêts de montagne.

Ici, au bord du gave bleu, en vue des Pyrénées étendues à l'horizon comme un rideau de dentelle azurée, j'achève cette course de quinze années à travers la France. Il me reste à dire la vie de Paris, ses liens économiques avec l'ensemble du pays, à décrire les paysages si riants de l'Ile-de-France, les bords de la Marne, de la Seine et de l'Oise au sein de cette province au nom si doux. Ce sont quelques volumes encore à consacrer à la patrie bien-aimée que j'ai servie aux heures du danger, pour laquelle mon affection s'est accrue sans cesse à mesure que j'apprenais à la mieux connaître en pénétrant dans l'intimité de ses régions si diverses.

Mais s'il est encore bien des pages à écrire pour achever cette œuvre à laquelle j'ai déjà consacré une partie de mon existence, il me semble qu'elle est complète déjà. J'ai pu parcourir et décrire tous les rivages de nos mers et pénétrer dans toutes leurs îles; je suis monté par tous les monts, grandes chaînes ou massifs modestes; j'ai suivi de leur source à l'embouchure ou remonté de l'embouchure à la source tous nos fleuves, toutes nos grandes rivières; j'ai étudié le laboureur dans les vastes plaines, le vigneron sur ses coteaux fortunés, le bûcheron dans les sylves profondes; j'ai conduit les lecteurs amis, dont la sympathie m'est si douce, dans les bourgades ignorées et les grandes ruches fébriles, filles de l'industrie moderne.....

Je l'ai fait sans lassitude, toujours plus épris de la terre natale qu'il faut faire aimer par tous en disant les efforts de ses enfants pour la rendre plus féconde, et je sens quelque tristesse à fermer le cycle de ces courses qui m'ont amené à travers toute la vieille Gaule.

En remontant vers le nord pour entreprendre les excursions autour de Paris, j'emporte la vision éblouissante des pics pyrénéens et le doux souvenir de ces campagnes béarnaises et basques unies tard à la grande patrie, mais dont

les populations se montrent devenues si ardemment françaises tout en conservant le sentiment des origines, la fierté d'un passé glorieux et la fidélité au souvenir des ancêtres. Ce petit peuple est un des témoins les plus précieux de la force d'attraction de l'idée nationale. Comme les Bretons, les Flamands, les Lorrains, les Comtois, les Savoyards, les Niçois, il fait si bien corps avec le reste de la nation, qu'il semble à tous que leur pays a toujours vécu sous l'étendard fleurdelysé ou sous les trois couleurs.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

A

B

D

E

F

L

M

P

S

T

U

V

Y

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

V. — Hasparren et l'Arberoue.

VI. — La Basse-Navarre.

VII. — Une pointe dans le Val-Carlos.

VIII. — Le bas Adour et le pays de Bidache.

IX. — De Mixe en Baïgorry.

X. — La Soule.

XI. — La vallée de Barétous.

XII. — Oloron et ses gaves.

XIII. — La vallée d'Aspe.

XIV. — De la vallée d'Aspe a la vallée d'Ossau.

XV. — La haute vallée d'Ossau.

Pages.

XVI. — La basse vallée d'Ossau.

XVII. — Le Josbaig et les vésiaus du Béarn.

XVIII. — Au long du gave de Pau.

XIX. — Campagnes béarnaises.

XX. — Les vins de Jurançon et de Vic-Bilh.

XXI. — De Béarn en Bigorre.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

I. — VOYAGES CIRCULAIRES

1° Paris. — Centre de la France. — Pyrénées.

Trois voyages différents au choix du voyageur.

Billets délivrés toute l'année aux prix uniformes ci-après pour les trois itinéraires :

1re classe : **163** fr. **50** c. — 2e classe : **122** fr. **50** c.

Durée (1) : 30 jours non compris celui du départ.

2° Pyrénées et Provence.

Prix	1er, 2e et 3e parcours . .	**68** fr. en 1re classe ;	**51** fr. en 2e classe.
	4e, 5e, 6e et 7e parcours.	**91** fr. —	**68** fr. —
	8e parcours	**114** fr. —	**87** fr. —

Durée (1) : 20 jours pour les sept premiers parcours et 25 jours pour le huitième.

En outre, il est délivré des billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits en vue de permettre aux voyageurs porteurs de billets de voyages circulaires de visiter des points situés en dehors du voyage circulaire, notamment les **Eaux-Bonnes** et les **Eaux-Chaudes**, stations thermales desservies par la gare de Laruns-Eaux-Bonnes. La durée da validité des billets spéciaux est la même que celle des billets de voyages circulaires.

II. — BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

pour les stations thermales et balnéaires.

Billets délivrés toute l'année avec réduction de 25 p. 100 en 1re classe et 20 p. 100 en 2e et 3e classe dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État et d'Orléans ainsi que dans les gares du réseau du Midi, sous réserve des minima de prix de 8 fr. 40 c. en 1re classe, 6 fr. 05 c. en 2e classe et 3 fr. 95 c. en 3e classe.

Durée (1) : 33 jours non compris les jours de départ et d'arrivée.

III. — BILLETS DE FAMILLE

pour les stations thermales et balnéaires.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres : Pour une famille de deux personnes, 20 p. 100 ; de trois personnes, 25 p. 100 ; de quatre personnes, 30 p. 100 ; de cinq personnes, 35 p. 100 ; de 6 personnes ou plus, 40 p. 100.

Exceptionnellement pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins quatre personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée (1) : 33 jours non compris les jours de départ et d'arrivée.

(1) *Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 p. 100.*

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions, de famille, etc., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrondissement), le montant de l'affranchissement du livret, soit 0 fr. 25 c.

Vente de Livrets-Guides illustrés.

a) Au bureau commercial de la Compagnie, à Paris.

b) Dans les bibliothèques des gares du réseau du Midi.

Pyrénées.	I. — De la Bidassoa au Gave d'Ossau.	0 fr. 50 c.
	II. — Du Gave d'Ossau à la Garonne.	0 fr. 50 c.
	III. — De la Garonne à l'Ariège	0 fr. 50 c.
	IV. — De l'Ariège à la Méditerranée . .	0 fr. 50 c.

Excursions aux Stations Thermales et Hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne

Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc.

TARIF SPÉCIAL G.V. N° 106 (ORLÉANS)

Des billets aller et retour de toutes classes, valables pendant 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée, avec réduction de 25 p. 100 en 1re classe, et de 20 p. 100 en 2e et 3e classe sur les prix calculés au Tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau d'Orléans, pour :

Agde (Le Grau), **Alet, Amélie-les-Bains, Arcachon, Argelès-Gazost, Argelès-sur-Mer, Arles-sur-Tech** (La Preste), **Arreau-Cadéac** (Vielle-Aure), **Ax-les-Thermes, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Balaruc-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, Barbotan, Biarritz, Boulou-Perthus** (le), **Cambo-les-Bains, Capvern, Cauterets, Collioure, Couiza-Montazels** (Rennes-les-Bains), **Dax, Espéraza** (Campagne-les-Bains), **Gamarde, Grenade-sur-l'Adour** (Eugénie-les-Bains), **Guéthary** (halte), **Gujan-Mestras, Hendaye, Labenne** (Capbreton), **Labouheyre** (Mimizan), **Laluque** (Préchacq-les-Bains), **Lamalou-les-Bains, Laruns-Eaux-Bonnes** (Eaux-Chaudes), **Leucate** (La Franqui), **Lourdes, Loures-Barbazan, Luz-Saint-Sauveur** (Barèges, Saint-Sauveur), **Marignac-Saint-Béat** (Lez, Val-d'Aran), **Nouvelle** (la), **Oloron-Sainte-Marie** (Saint-Christau), **Pau, Pierrefitte-Nestalas, Port-Vendres, Prades** (Molitg), **Quillan** (Ginoles, Carcanières, Escouloubre, Usson-les-Bains), **Saint-Flour** (Chaudesaigues), **Saint-Gaudens** (Encausse, Ganties), **Saint-Girons** (Audinac, Aulus), **Saint-Jean-de-Luz, Saléchan** (Sainte-Marie, Siradan), **Salies-de-Béarn, Salies-du-Salat, Ussat-les-Bains** et **Villefranche-de-Conflent** (le Vernet, Thuès, les Escaldas, Graüs-de-Canaveilles).

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

POUR LES

STATIONS THERMALES et HIVERNALES des PYRÉNÉES et du GOLFE de GASCOGNE

Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc.

TARIF SPÉCIAL G.V. N° 106 (ORLÉANS)

Des billets d'aller et retour de famille, de 1re, de 2e et de 3e classe sont délivrés, toute l'année, à toutes les stations du réseau d'Orléans, pour :

Agde (le Grau), **Alet, Amélie-les-Bains, Arcachon, Argelès-Gazost, Argelès-sur-Mer, Arles-sur-Tech** (la Preste), **Arreau-Cadéac** (Vielle-Aure), **Ax-les-Thermes, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Balaruc-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, Barbotan, Biarritz, Boulou-Perthus** (le), **Cambo-les-Bains, Capvern, Cauterets, Collioure, Couiza-Montazels** (Rennes-les-Bains), **Dax, Espéraza** (Campagne-les-Bains), **Gamarde, Grenade-sur-l'Adour** (Eugénie-les-Bains), **Guethary** (halte), **Gujan-Mestras, Hendaye, Labenne** (Capbreton), **Labouheyre** (Mimizan), **Laluque** (Préchacq-les-Bains), **Lamalou-les-Bains, Laruns-Eaux-Bonnes** (Eaux-Chaudes), **Leucate** (La Franqui), **Lourdes, Loures-Barbazan, Luz-Saint-Sauveur** (Bareges, Saint-Sauveur), **Marignac-Saint-Béat** (Lez, Val-d'Aran), **Nouvelle** (la), **Oloron-Sainte-Marie** (Saint-Christau), **Pau, Pierrefitte-Nestalas, Port Vendres, Prades** (Molitg), **Quillan** (Ginoles, Carcanieres, Escouloubre, Usson-les-Bains), **Saint-Flour** (Chaudesaigues), **Saint-Gaudens** (Encausse, Ganties), **Saint-Girons** (Audinac, Aulus), **Saint-Jean-de-Luz, Saléchan** (Sainte-Marie, Siradan), **Salies-de-Béarn, Salies-du-Salat, Ussat-les-Bains** et **Villefranche-de-Conflent** (le Vernet, Thues, les Escaldas, Graüs-de-Canaveilles).

Avec les réductions suivantes, calculées sur les prix du Tarif général d'après la distance parcourue, sous réserve que cette distance, aller et retour compris, sera d'au moins 300 kilomètres.

Pour une famille de	2	personnes	. . . .	20 p. 100
—	3	—	. . . .	25 —
—	4	—	. . . .	30 —
—	5	—	. . . .	35 —
—	6	—	ou plus.	40 —

Durée de validité : 33 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée).

Français et Russes. *Moscou et Sévastopol, 1812-1854*, par Alfred RAMBAUD. 5e édition. 1892. Un volume in-12, avec couverture illustrée. . . **3 fr. 50 c.**
Lettres du Maréchal Bosquet (1830-1858). 1894. Un volume in-8 de 408 pages, avec portrait en héliogravure, broché . . . . **5 fr.**
Lettres d'un Zouave. *De Constantine à Sébastopol*, par Amédée DELORME. 1896. Un volume in-12, broché, couverture illustrée. . . . . . . **3 fr. 50 c.**
Sous la Chéchia. *Carnet d'un zouave, de la Kabylie à Palestro, 1856-1859*, par Amédée DELORME. 1901. Un volume in-12, broché, couverture illustrée . . . . **3 fr. 50 c.**
Souvenirs de la guerre de Crimée (1854-1856), par le général FAY, ancien aide de camp du maréchal Bosquet. 2e édition. 1889. (Couronné par l'Académie française.) Volume in-8, avec 1 planche et 3 cartes, broché. . . **6 fr.**
Le Général Bourbaki, par le commandant GRANDIN, lauréat de l'Institut de France et de la Société d'encouragement au bien. 1898. Un volume in-8, avec portrait et fac-similé d'une lettre autographe de Bourbaki à l'auteur, br. **5 fr.**
La Prise de Bône et de Bougie, d'après des documents inédits (1832-1834), par le général comte DE CORNULIER-LUCINIÈRE. 2e édition. 1898. Un volume in-1: de 385 pages avec nombreuses illustrations, broché . . . . **3 fr. 50 c.**
Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat du premier Empire (1803-1814), par le commandant PARQUIN. Avec une introduction par le capitaine A. AUBIER. Nouvelle édition. 1903. Un volume in-8 de 475 pages, broché. . . . . **6 fr.**
Lasalle. D'Essling à Wagram. Correspondance recueillie et publiée avec notes biographiques par A. ROBINET DE CLÉRY. 1892. Beau volume in-8, avec 13 gravures, une carte et un tableau généalogique, broché. . . . . . **5 fr.**
Le Général de division Kellermann (ans VII-XI). — Un inspecteur général de cavalerie sous le Directoire et le Consulat, par le capitaine H. CHOPPIN. 1898. Grand in-8 de 75 pages, broché . . . . **1 fr. 50 c.**
Un Chef d'état-major sous la Révolution. Le général de Billy, d'après sa correspondance et ses papiers, par le lieutenant LOTTIN. 1901. Un volume in-8, avec un portrait et une carte, broché. . . . . **5 fr.**
Le Général Le Grand, baron de Mercey (1755-1828). *Mémoires et souvenirs (Valmy, Landau, Malines, Novi, Chalon, Tournus, Mâcon)*. Recueillis par Ch. RÉMOND. 1903. Un vol. in-12, avec portrait, br. **3 fr. 50 c.**
Le Général Curély. *Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande-Armée (1793-1815)*. Publié d'après un manuscrit authentique, par le général Ch. THOUMAS. 1887. Un volume in-12 de 440 pages, avec portrait et fac-similé . . . . **3 fr. 50 c.**
Un Général de l'Armée d'Italie. Sérurier (1742-1819), d'après les Archives de France et d'Italie, par Louis TUETEY, rédacteur à la section historique du Ministère de la guerre. 1899. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) Un volume in-8 de 392 pages, avec portraits, gravures et cartes, broché . . . . **5 fr.**
Le Général Auguste Colbert (1793-1809). *Traditions et souvenirs touchant sa vie et son temps*, par le marquis DE COLBERT-CHABANAIS. 3e édition. 1888. Trois volumes in-12, brochés . . . . **12 fr.**
Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire (1795-1832), par J.-N.-A. NOËL, colonel d'artillerie. 1896. Volume grand in-8, avec un portrait, une gravure et 6 cartes ou plans, broché. . . . . **6 fr.**
Souvenirs militaires (1805-1818), par A. THIRION, de Metz. Volume in-12, broché. . . . . **4 fr.**
Soldats de Lorraine. *Chevert, Exelmans, Oudinot, Margueritte, etc.*, par Paul DESPIQUES. Préface de Paul et Victor MARGUERITTE. 1899. Volume in-8 avec 33 illustrations, couverture illustrée, broché . . . . **5 fr.**
Reliure spéciale en percaline gaufrée, tête dorée. . . . . **6 fr. 50 c.**
Carnet d'étapes du dragon Marquant. *Démarches et actions de l'armée du Centre pendant la campagne de 1792*. Publié d'après le manuscrit original, par G. VALLÉE et G. PARISET. 1898. Un volume in-12 de 318 pages, avec une carte, broché. . . . . **3 fr. 50 c.**
L'Espionnage militaire sous Napoléon Ier. *Ch. Schulmeister*, par Paul MULLER. 1896. Un volume in-12, broché. . . . . **3 fr.**

et minutieuse de notre pays. Ainsi que les premières séries, les nouvelles se recommandent par la vivacité et le pittoresque des descriptions, comme par les qualités littéraires qui rendent attrayant cet ouvrage, véritable monument élevé à la patrie française.

Aussi les récompenses n'ont pas manqué au **Voyage en France**. L'Académie française par deux fois, la Société des gens de lettres jugeant un de ses pairs, la Société de géographie et la Société de géographie commerciale de Paris ont couronné l'œuvre. Cette dernière lui a décerné la médaille de France dès le vingtième volume, et son rapporteur disait :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet** *! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son «* **Voyage en France** *», œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France depuis le célèbre voyage d'Arthur Young à la fin du XVIIIe *siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.*

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul ; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripeties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même,

il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la médaille de France.

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France,** la Société de géographie de Paris l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Dans le *Journal de Genève,* un éminent écrivain, M. le Professeur Sabatier, a dit à propos du **Voyage en France :**

« M. Ardouin-Dumazet est de la race des voyageurs ; il en a le génie, la méthode et le flair, et c'est la seconde raison des découvertes qu'il fait. D'abord il ne voyage pas en chemin de fer ; il va à pied. Entre la grande route et le chemin de traverse, il n'hésite jamais ; il prend le sentier infréquenté, il grimpe sur toutes les hauteurs dominantes, interroge avec intelligence tous les hommes qui peuvent l'instruire, s'étonne de tout et veut tout voir et tout s'expliquer. A ces qualités qui font le voyageur, ajoutez une profonde et chaude sympathie pour la vie rurale, une aptitude extraordinaire à pénétrer le secret d'une industrie, le genre d'existence d'une classe de travailleurs, comme à sentir et à interpréter l'âme d'un paysage ; enfin un talent de peintre et d'écrivain pour rendre toutes ses sensations, mettre en relief les choses les plus communes et raconter les plus humbles aventures de la route, et vous aurez l'image d'un guide sûr, instruit, le plus charmant qu'on puisse souhaiter en voyage. »

Et un savant professeur, titulaire de la chaire de géographie moderne d'une de nos plus importantes universités, a déclaré que

dans ce **Voyage en France** il voit, pour la première fois « une **géographie nationale** vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre — en un mot, une œuvre moderne dans la meilleure acception du terme ».

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant, que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une géographie dans le sens étroit de ce mot. C'est aussi une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'Académie française, appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française.*

Voici les sommaires des quarante et un volumes parus où près de paraître et des six derniers volumes annoncés :

Volumes parus :

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les Lêtres — la Flèche et le pays fléchois. — 370 pages avec 19 cartes ou croquis.

2e Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le Camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 356 pages avec 24 cartes.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — I. *D'Arcachon à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oléron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes.

4e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — La Charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes.

5e Série : ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE. — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 407 pages avec 29 cartes.

6e Série : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les Vaux-de-Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — trainglots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de

l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

7e Série : LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ. — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — Teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages, 19 cartes.

8e Série : LE RHONE DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE. — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le Sault du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes.

9e Série : BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS. — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes — 357 pages avec 23 cartes.

10e Série : LES ALPES DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes.

11e Série : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12e Série : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le Plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13e Série : LA PROVENCE MARITIME. — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14e Série : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les

Voyage en France

VOLUMES PARUS

1. **Morvan, Val de Loire et Perche.**
2. **Des Alpes mancelles à la Loire maritime.**
3. **Les Iles de l'Atlantique : I.** *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. **— II.** *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. **Iles de la Manche et Bretagne.**
6. **Normandie.**
7. **La Région lyonnaise.**
8. **Le Rhône du Léman à la mer.**
9. **Bas-Dauphiné.**
10. **Les Alpes du Léman à la Durance.**
11. **Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat.**
12. **Alpes de Provence et Alpes maritimes.**
13. **Région marseillaise et Côte d'Azur.**
14. **La Corse.**
15. **Charentes et Plaine Poitevine.**
16. **De Vendée en Beauce.**
17. **Vexin, Picardie et pays de Caux.**
18. **Nord : I.** *Flandre et Littoral.*
19. **Nord : II.** *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. **Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.**
21. **Haute-Champagne; Basse-Lorraine.**
22. **Plateau lorrain et Vosges.**
23. **Plaine Comtoise et Jura.**
24. **Haute-Bourgogne.**
25. **Basse-Bourgogne et Sénonais.**
26. **Berry et Poitou oriental.**
27. **Bourbonnais et Haute-Marche.**
28. **Basse-Marche et Limousin.**
29. **Bordelais et Périgord.**
30. **Gascogne.**
31. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32. **Haut-Quercy, Haute-Auvergne.**
33. **Basse-Auvergne.**
34. **Velay, Bas-Vivarais, Gévaudan.**
35. **Rouergue et Albigeois.**
36. **Cévennes méridionales.**
37. **Golfe du Lion.**
38. **Haut-Languedoc.**
39. **Pyrénées, partie orientale.**
40. **Pyrénées centrales.**
41. **Pyrénées, partie occidentale.**

SOUS PRESSE :

Région parisienne.

42. **Valois et Parisis.**
43. **La Brie.**
44. **Gâtinais et Hurepoix.**
45. **De Beauce en Vexin.**

EN PRÉPARATION :

46-48. **Paris** (3 volumes).



Dunkerque
Calais
Boulogne
18
Lille
NORD
Tourcoing
Roubaix
PAS DE CALAIS
Arras
Douai
19
Valenciennes
14
CORSE
Bastia
Ajaccio
Amiens
SOMME
St Quentin
AISNE
Laon
Mézières
ARDENNES
SEINE INFre
Le Havre
Rouen
17
Beauvais
OISE
ADOS
EURE
Evreux
SEINE ET OISE
Versailles
46
SEINE
Paris
42
SEINE
45
48
20
Reims
MARNE
Chalons
MEUSE
Bar-le-Duc
MEURTHE ET MOSELLE
Nancy
RNE
Alençon
Chartres
44
EURE ET LOIR
Melun
43
ET MARNE
Troyes
AUBE
21
22
Epinal
VOSGES
Le Mans
SARTHE
1
16
LOIR ET CHER
LOIRET
Orléans
Blois
I
Auxerre
YONNE
25
Hte MARNE
Chaumont
Hte SAÔNE
Vesoul
Belfort
INDRE ET LOIRE
Tours
CHER
26
Bourges
CHER
Châteauroux
INDRE
NIÈVRE
Nevers
CÔTE D'OR
Dijon
Besançon
DOUBS
23
Le Creusot
24
JURA
Lons le Saunier
SAÔNE ET LOIRE
Poitiers
VIENNE
Moulins
27
ALLIER
Montluçon
Guéret
CREUSE
Macon
Bourg
8
AIN
Hte SAVOIE
Annecy
5
RENTE
HAUTE VIENNE
Limoges
Clermont Ferrand
PUY DE DÔME
Roanne
7
LOIRE
Lyon
RHÔNE
Chambéry
SAVOIE
28
CORRÈZE
Tulle
33
St Etienne
Périgueux
DORDOGNE
CANTAL
Aurillac
Hte LOIRE
Le Puy
11
9
ISÈRE
Grenoble
10
Valence
32
34
Mende
LOZÈRE
ARDÈCHE
DRÔME
Gap
HAUTES ALPES
LOT
Cahors
LOT ET GARONNE
Agen
Rodez
AVEYRON
11
Avignon
VAUCLUSE
Digne
BASSES ALPES
ALPES MARmes
Nice
Cannes
TARN ET GARONNE
Montauban
31
Albi
35
TARN
GARD
36
Nimes
12
Draguignan
VAR
GERS
Auch
Toulouse
HAUTE GARONNE
38
HÉRAULT
Montpellier
Cette
8
Bches du RHÔNE
Marseille
13
Toulon
Carcassonne
Beziers
37
40
Foix
ARIÈGE
AUDE
39
Perpignan
PYRÉNÉES ORLES

merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : DE VENDÉE EN BEAUCE. — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre Niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'École de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE. — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : FLANDRE ET LITTORAL DU NORD. — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le Val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les Wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes.

19e Série : ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT. — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne

— le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — En Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes.

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE REMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les Bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le Pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e Série : PLATEAU LORRAIN ET VOSGES. — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — Luthiers et Dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs Vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le Ballon de Servance — au Ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes.

23e Série : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fayl-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au Val de Mièges

— l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les Lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Série : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les Pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Citeaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val d'Amour — le Bon Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charollais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e Série : BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — le Gâtinais français — le Gâtinais orléanais — entre Sologne et Gâtinais. — 373 pages avec 24 cartes.

26e Série : BERRY ET POITOU ORIENTAL. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie d'aliénés — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse. — 365 pages avec 25 cartes.

27e Série : BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE. — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — des côtes Matras à la Sioule — de la Sioule à la Bouble — houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28e Série : LIMOUSIN. — La basse Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines

— autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — aux confins du Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — le château d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle. — 350 pages avec 24 cartes.

29e Série : BORDELAIS ET PÉRIGORD. — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre Deux-mers — en Bazadais — la Dordogne en Périgord — la Double — de la Dronne à la Nizonne — Périgueux et l'Isle — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais — chez nos aïeux préhistoriques — les truffes du Sarladais. — 411 pages avec 31 cartes.

30e Série : GASCOGNE. — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Maremne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY. — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — Avec 22 cartes.

32e série : HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE. — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César a Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Segala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — Avec 21 cartes.

33e série : BASSE-AUVERGNE. — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — au puy de Dôme — le reboisement dans le Puy-de-Dôme — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues

de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — en Livradois — du Livradois en Forez — de la Loire aux Boutières. — Avec 23 cartes.

34ᵉ série : VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN. — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan de Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual.

35ᵉ série : ROUERGUE ET ALBIGEOIS. — La basse Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré.

36ᵉ série : CÉVENNES MÉRIDIONALES. — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Salendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois.

37ᵉ série : GOLFE DU LION. — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Bitterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls.

38ᵉ série : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauragais — Carcassonne et le Carcassés — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan.

39e Série : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Llivia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel.

40e Série : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie.

41e Série : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la basse Navarre — une pointe dans le Val Carlos — le Bas-Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du Gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre.

Sous presse :

RÉGION PARISIENNE.

42e Série : VALOIS ET PARISIS. — En Orxois — la haute vallée de l'Ourcq — la forêt de Villers-Cotterets — Autour de Pierrefond — la forêt de Compiègne — entre l'Oise et le Matz — l'Oise, de l'Aisne au Thérain — l'Oise, de Creil à la Seine — la vallée de l'Authonne — Senlis et la forêt de Hallatte — en Valois — autour de Chantilly — la Goëlle et le Multien — la forêt de Bondy — Vincennes et la Marne — le Parisis — la boucle d'Argenteuil — Luzarches « en France » — la forêt de l'Isle-Adam — Ecouen et Gonesse — le pays de Pontoise.

43e Série : LA BRIE. — Les cerisiers de Dormans — navigation de la Marne — les meules de la Ferté-sous-Jouarre — Autour de Meaux — la Marne de Meaux à Chelles — au long du Grand-Morin — les fromages de Coulommiers — vallée de l'Aubetin — la Brie forestière — la vallée

de l'Yerre — entre l'Yerre et la Seine — le pays de la Bassée — le pays de Montois — les roses de Provins — la falaise de Brie — les ateliers de Romilly — la forêt de Sénart — l'usine de Noisiel.

44e Série : GATINAIS ET HUREPOIX. — Les lilas forcés — autour de Sceaux — Palaiseau et Orsay — la vallée de Chevreuse — les vaux de Cernay — en Hurepoix — l'Orge et la Remarde — les maraîchers de Montlhéry — Corbeil et Petit-Bourg — les usines d'Essonnes — la forêt de Fontainebleau — les raisins de Thomery — le Loing à Moret — Nemours et ses sablières — en Gâtinais — la vallée de l'Essonne — la vallée de la Juine — l'Étampois.

45e Série : DE BEAUCE EN VEXIN. — Autour de Versailles — l'école de Saint-Cyr — le Josas et la Bièvre — les Yvelines — Epernon et Maintenon — la vallée de la Voise — la Beauce Chartraine — un chemin de fer militaire — les volailles de Houdan — le pays de Montfort l'Amaury — les eaux d'égout à Gennevilliers — Marly et Saint-Germain-en-Laye — la vallée de la Mauldre — la Seine de Paris à Meulan. la Seine de Meulan à Vernon — le pays de Madrie — le Mantois — l'Authie — le pays d'Arthies — en Vexin français.

En préparation :

46e, 47e et 48e Séries : PARIS, 3 volumes.

Juillet 1904. *Les Éditeurs,*

BERGER-LEVRAULT & Cie.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

Voyage en France

VOLUMES PARUS



1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les îles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône du Léman à la mer.
9. Bas Dauphiné.
10. Les Alpes du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Sénonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Basse-Marche et Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Bas-Vivarais, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Haut-Languedoc.
39. Pyrénées, partie orientale.
40. Pyrénées centrales.
41. Pyrénées, partie occidentale.

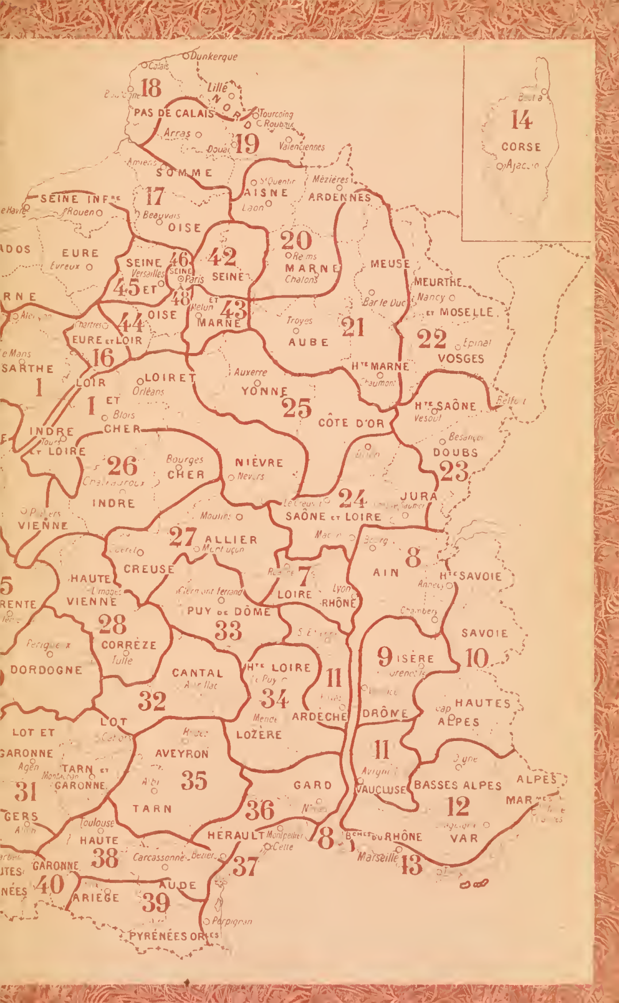
SOUS PRESSE:

Région parisienne.

42. Valois et Parisis.
43. La Brie.
44. Gâtinais et Hurepoix.
45. De Beauce en Vexin.

EN PRÉPARATION:

46-48. Paris (3 volumes).



Dunkerque
Calais
Lille
NORD
Tourcoing
Roubaix
PAS DE CALAIS
Arras
Douai
Valenciennes
Amiens
SOMME
St Quentin
Mézières
AISNE
ARDENNES
Laon
SEINE INF^RE
Rouen
Beauvais
OISE
EURE
Evreux
SEINE
Versailles
SEINE ET OISE
Paris
Reims
MARNE
Chalons
MEUSE
Bar le Duc
MEURTHE ET MOSELLE
Nancy
Melun
SEINE ET MARNE
Troyes
AUBE
Chartres
EURE ET LOIR
Epinal
VOSGES
Le Mans
SARTHE
H^TE MARNE
Chaumont
LOIR ET CHER
LOIRET
Orléans
Auxerre
YONNE
Blois
H^TE SAÔNE
Vesoul
Belfort
CÔTE D'OR
INDRE ET LOIRE
Tours
Besançon
DOUBS
Bourges
CHER
NIÈVRE
Nevers
INDRE
JURA
SAÔNE ET LOIRE
VIENNE
Moulins
ALLIER
Montluçon
Bourg
AIN
CREUSE
H^TE SAVOIE
Annecy
HAUTE VIENNE
Limoges
Clermont Ferrand
LOIRE
Lyon
RHÔNE
PUY DE DÔME
Chambery
SAVOIE
CORRÈZE
Tulle
DORDOGNE
CANTAL
H^TE LOIRE
Le Puy
ISÈRE
HAUTES ALPES
Gap
ARDÈCHE
DRÔME
LOT
LOZÈRE
Mende
LOT ET GARONNE
Agen
AVEYRON
TARN ET GARONNE
Avignon
VAUCLUSE
BASSES ALPES
Digne
ALPES MAR^NES
GERS
Albi
TARN
GARD
Nîmes
Toulouse
HAUTE GARONNE
HÉRAULT
Montpellier
Cette
B^CHES DU RHÔNE
VAR
Carcassonne
Bezier
Marseille
AUDE
ARIÈGE
Perpignan
PYRÉNÉES OR^LES
CORSE
Ajaccio
18
19
17
20
42
46
45
48
43
44
16
1
21
22
25
26
23
24
27
8
7
28
33
9
10
11
34
32
35
12
31
36
38
37
13
40
39
14